

R O M A N S

E T

C O N T E S

D E

M. D E V O L T A I R E.

Bernard MATHIE

T. II. *Frontispice.*



Car. Monnet Del.

Dambrau Sculp.

R O M A N S

E T

C O N T E S

D E

M. D E V O L T A I R E.

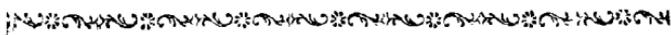


T O M E S E C O N D.



A B O U I L L O N ,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.



M D C C . L X X V I I I .



T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

LES DEUX CONSOLÉS.	Pag. 1
SONGE DE PLATON.	6
MICROMÉGAS, <i>Histoire philosophique.</i>	13
CHAP. I. <i>Voyage d'un Habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne & sur la Terre.</i>	15
CHAP. II. <i>Conversation de l'Habitant de Sirius avec celui de Saturne.</i>	20
CHAP. III. <i>Voyage des deux Habitans de Sirius & de Saturne.</i>	25
CHAP. IV. <i>Ce qui leur arive sur le globe de la Terre.</i>	28
CHAP. V. <i>Expériences & raisonnemens des deux Voyageurs.</i>	32
CHAP. VI. <i>Ce qui leur ariva avec les Hommes.</i>	35
CHAP. VII. <i>Conversation avec les Hommes.</i>	40
MEMNON, ou LA SAGESSE HUMAINE.	47
CANDIDE, ou L'OPTIMISME.	59
CHAP. I. <i>Comment Candide fut élevé dans un beau château, & comment il fut chassé d'icelui.</i>	61
CHAP. II. <i>Ce que devint Candide parmi les Bulgares.</i>	66
CHAP. III. <i>Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, & ce qu'il devint.</i>	70
Tome II.	a

CHAP. IV. <i>Comment Candide rencontra son ancien Maître de philosophie le Docteur Pangloss, & ce qui en advint.</i>	74
CHAP. V. <i>Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui advint du Docteur Pangloss, de Candide & de l'Anabâdiste Jaques.</i>	79
CHAP. VI. <i>Comment on fit un bel Auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, & comment Candide fut fessé.</i>	83
CHAP. VII. <i>Comment une Vieille prit soin de Candide, & comment il retrouva ce qu'il aimait.</i>	85
CHAP. VIII. <i>Histoire de Cunégonde.</i>	88
CHAP. IX. <i>Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand Inquisiteur & du Juif.</i>	93
CHAP. X. <i>Dans quelle détresse Candide, Cunégonde & la Vieille arivent à Cadix, & de leur embarquement.</i>	96
CHAP. XI. <i>Histoire de la Vieille.</i>	99
CHAP. XII. <i>Suite des malheurs de la Vieille.</i>	104
CHAP. XIII. <i>Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde & de la Vieille</i>	110
CHAP. XIV. <i>Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les Jésuites du Paraguay.</i>	114
CHAP. XV. <i>Comment Candide tua le frere de sa chere Cunégonde.</i>	119
CHAP. XVI. <i>Ce qui advint aux deux Voyageurs avec deux Filles, deux Singes & les Sauvages nommés Oreillons.</i>	122
CHAP. XVII. <i>Arivée de Candide & de son valet au pays d'Eldorado.</i>	128
CHAP. XVIII. <i>Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.</i>	134
CHAP. XIX. <i>Ce qui leur arriva à Surinam, & comment Candide fit conaissance avec Martin.</i>	142
CHAP. XX. <i>Ce qui arriva sur mer à Candide & à Martin.</i>	147

T A B L E.

vij

CHAP. XXI. <i>Candide & Martin aprochent des côtes de France, & raisonnent.</i>	153
CHAP. XXII. <i>Ce qui ariva en France à Candide & à Martin.</i>	156
CHAP. XXIII. <i>Candide & Martin vont sur les côtes d'Angleterre, ce qu'ils y voient.</i>	170
CHAP. XXIV. <i>De Paquette & de Frere Giroflée.</i>	174
CHAP. XXV. <i>Vifite chez le Seigneur Pococurante, noble Vénitien.</i>	179
CHAP. XXVI. <i>D'un Souper que Candide & Martin firent avec six Étrangers, & qui ils étoient.</i>	187
CHAP. XXVII. <i>Voyage de Candide à Constantinople.</i>	192
CHAP. XXVIII. <i>Ce qui ariva à Candide, à Cunégonde, à Panglofs, à Martin, &c.</i>	198
CHAP. XXIX. <i>Comment Candide retrouva Cunégonde & la Vieille.</i>	202
CHAP. XXX. <i>Conclusion.</i>	204
LE HURON, ou L'INGÉNU, <i>Histoire véritable.</i>	211
CHAP. I. <i>Comment le Prieur de Notre-Dame de la Montagne & Mlle. fa fœur rencontrèrent un Huron.</i>	213
CHAP. II. <i>L'Ingénu eft reconnu de fes parens.</i>	223
CHAP. III. <i>L'Ingénu converti.</i>	229
CHAP. IV. <i>L'Ingénu bapifé.</i>	234
CHAP. V. <i>L'Ingénu amoureux.</i>	238
CHAP. VI. <i>L'Ingénu court chez fa maîtrefle, & devient furieux.</i>	243
CHAP. VII. <i>L'Ingénu repouffe les Anglais.</i>	247
CHAP. VIII. <i>L'Ingénu va en cour. Il soupe en chemin avec des Huguenots.</i>	251
CHAP. IX. <i>Arivée de l'Ingénu à Versailles. Sa reception à la cour.</i>	255
CHAP. X. <i>L'Ingénu renfermé à la Baftille avec un Janséniſte.</i>	260

CHAP. XI. <i>Comment l'Ingénu développe son génie.</i>	267
CHAP. XII. <i>Ce que l'Ingénu pense des piéces de théâtre.</i>	272
CHAP. XIII. <i>La belle Saint-Yves va à Versailles.</i>	275
CHAP. XIV. <i>Progrès de l'esprit de l'Ingénu.</i>	282
CHAP. XV. <i>La belle Saint-Yves résiste à des propositions délicates.</i>	285
CHAP. XVI. <i>Elie consulte un Jésuite.</i>	289
CHAP. XVII. <i>Elle succombe par vertu.</i>	292
CHAP. XVIII. <i>Elle délivre son Amant & le Janséniste.</i>	295
CHAP. XIX. <i>L'Ingénu, la belle Saint-Yves & leurs Parens sont rassemblés.</i>	300
CHAP. XX. <i>La belle Saint-Yves meurt, & ce qui en arriva.</i>	310
AUTRE TEMS, AUTRE FAÇON DE VOIR.	319

Fin de la Table du second Volume.

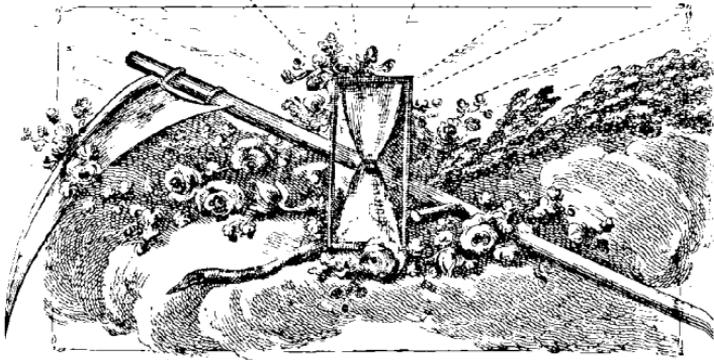
LES

L E S
DEUX CONSOLÉS.

Tome II.

A





L E S

DEUX CONSOLÉS.

Le grand philosophe Cynophile disait un jour à une femme défolée & qui avait juste sujet de l'être : Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de ses royaumes ; elle fut prête à périr sur l'océan par les tempêtes ; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. J'en suis fâchée pour elle, dit la dame ; & elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais, dit Cynophile, souvenez-vous de Marie Stuart : elle aimait fort honnêtement un brave musicien qui avait une très-belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux ; & ensuite sa bonne amie & sa bonne parente, la reine Elifabeth, qui se disait pucelle, lui fit couper le cou sur un échafaud

A ij

4 LES DEUX CONSOLÉS.

tendu de noir , après l'avoir tenue en prison dix-huit années. Cela est fort cruel , répondit la dame ; & elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler , dit le consolateur , de la belle Jeanne de Naples , qui fut prise & étranglée ? Je m'en souviens confusément , dit l'affligée.

Il faut que je vous conte , ajouta l'autre , l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon tems après souper , & qui est morte dans une île déserte. Je fais toute cette histoire , répondit la dame.

Eh bien donc , je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie. Elle avait un amant , comme en ont toutes les grandes & belles princesses. Son pere entra dans sa chambre , & surprit l'amant qui avait le visage tout en feu & l'œil étincelant comme une escarboucle ; la dame aussi avait le teint fort animé. Le visage du jeune homme déplut tellement au pere , qu'il lui appliqua le plus énorme soufflet qu'on eût jamais donné dans sa province. L'amant prit une paire de pincettes & cassa la tête au beau-pere , qui guérit à peine , & qui porte encor la cicatrice de cette blessure. L'amante éperdue , sauta par la fenêtre & se démit le pied ; de manière qu'aujourd'hui elle boîte visiblement , quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à mort pour avoir cassé la tête à un très-grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princesse quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue long-tems lorsqu'elle était en prison ; elle ne me parlait jamais que de ses malheurs.



Car. Monnet, del.

Dambure, Sculp.

LES DEUX CONSOLÉS. 5

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe aux miens ? lui dit la dame. C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, & que tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous fied mal de vous désespérer. Songez à Hécube, songez à Niobé. Ah ! dit la dame, si j'avais vécu de leur tems, ou de celui de tant de belles princesses, & si, pour les consoler, vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté ?

Le lendemain, le philosophe perdit son fils unique ; & fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfans, & la porta au philosophe ; il la lut, la trouva fort exacte, & n'en pleura pas moins. Trois mois après ils se revirent, & furent étonnés de se retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle statue au TEMPS, avec cette inscription :
A CELUI QUI CONSOLE.





S O N G E
D E P L A T O N .

A ix





S O N G E

D E

P L A T O N.

Platon rêvait beaucoup, & on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait songé que la nature humaine était autrefois double, & qu'en punition de ses fautes, elle fut divisée en mâle & femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématique. Sa république fut un de ses grands rêves. Il avait rêvé encor que le dormir naît de la veille, & la veille du dormir, & qu'on perd sûrement la vue en regardant une éclipse ailleurs que dans un bassin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation.

Voici un de ses songes qui n'est pas un des moins intéressans. Il lui sembla que le grand Demiurgos, l'éternel géometre, ayant rempli l'espace infini de globes inombrables, voulut éprouver la science des Génies qui avaient été témoins de ses ouvrages. Il

donna à chacun d'entre eux un petit morceau de matière à aranger, à peu près comme Phidias & Zeuxis auraient donné des statues & des tableaux à faire à leurs disciples, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on apèle la terre ; & l'ayant arangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il pensait avoir subjugué l'envie, & attendait des éloges, même de ses confrères; il fut bien surpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux, qui était un fort mauvais plaifant, lui dit : » Vraiment, vous avez bien opéré : Vous avez » séparé votre monde en deux, & vous avez mis un » grand espace d'eau entre les deux hémisphères, » afin qu'il n'y ait point de comunication de l'un à » l'autre. On géléra de froid sous vos deux poles ; on » mourra de chaud sous votre ligne équinoctiale. » Vous avez prudemment établi de grands déserts » de sable, pour que les passans y mourussent de faim » & de soif. Je suis assez content de vos moutons, de » vos vaches & de vos poules ; mais, franchement, je » ne le suis pas trop de vos serpens & de vos araignées. » Vos oignons & vos artichaux sont de très-bonnes » choses ; mais je ne vois pas quelle a été votre idée » en couvrant la terre de tant de plantes venimeuses, » à moins que vous n'ayiez eu le dessein d'empoisonner les habitans. Il me paraît d'ailleurs que vous » avez formé une trentaine d'espèces de singes, beau-



» coup plus d'espèces de chiens, & seulement quatre
» ou cinq espèces d'hommes : il est vrai que vous
» avez donné à ce dernier animal ce que vous appelez
» la *raison* ; mais, en conscience, cette raison-là est
» trop ridicule, & approche trop de la folie ; il me pa-
» raît d'ailleurs que vous ne faites pas grand cas de cet
» animal à deux pieds, puisque vous lui avez donné
» tant d'ennemis, & si peu de défenses ; tant de
» maladies, & si peu de remèdes ; tant de pas-
» sions, & si peu de sagesse. Vous ne voulez pas
» apparemment qu'il reste beaucoup de ces animaux là
» sur votre terre ; car, sans compter les dangers aux-
» quels vous les exposez, vous avez si bien fait vo-
» tre compte, qu'un jour la petite-vérole emportera
» tous les ans, régulièrement, la dixième partie de
» cette espèce ; & que la sœur ainée de cette petite-
» vérole empoisonera la source de la vie dans les
» neuf parties qui resteront ; &, comme si ce n'était
» pas encor assez, vous avez tellement disposé les
» choses, que la moitié des survivans sera occupée à
» plaider, & l'autre à se tuer ; ils vous auront sans
» doute beaucoup d'obligations, & vous avez fait là
» un beau chef-d'œuvre «.

Démogorgon rougit ; il sentait bien qu'il y avait du mal moral & du mal physique dans son affaire ; mais il soutenait qu'il y avait plus de bien que de mal. « Il est aisé de critiquer, dit-il ; mais pensez-
» vous qu'il soit si facile de faire un animal qui
» soit toujours raisonnable, qui soit libre, & qui

12 S O N G E D E P L A T O N .

» n'abuse jamais de sa liberté ? Pensez-vous que
» quand on a neuf à dix mille plantes à faire provi-
» gner , on puisse si aisément empêcher que quelques-
» unes de ces plantes n'aient des qualités nuisibles ?
» Vous imaginez-vous qu'avec une certaine quantité
» d'eau , de fable , de fange & de feu , on puisse n'a-
» voir ni mer ni déserts ? Vous venez , monsieur le
» rieur , d'aranger la planète de Mars : nous verrons
» comment vous vous en êtes tiré avec vos deux
» grandes bandes , & quel bel effet font vos nuits
» sans lune ? nous verrons s'il n'y a chez vos gens
» ni folie ni maladie « ?

En effet , les Génies examinèrent Mars , & on tom-
ba rudement sur le railleur. Le sérieux Génie qui avait
pâtri Saturne ne fut pas épargné : ses confrères les
fabricateurs de Jupiter , de Mercure , de Vénus , eu-
rent chacun des reproches à effuyer.

On écrivit de gros volumes & des brochures ; on
dit des bons mots ; on fit des chansons ; on se donna
des ridicules ; les partis s'aigrirent. Enfin , l'éternel Dé-
miurgos leur imposa silence à tous : » Vous avez fait ,
» leur dit-il , du bon & du mauvais , parce que vous
» avez beaucoup d'intelligence , & que vous êtes im-
» parfaits : vos œuvres dureront seulement quelques
» centaines de millions d'années ; après quoi , étant
» plus instruits , vous ferez mieux : il n'appartient qu'à
» moi de faire des choses parfaites & immortelles « .

Voilà ce que Platon enseignait à ses disciples.
Quand il eut cessé de parler , l'un d'eux lui dit :
ET PUIS VOUS VOUS RÉVEILLATES.

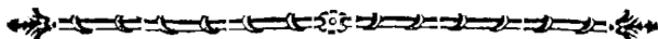
MICROMÉGAS,
HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.





MICROMÉGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.



CHAPITRE PREMIER.

*Voyage d'un Habitant du monde de l'étoile SIRIUS
dans la planète de SATURNE & sur la TERRE.*

Dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée *Sirius*, il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière; il s'appelait Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut: j'entends par huit lieues de haut, vingt-

quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun :

Quelques algébristes , gens toujours utiles au public , prendront sur le champ la plume , & trouveront que puisque monsieur Micromégas , habitant du pays de Sirius , a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas , qui font cent-vingt mille pieds de roi , & que , nous autres citoyens de la terre , nous n'avons guère que cinq pieds , & que notre globe a neuf mille lieues de tour ; ils trouveront , dis-je , qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt-un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple & plus ordinaire dans la nature. Les états de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie , dont on peut faire le tour en une demi-heure , comparés à l'empire de Turquie , de Moscovie ou de la Chine , ne font qu'une très-foible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de son excellence étant de la hauteur que j'ai dite , tous nos sculpteurs & tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour ; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à son esprit , c'est un des plus cultivés que nous ayons ; il fait beaucoup de choses , il en a inventé quelques-unes : il n'avait pas encor deux cent cinquante ans , & il étudiait , selon la coutume , au collège des jésuites de sa planète , lorsqu'il devina ,
par

par la force de son esprit , plus de cinquante propositions d'Euclide. C'est dix-huit de plus que Blaise Pascal , lequel après en avoir deviné trente-deux en se jouant , à ce que dit sa sœur , devint depuis un géomètre assez médiocre , & un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre-cent-cinquante ans , au sortir de l'enfance , il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre , & qui se dérobent aux microscopes ordinaires ; il en composa un livre fort curieux , mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti de son pays , grand vétillard & fort ignorant , trouva dans son livre des propositions suspectes , mal-sonantes , téméraires , hérétiques , sentant l'hérésie , & le poursuivit vivement : il s'agissait de savoir si la forme substantielle des putes de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit ; il mit les femmes de son côté ; le procès dura deux cent-vingt ans. Enfin , le muphti fit condamner le livre par des juriconsultes qui ne l'avoient pas lu , & l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cent années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries & de petiteesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti , dont celui-ci ne s'embarassa guère ; & il se mit à voyager de planète en planète , pour achever de se former *l'esprit & le cœur* , comme on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en

Tomé II.

B

berline, feront fans doute étonés des équipages de là-haut : car nous autres, fur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au de-là de nos ufages. Notre voyageur connaiffait merveilleufement les loix de la gravitation, & toutes les forces atractives & répulfives. Il s'en fervait fi à propos, que tantôt, à l'aide d'un rayon du foleil, tantôt par la comodité d'une comète, il allait deglobe en globe, lui & les fiens, comme un oifeau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de tems ; & je fuis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais à travers les étoiles dont elle eft femée, ce beau ciel empirée que l'illufre vicaire Derham fe vante d'avoir vu au bout de fa lunette. Ce n'eft pas que je prétende que monsieur Derham ait mal vu, à Dieu ne plaife ! mais Micromégas étoit fur les lieux ; c'eft un bon obfervateur, & je ne veux contredire perfonne. Micromégas, après avoir bien tourné, ariva dans le globe de Saturne. Quelque acoutumé qu'il fût à voir des chofes nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petiteffe du globe & de fes habitans, fe défendre de ce foudre de fupériorité qui échape quelquefois aux plus fages. Car, enfin, Saturne n'eft guère que neuf-cent fois plus gros que la terre, & les citoyens de ce pays-là font des nains qui n'ont que mille toifes de haut, ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec fes gens, à peu près comme un muficien Italien fe met à rire de la mufique de Lulli, quand il vient en France. Mais comme le Sirien avoit un bon efprit, il com-

prit bien vîte qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille piés de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens , après les avoir étonés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne , homme de beaucoup d'esprit , qui n'avait , à la vérité , rien inventé , mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres , & qui faisait passablement de petits vers & de grands calculs. Je rapporterai ici , pour la satisfaction des lecteurs , une conversation singulière que Micro-mégas eut un jour avec monsieur le secrétaire.





CHAPITRE II.

Conversation de l'Habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que son excellence se fut couchée, & que le secrétaire se fut aproché de son visage : Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre, dont les fleurs. . . Ah, dit l'autre, laissez-là votre parterre. — Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes & de brunes, dont les parures. . . Et qu'ai-je affaire de vos brunes ? dit l'autre. — Elle est donc comme une galerie de peintures, dont les traits. . . Et non, dit le voyageur, encor une fois, la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur, je veux qu'on m'instruise ; comencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. — Nous en avons soixante & douze, dit l'académicien ; & nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au de-là-de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante & douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; &, malgré toute

notre curiosité & le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante & douze sens , nous avons tout le tems de nous ennuyer. -- Je le crois bien , dit Micromégas : car dans notre globe nous avons près de mille sens ; & il nous reste encor je ne fais quel desir vague , je ne fais quelle inquiétude qui nous avertit , sans cesse , que nous sommes peu de chose , & qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de desirs que de vrais besoins , & plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné des nouvelles positives de ce pays-là. Le Saturnien & le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais , après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux & fort incertains , il en falut revenir aux faits. -- Combien de tems vivez-vous ? dit le Sirien. -- Ah ! bien peu , repliqua le petit homme de Saturne. -- C'est tout comme chez nous , dit le Sirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. -- Hélas ! nous ne vivons , dit le Saturnien , que cinq cent grandes révolutions du soleil , (cela revient à quinze mille ans ou environ , à compter à notre manière). Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né ; notre existence est un point , notre durée un instant , notre globe un atome. A peine a-t-on comencé à

B iij

s'instruire un peu , que la mort arive avant qu'on aït de l'expérience. Pour moi , je n'ose faire aucuns projets ; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux , sur-tout devant vous , de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui repartit : Si vous n'étiez pas philosophe , je craindrais de vous affliger , en vous apprenant que notre vie est sept-cent fois plus longue que la vôtre ; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux élémens & ranimer la nature sous une autre forme , ce qui s'appèle mourir , quand ce moment de métamorphose est venu , avoir vécu une éternité , ou avoir vécu un jour , c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-tems que chez moi , & j'ai trouvé qu'on y murmuroit encor. Mais il y a par-tout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti , & remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés , avec une espece d'uniformité admirable. Par exemple , tous les êtres pensans sont différens , & tous se ressemblent au fond par le don de la pensée & des desirs. La matière est par-tout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière ? — Si vous parlez de ces propriétés , dit le Saturnien , sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est , nous en comptons trois-cent ; comme l'étendue , l'impénétrabilité , la mobi-

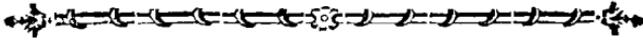
lité, la gravitation, la divisibilité, & le reste. — Apparemment, repliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse ; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions ; votre globe est petit, vos habitans le sont aussi ; vous avez peu de sensations ; votre matière a peu de propriétés ; tout cela est l'ouvrage de la Providence : de quelle couleur est votre soleil bien examiné ? — D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien ; & quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs. — Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, & nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent, les êtres étendus qui sentent & qui pensent, les êtres pensans qui n'ont point d'étendue, ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, & le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois-cent, & qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué, l'un à l'autre un peu de ce

B iv

qu'ils savaient , & beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas , après avoir raisonné pendant une révolution du soleil , ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.





CHAPITRE III.

Voyage des deux Habitans de Sirius & de Saturne.

Nos deux philosophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne avec une fort jolie provision d'instrumens mathématiques, lorsque la maîtresse du Saturnien qui en eut des nouvelles vint en larmes faire ses remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que six cent soixante toises, mais qui réparait par bien des agrémens la petitesse de sa taille. Ah cruel ! s'écria-t-elle, après t'avoir résisté quinze-cent ans, lorsqu'enfin je començais à me rendre, quand j'ai à peine passé deux-cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde ; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour ; si tu étais un vrai Saturnien, tu ferais fidèle. Où vas-tu courir ? que veux-tu ? nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant ; voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était ; & la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit-mâitre du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat,

comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe ; de là ils allèrent aisément de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière ; ils s'élançèrent sur elle avec leurs domestiques & leurs instrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues , ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même , & y restèrent une année , pendant laquelle ils aprirent de fort beaux secrets , qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs qui ont trouvé quelques propositions un peu dures ; mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de *** qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité & cette bonté qu'on ne saurait assez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter , ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues , & ils cotoyèrent la planète de Mars , qui , comme on fait , est cinq fois plus petite que notre petit globe ; ils virent deux lunes qui servent à cette planète , & qui ont échapé aux regards de nos astronomes. Je fais bien que le pere Castel écrira , & même assez plaisamment , contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en raporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars , qui est si loin du soleil , se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit , nos gens trouvèrent cela si petit , qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher , &

ils passèrent leur chemin , comme des voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village , & pouffent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien & son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent long-tems , & ne trouvèrent rien. Enfin , ils aperçurent une petite lueur , c'était la terre ; cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant , de peur de se repentir une seconde fois , ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète , & , trouvant une aurore boréale toute prête , ils se mirent dedans , & arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique , le cinq Juillet mil-sept-cent-trente-sept , nouveau style.





CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive sur le globe de la Terre.

Après s'être reposés quelque tems, ils mangèrent à leur déjeuné deux montagnes que leurs gens leur apêtèrent assez proprement. Ensuite, ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien & de ses gens étaient d'environ trente mille piés de roi; le nain de Saturne suivait de loin en halé-tant; or, il falait qu'il fit environ douze pas, quand l'autre faisait une enjambée; figurez-vous, (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très-petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

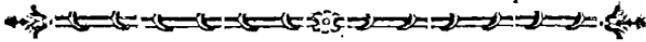
Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-fix heures; le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise, quand on tourne sur son axe, que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la Méditerranée, & cet autre petit étang, qui, sous le nom de grand Océan, entoure la taupinière. Le nain

n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, & à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant & en revenant dessus & dessous, pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent par-tout; mais leurs yeux & leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner, que nous & nos confrères, les autres habitans de ce globe, avons l'honneur d'exister.

Le nain qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal; car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur, que j'aperçois très-distinctement; concluez-vous de-là que ces étoiles n'existent pas? -- Mais, dit le nain, j'ai bien tâté.-- Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti.-- Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier, & d'une forme qui me paraît si ridicule! tout semble être ici dans le chaos; voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé & qui m'ont écorché les pieds? (il voulait parler des montagnes) remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux

poles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des poles sont nécessairement incultes? en vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer. -- Eh bien, dit Micromégas, ce ne font peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin, il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne & dans Jupiter. Eh, c'est peut-être par cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété? Le Saturnien repliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si, par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamans. Les diamans tombèrent; c'étaient de jolis petits karats assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cent livres, & les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellens microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle; & Micromégas en choisit un de deux mille cinq cent pieds. Ils étaient excellents; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin, l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible

qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement , & la mettant sur l'ongle de son pouce , il la fit voir au Sirien , qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitans de notre globe. Le Saturnien , convaincu que notre monde est habité , s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines ; & comme il était grand raisonneur , il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son mouvement , s'il avait des idées , une volonté , une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé ; il examina l'animal fort patiemment , & le résultat de l'examen fut , qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une ame fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation , lorsqu'à l'aide du microscope , ils aperçurent quelque chose de plus gros qu'une baleine qui flotait sur la mer Baltique. On fait que dans ce tems-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire , sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusques alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Bothnie , & qu'ils eurent bien de la peine à se sauver. Mais on ne fait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa , sans y rien mettre du mien , ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.



CHAPITRE V.

Expériences & raisonnemens des deux Voyageurs.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait ; & avançant deux doigts, & les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant & les ferrant, il faisoit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, & le mit encor sur son ongle, sans le trop presser, de peur de l'écraser. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne ; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers & les gens de l'équipage qui s'étaient cru enlevés par un ouragan, & qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement ; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, & se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts-de-cercle, leurs secteurs, & des filles Lapponnes, & descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts ; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pié dans l'index ; il jugea par ce picotement qu'il était forti quelque chose du petit animal qu'il tenait. Mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope



cope qui faisait à peine discerner une baléine & un vaisseau, n'avait point de prise sur des êtres aussi imperceptibles que les hommes. Je ne prétens choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi : c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq piés, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure, qu'en ferait sur une boule de dix piés de tour, un animal qui aurait à peu près la six-cent-milième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, & qui aurait des organes en proportion des nôtres (& il se peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances) & concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a falu rendre.

Je ne doute pas que si quelque capitaine de grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands piés au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, & que lui & les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne falut-il donc pas à notre philosophe de Sirius pour apercevoir les atomes dont je viens de parler ! Quand Leuwenhoeck & Hartsoecker virent les premiers, ou crurent voir, la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces pe-

tites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria ! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage ! Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent ? En parlant ainsi, les mains leur tremblaient, par le plaisir de voir des objets si nouveaux, & par la crainte de les perdre. Le Saturnien, passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. *Ah !* disait-il, *j'ai pris la nature sur le fait.* Mais il se trompait sur les apparences ; ce qui n'arrive que trop, qu'on se ferve de microscopes, ou non.





CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec les Hommes.

Micromégas, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient : & il le fit remarquer à son compagnon, qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues, aussi-bien que le Sirien : il n'entendait point parler nos atomes, & il suposait qu'ils ne parlaient pas. D'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, & qu'auraient-ils à dire ? Pour parler, il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une ame. Or, attribuer l'équivalent d'une ame à cette espèce, cela lui paraissait absurde. Mais, dit le Sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils faisaient l'amour ; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser & sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire entendre ? Suposez-vous, d'ailleurs, qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant ? Pour moi, l'un & l'autre me paraissent de grands mystères. Je n'ose plus ni croire, ni nier, dit le nain, je n'ai plus d'opinion. Il faut

C ij

tâcher d'examiner ces insectes , nous raisonnerons après. C'est fort bien dit , reprit Micromégas : & aussi-tôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, & d'une rognure de l'ongle de son pouce il fit sur le champ une espèce de grande trompette parlante comme un vaste entonnoir , dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau & tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle ; de sorte que , grace à son industrie , le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles , & enfin , à entendre le français. Le nain en fit autant , quoi qu'avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien & son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes : il craignait que sa voix de tonnerre , & sur-tout celle de Micromégas , n'affourdît les mites sans en être entendue. Il falait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents , dont le bout fort éfilé venait donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenait le nain sur ses genoux , & le vaisseau avec l'équipage sur un ongle. Il baissait la tête , & parlait bas. Enfin , moyennant toutes ces précautions , & bien d'autres encor , il comença ainsi son discours :

Insectes invisibles, que la main du créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour, mais je ne méprise personne, & je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, & les philosophes du vaisseau firent un système; mais quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne qui avait la voix plus douce que Micromégas, leur aprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient à faire. Il leur conta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était monsieur Micromégas; & après les avoir plaint d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisaient dans un globe qui paraissait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une ame ? & cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe plus hardi que les autres, & choqué de ce qu'on doutait de son ame, observa l'interlocuteur avec des pinules braquées sur un quart-de-cercle, fit deux stations, & à la troisième il parla ainsi : Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jus-

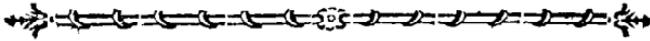
qu'aux piés , que vous êtes un Mille toises ! s'écria le nain : juste ciel ! d'où peut-il savoir ma hauteur ? mille toises ! il ne se trompe pas d'un pouce ; quoi ! cet atome m'a mesuré ! il est géomètre ! il connaît ma grandeur ! & moi qui ne le vois qu'à travers un microscope , je ne connais pas encor la fiemme ! Oui , je vous ai mesuré , dit le physicien , & je mesurerai bien encor votre grand compagnon. La proposition fut acceptée ; son excellence se coucha de son long ; car s'il se fut tenu debout , sa tête eut été trop au dessus des nuages. Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift nomerait , mais que je me garderai bien d'appeler par son nom , à cause de mon grand respect pour les dames. Puis par une suite de triangles liés ensemble , ils conclurent que ce qu'ils voyaient était , en effet , un jeune homme de cent vingt mille piés de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles : Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur aparente. O Dieu ! qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables , l'infiniment petit vous coûte aussi peu que l'infiniment grand ; & , s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci , ils peuvent encor avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel , dont le pié seul couvrirait le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit , qu'il pouvait en

toute sûreté croire qu'il est, en éfet, des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert, & ce que Réaumur a disséqué. Il lui aprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles, ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, & ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, & Micromégas parla ainsi :





C H A P I T R E V I I .

Conversation avec les Hommes.

O Atomes intelligens ! dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse & sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe ; car ayant si peu de matière , & paraissant tout esprit , vous devez passer votre vie à aimer & à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur , mais il est ici sans doute. A ce discours tous les philosophes secouèrent la tête , & l'un d'eux , plus franc que les autres , avoua de bonne foi , que si l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu considérés , tout le reste est un assemblage de fous , de méchans & de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut , dit-il , pour faire beaucoup de mal , si le mal vient de la matière , & trop d'esprit , si le mal vient de l'esprit. Savez - vous bien , par exemple , qu'à l'heure que je vous parle , il y a cent mille fous de notre espèce couverts de chapeaux , qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban , ou qui sont massacrés par eux , & que presque par toute la terre c'est ainsi qu'on en use de tems immémorial ? Le Sirien frémit , & demanda

quel pouvait être le fujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit , dit le philosophe , de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes, qui se font égorger , prétende un fétu sur ces tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il apartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan* , ou à un autre qu'on nomme , je ne fais pourquoi , *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu , ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit : & presque aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement , n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorgent.

Ah malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation , peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ? Il me prend envie de faire trois pas , & d'écraser de trois coups de pié toute cette fourmière d'affassins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine , lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans , il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que quand même ils n'auraient pas tiré l'épée , la faim , la fatigue ou l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs , ce n'est pas eux qu'il faut punir ; ce sont ces barbares sédentaires , qui , du fond de leur cabinet , ordonnent , dans le tems de leur digestion , le massacre d'un million d'hommes , & qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine , dans laquelle il découvrait de si étonans contrastes. Puis-

que vous êtes du petit nombre des sages , dit-il à ces messieurs , & qu'apareimment vous ne tuez personne pour de l'argent , dites-moi , je vous en prie , à quoi vous vous occupez ? Nous disséquons des mouches , dit le philosophe , nous mesurons des lignes , nous assemblons des nombres , nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons , & nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit aussi-tôt fantaisie au Siroien & au Saturnien d'interroger ces atomes pensans , pour savoir les choses dont ils convenaient. Combien comtez-vous , dit-il , de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gemeaux ? Ils répondirent tous à la fois , trente-deux degrés & demi. Combien comtez-vous d'ici à la lune ? Soixante demi-diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèse votre air ? Il croyait les atraper , mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf-cent fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère , & dix-neuf-cent fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne , étonné de leurs réponses , fut tenté de prendre pour des forciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une ame un quart-d'heure auparavant.

Enfin , Micromégas leur dit : Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous , sans doute vous savez encor mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre ame , & comment vous formez vos idées ? Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant ; mais ils furent tous de di-

férens avis. Le plus vieux citait Aristote ; l'autre prononçait le nom de Descartes ; celui-ci , celui de Mallebranche ; cet autre , celui de Léibnitz ; un autre , celui de Locke. Un vieux Péripatéticien dit tout haut avec confiance , l'ame est une *entelechie* , & une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressement Aristote , page 633 , de l'édition du Louvre :

Ἐντελεχεῖα ἐστὶ , &c.

Je n'entends pas trop bien le Grec , dit le géant : Ni moi non plus , dit la mite philosophique. Pourquoi donc , reprit le Sirien , citez - vous un certain Aristote en Grec ? C'est , repliqua le savant , qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartésien prit la parole , & dit : L'ame est un esprit pur , qui a reçu dans le ventre de sa mere toutes les idées métaphysiques , & qui , en sortant de là , est obligée d'aller à l'école , & d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su , & qu'elle ne saura plus. Ce n'était donc pas la peine , répondit l'animal de huit lieues , que ton ame fût si savante dans le ventre de ta mere , pour être si ignorante quand tu auras de la barbe au menton. Mais qu'entens-tu par esprit ? Que me demandez-vous là ? dit le raisonneur , je n'en ai point d'idées ; on dit que ce n'est pas de la matière. Mais fais-tu au moins ce que c'est que la matière ? Très-bien , répondit

l'homme. Par exemple , cette pierre est grise , & d'une telle forme , elle a ses trois dimensions , elle est pesante & divisible. Eh bien , dit le Sirien , cette chose qui te paraît être divisible , pesante & grise , me dirais-tu bien ce que c'est ? tu vois quelques attributs , mais le fond de la chose , le connais-tu ? Non , dit l'autre. Tu ne fais donc point ce que c'est que la matière.

Alors , monsieur Micromégas , adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce , lui demanda ce que c'était que son ame , & ce qu'elle faisait ? Rien du tout , répondit le philosophe Malebranchiste ; c'est Dieu qui fait tout pour moi , je vois tout en lui , je fais tout en lui , c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être , reprit le sage de Sirius. Et toi , mon ami , dit-il à un Leibnitzien qui était là , qu'est-ce que ton ame ? C'est , répondit le Leibnitzien , une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne , ou bien , si vous voulez , c'est elle qui carillonne , pendant que mon corps montre l'heure ; ou bien , mon ame est le miroir de l'univers , & mon corps est la bordure du miroir : cela est clair.

Un petit partisan de Locke était là tout auprès ; & quand on lui eut enfin adressé la parole : Je ne fais pas , dit-il , comment je pense ; mais je fais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles & intelligentes , c'est de quoi je ne doute pas ; mais qu'il soit impossible à

Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

L'animal de Sirius sourit : il ne trouva pas celui-là le moins sage; & le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke, sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là, par malheur, un petit animalcule en bonnet carré, qui coupa la parole à tous les animalcules philosophes; il dit qu'il savait tout le secret, que cela se trouvait dans la somme de St. Thomas; il regarda de haut en bas les deux habitans célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible, qui, selon Homère, est le partage des dieux; leurs épaules & leurs ventres allaient & venaient, & dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent long-tems; enfin, ils retrouvèrent l'équipage, & le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encor avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que des infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philoso-

phie, écrit fort menu, pour leur usage, & que dans ce livre ils verroient le bout des choses. Effectivement, il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris à l'académie des sciences ; mais quand le secretaire l'eût ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc : *Ah !* dit-il, *je m'en étais bien douté.*



MEMNON,
ou
LA SAGESSE HUMAINE.



MEMNON,





MEMNON,

O U

LA SAGESSE HUMAINE.

*Nous tromper dans nos entreprises ,
C'est à quoi nous sommes sujets :
Le matin , je fais des projets ;
Et le long du jour , des sottises.*

MEMNON conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. Memnon se dit à lui-même : Pour être très-sage , & par conséquent très-heureux , il n'y a qu'à être sans passions ; & rien n'est plus aisé , comme on fait. Pre-

Tome II.

D

mièrement, je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même, ces joues-là se rideront un jour, ces beaux yeux seront bordés de rouge, cette gorge ronde deviendra plate & pendante, cette belle tête deviendra chauve. Or, je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors, & assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu, je serai toujours sobre : j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé & du tems : je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé fera toujours égale, mes idées toujours pures & lumineuses. Tout cela est si facile, qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite, disait Memnon, il faut penser un peu à ma fortune ; mes desirs sont modérés ; mon bien est solidement placé sur le receveur-général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance ; c'est là le plus grand des biens. Je ne ferai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne, & personne ne m'enviera : voilà qui est encor très-aisé. J'ai des amis, continuait-il, je les conserverai, puisqu'ils n'auront rien à me disputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi : cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de sagesse dans sa

chambre , Memnon mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenaient sous des platanes auprès de sa maison. L'une était vieille , & paraissait ne songer à rien. L'autre était jeune , jolie , & semblait fort occupée. Elle soupirait , elle pleurait , & n'en avait que plus de graces. Notre sage fut touché , non pas de la beauté de la dame , (il était bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse) mais de l'affliction où il la voyait. Il descendit , il aborda la jeune Ninivienne , dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta de l'air le plus naïf & le plus touchant tout le mal que lui faisait un oncle qu'elle n'avait point ; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais possédé , & tout ce qu'elle avait à craindre de sa violence. Vous me paraissez un homme de si bon conseil , lui dit-elle , que si vous aviez la condescendance de venir jusques chez moi , & d'examiner mes affaires , je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. Memnon n'hésita pas à la suivre , pour examiner sagement ses affaires , & pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée , & le fit asseoir avec elle poliment sur un large sofa , où ils se tenaient tous deux , les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux , dont il échappait quelquefois des larmes , & qui , en se relevant , rencontraient toujours les regards du sage Memnon. Ses discours étaient

pleins d'un atendriffement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. Memnon prenait ses affaires extrêmement à cœur , & se sentait , de moment en moment , la plus grande envie d'obliger une personne si honnête & si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement , dans la chaleur de la conversation , d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. Memnon la conseilla de si près , & lui donna des avis si tendres , qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires , & qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là , arive l'oncle , ainsi qu'on peut bien le penser ; il était armé de la tête aux pieds ; & la première chose qu'il dit , fut qu'il allait tuer , comme de raison , le sage Memnon & sa nièce ; la dernière qui lui échapa , fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. Memnon fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux , dans ce tems-là , d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'était pas encor découverte , & les dames affligées n'étaient pas , à beaucoup près , si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon , honteux & désespéré , rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul chez moi , dit-il , j'aurai l'esprit trop occupé de ma triste aventure , je ne mangerai point , je tomberai malade. Il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai , dans la douceur de leur so-

ciété, la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le trouve un peu chagrin ; on le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'ame & pour le corps. C'est ainsi que pense le sage Memnon, & il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe-tems honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, & quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe : l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, & lui creve un œil. On rapporte chez lui le sage Memnon, ivre, sans argent, & ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin ; & dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur-général des finances de Ninive pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles. Memnon, outré, va à la cour avec un emplâtre sur l'œil & un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier. Il rencontra dans un salon plusieurs dames qui portaient toutes, d'un air aisé, des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connaissait un peu, dit, en le regardant de côté : Ah ! l'honneur ! Une autre, qui le connaissait davantage, lui dit : Bon soir, monsieur Memnon ; mais vraiment, monsieur Memnon, je suis fort aise de vous voir : A propos, monsieur Memnon, pour-

D ij

quoi avez-vous perdu un œil ? Et elle passa sans attendre sa réponse. Memnon se cacha dans un coin, & attendit le moment où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baïsa trois fois la terre, & présenta son placet. Sa gracieuse majesté le reçut très-favorablement, & donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire Memnon à part, & lui dit d'un air de hauteur, en ricanant amèrement : Je vous trouve un plaisant borgne de vous adresser au roi plutôt qu'à moi, & encor plus plaisant d'oser me demander justice contre un honnête banqueroutier que j'honore de ma protection, & qui est le neveu d'une femme de chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi renoncé, le matin, aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, & sur-tout à la cour, avait été, avant la nuit, trompé, & volé par une belle dame, s'était enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, & avait été à la cour, où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, & navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui, il y trouve des huiffiers qui démeublaient sa maison de la part de ses créanciers. Il reste presque évanoui sous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin qui se promenait avec son cher oncle, & qui éclata de rire en voyant Memnon avec son œil



T.II - P. 52.

plâtre. La nuit vint ; Memnon se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le faisoit ; il s'endormit dans l'accès , & un esprit céleste lui apparut en songe.

Il était tout resplendissant de lumière ; il avait six belles ailes , mais ni pieds , ni tête , ni queue , & ne ressembloit à rien. Qui es-tu ? lui dit Memnon : Ton bon génie , lui répondit l'autre. Rens-moi donc mon œil , ma santé , mon bien , ma sagesse , lui dit Memnon. Ensuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voila des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons , dit l'esprit. Et quel monde habitez-vous ? dit l'homme affligé. Ma patrie , répondit-il , est à cinq-cent millions de lieues du soleil , dans une petite étoile auprès de Sirius , que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit Memnon : quoi , vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme , point d'amis intimes qui lui gagnent son argent & qui lui crevent un œil , point de banqueroutiers , point de fatrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice ? Non , dit l'habitant de l'étoile , nous n'avons rien de tout cela. Nous ne sommes jamais trompés par les femmes , parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons point d'excès de table , parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers , parce qu'il n'y a chez nous ni or , ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux , parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; & les

D iv

fatrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors : Monseigneur, sans femmes & sans dîner, à quoi passez-vous votre tems ? A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous font confiés, & je viens pour te consoler. Hélas, reprit Memnon, que ne veniez-vous la nuit passée pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étais auprès d'Assan, ton frere ainé, dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse majesté, le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscretion, & il est actuellement dans un cachot, les fers aux pieds & aux mains. C'est bien la peine, dit Memnon, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux freres l'un soit borgne, l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne ; mais, à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir ? s'écria Memnon en soupirant. Aussi impossible, lui repliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puissant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en sommes bien loin. Il y a un globe où tout cela se trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui sont dispersés dans l'étendue, tout se suit par degrés. On a moins de sa-



C. Monnet del.

G. Vidal sculp.

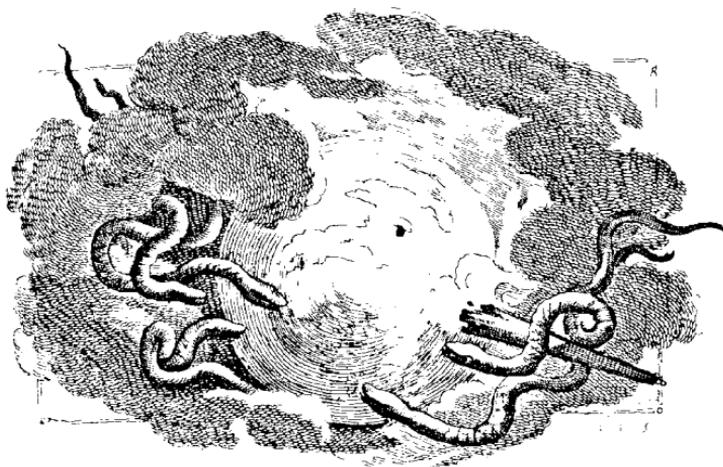
geffe & de plaisir dans le second que dans le premier, moins dans le troisieme que dans le second; ainsi du reste jusqu'au dernier, où tout le monde est complètement fou. J'ai bien peur, dit Memnon, que notre petit globe terraque ne soit précisément les petites - maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'esprit, mais il en approche : il faut que tout soit en sa place. Eh ! mais, certains poètes, certains philosophes ont donc grand tort de dire que *Tout est bien*. Ils ont grande raison, dit le philosophe de là-haut, en considérant l'arangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela, repliqua le pauvre Memnon, que quand je ne ferai plus borgne.





C A N D I D E,
o u
L' O P T I M I S M E.

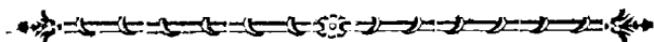




C A N D I D E,

O U

L' O P T I M I S M E.



C H A P I T R E P R E M I E R.

*Comment Candide fut élevé dans un beau château,
& comment il fut chassé d'icelui.*

Il y avait en Westphalie, dans le château de monsieur le baron de Thunder-ten-tronck, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son ame. Il

avait le jugement assez droit , avec l'esprit le plus simple ; c'est , je crois , pour cette raison qu'on le nommait Candide. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de monsieur le baron , & d'un bon & honnête gentil-homme du voisinage , que cette demoiselle ne voulut jamais épouser , parce qu'il n'avait pu prouver que soixante & onze quartiers , & que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du tems.

Monsieur le baron était un des plus puissans seigneurs de la Westphalie , car son château avait une porte & des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin ; ses palfreniers étaient ses piqueurs ; le vicaire du village était son grand-aumônier. Ils l'appelaient tous monseigneur , & ils riaient quand il faisait des contes.

Madame la baronne , qui pesait environ trois-cent-cinquante livres , s'atirait par là une très-grande considération , & faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encor plus respectable. Sa fille Cunégonde , âgée de dix-sept ans , était haute en couleur , fraîche , grasse , apétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison , & le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge & de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cos-

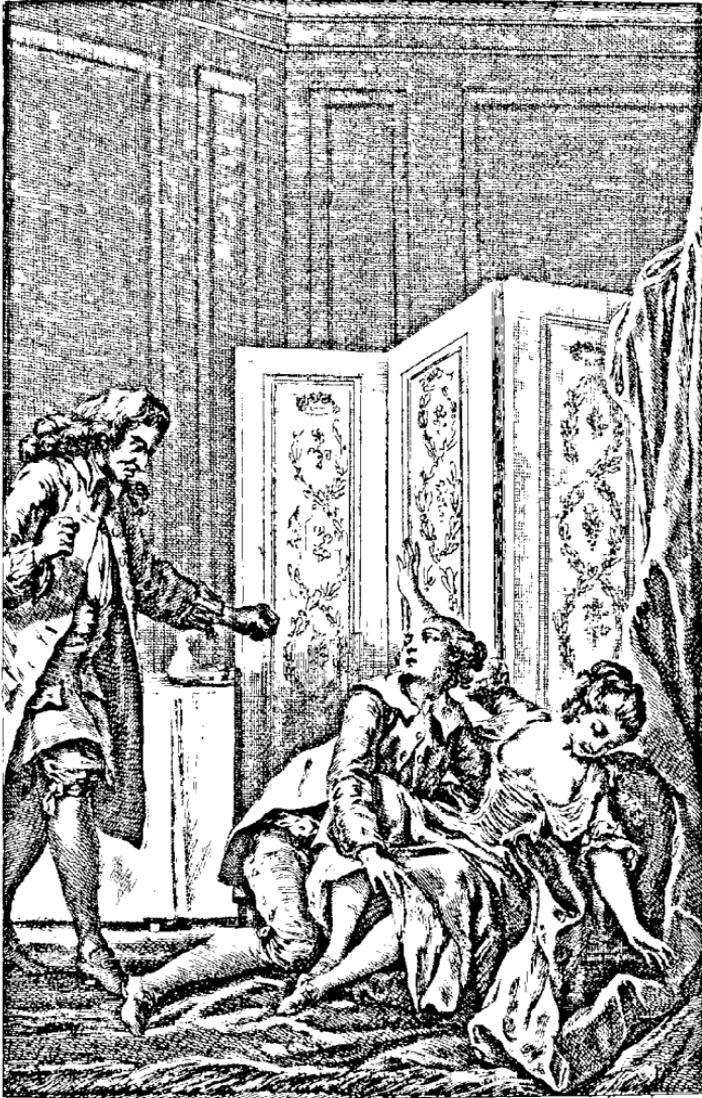
no-nigo-logie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, & madame la meilleure des baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement ; car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, & nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées & pour en faire des châteaux, aussi monseigneur a un très-beau château, le plus grand baron de la province devant être le mieux logé ; & les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année : par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien, ont dit une sottise ; il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement, & croyait innocemment, car il trouvait mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prit jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronck, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle Cunégonde ; le troisième, de la voir tous les jours ; & le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, & par conséquent, de toute la terre.

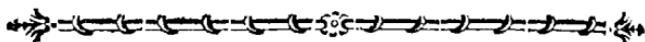
Un jour, Cunégonde, en se promenant auprès du château dans le petit bois qu'on apeloit *Parc*, vit entre les brouffailles le docteur Panglofs qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mere, petite brune très-jolie & très-docile. Comme mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans soufler, les expériences réitérées dont elle fut témoin; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les éfets & les causes, & s'en retourna toute agitée, toute pensive, toute remplie du desir d'être favante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château; & rougit; Candide rougit aussi: elle lui dit bon jour d'une voix entrecoupée, & Candide lui parla sans favoir ce qu'il disoit. Le lendemain, après le dîner, comme on fortait de table, Cunégonde & Candide se trouvèrent derrière un paravent; Cunégonde laissa tomber son mouchoir; Candide le ramassa; elle lui prit innocemment la main; le jeune homme baissa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grace toute particulière; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflamèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le baron de Thunder-ten-tronck passa auprès du paravent, & voyant cette cause & cet éfet, chassa Candide du château à grands coups



coups de pié dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit ; elle fut souffletée par madame la barone , dès qu'elle fut revenue à elle-même ; & tout fut configné dans le plus beau & le plus agréable des châteaux possibles.





C H A P I T R E I I .

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

Candide , chassé du paradis-terrestre , marcha long-tems sans savoir où , pleurant , levant les yeux au ciel , les tournant souvent vers le plus beau des châteaux qui renfermait la plus belle des baronetes ; il se coucha , sans souper , au milieu des champs entre deux fillons ; la neige tombait à gros flocons. Candide , tout transi , se traîna , le lendemain , vers la ville voisine , qui s'appèle *Waldberghoff-trarbk-dikdorff* , n'ayant point d'argent , mourant de faim & de lassitude. Il s'arêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade , dit l'un , voilà un jeune homme très-bien fait , & qui a la taille requise : ils s'avancèrent vers Candide , & le prièrent à dîner très-civilement. Messieurs , leur dit Candide avec une modestie charmante , vous me faites beaucoup d'honneur , mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah ! monsieur , lui dit un des bleus , les personnes de votre figure & de votre mérite ne paient jamais rien : n'avez-vous pas cinq piés cinq pouces de haut ? Oui , messieurs , c'est ma taille , dit-il , en faisant la révérence. Ah ! monsieur , mettez-vous à table ; non-seule-

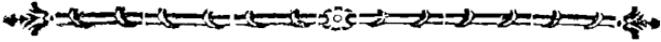
ment nous vous défraierons , mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent : les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. Vous avez raison , dit Candide ; c'est ce que monsieur Pangloss m'a toujours dit , & je vois bien que tout est au mieux. On le prie d'accepter quelques écus ; il les prend , & veut faire son billet , on n'en veut point , on se met à table : N'aimez-vous pas tendrement ? . . . Oh oui , répond-il , j'aime tendrement mademoiselle Cunégonde. Non , dit l'un de ces messieurs , nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares ? Point du tout , dit-il , car je ne l'ai jamais vu. Comment ? c'est le plus charmant des rois , & il faut boire à sa santé. Oh ! très-volontiers , messieurs , & il boit. C'en est assez , lui dit-on , vous voilà l'apui , le soutien , le défenseur , le héros des Bulgares ; votre fortune est faite , & votre gloire est assurée. On lui met sur le champ les fers aux pieds , & on le mène au régiment. On le fait tourner à droite , à gauche , hauffer la bague , remettre la bague , coucher en joue , tirer , doubler le pas , & on lui donne trente coups de bâton ; le lendemain , il fait l'exercice un peu moins mal , & il ne reçoit que vingt coups ; le surlendemain , on ne lui en donne que dix , & il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide , tout stupéfait , ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa , un beau jour de printems , de s'aller promener , . mar-

chant tout droit devant lui , croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine , comme de l'espèce animale , de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues , que voilà quatre autres héros de six piés qui l'atteignent , qui le lient , qui le menent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux , d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment , ou de recevoir à la fois douze bales de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres , & qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre , il falut faire un choix ; il se détermina , en vertu du don de Dieu qu'on nomme *liberté* , à passer trente-six fois par les baguettes ; il effuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes ; cela lui composa quatre mille coups de baguète , qui , depuis la nuque du cou jusqu'au cû , lui découvrirent les muscles & les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course , Candide n'en pouvant plus , demanda en grace qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux , on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment , s'informe du crime du patient ; & , comme ce roi avait un grand génie , il comprit , par tout ce qu'il aprit de Candide , que c'était un jeune métaphysicien , fort ignorant des choses de ce monde , & il lui acorda sa grace avec une clémence qui fera louée dans tous les journaux & dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit Candide en

trois semaines, avec les émoliens enseignés par Diof-
corde. Il avait déjà un peu de peau, & pouvait
marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille
au roi des Abares.





C H A P I T R E I I I .

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares , & ce qu'il devint.

Rien n'était si beau , si leste , si brillant , si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes , les fifres , les haut-bois , les tambours , les canons , formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite , la mousqueterie ôta , du meilleur des mondes , environ neuf à dix mille coquins qui en infestaient la surface. La bayonète fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille ames. Candide , qui tremblait comme un philosophe , se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin , tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum* , chacun dans son camp , il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des étets & des causes. Il passa par dessus des tas de morts & de mourans , & gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres ; c'était un village Abare que les Bulgares avaient brûlé , selon les loix du droit public. Ici , des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes

éborgées, qui tenaient leurs enfans à leurs mamelles sanglantes ; là, des filles éventrées, après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi-brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre, à côté de bras & de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares ; & les héros Abares l'avaient traité de même. Candide toujours marchant sur des membres palpitans, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, & n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande : mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, & qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi-bien qu'il l'avait été dans le château de monsieur le baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de mademoiselle Cunégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages, qui lui répondirent tous que s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur le regardant de travers lui dit : Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous

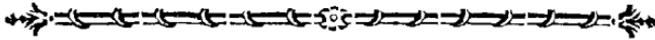
pour la bonne cause ? Il n'y a point d'êfet sans cause , répondit modestement Candide , tout est enchaîné nécessairement , & arangé pour le mieux. Il a falu que je fusse chassé d'auprès de mademoiselle Cunégonde , que j'aie passé par les baguètes , & il faut que je demande mon pain jusqu'à ce que je puisse en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami , lui dit l'orateur , croyez-vous que le pape soit l'Antechrist ? Je ne l'avais pas encor entendu dire , répondit Candide ; mais qu'il le soit , ou qu'il ne le soit pas , je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger , dit l'autre ; va , coquin , va , misérable , ne m'approche de ta vic. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre , & avifant un homme qui doutait que le pape fût l'Antechrist , lui répandit sur le chef un plein O ciel ! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames !

Un homme qui n'avait point été bâtifé , un bon anabatifte , nommé Jaques , vit la manière cruelle & ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses freres , un être à deux piés sans plumes , qui avait une ame ; il l'amena chez lui , le nétoya , lui donna du pain & de la bière , lui fit présent de deux florins , & voulut même lui apprendre à travailler dans ses manufactures aux étofes de Perse qu'on fabrique en Hollande. Candide se prosternant presque devant lui s'écriait : Maître Panglors me l'avait bien dit , que tout était au mieux dans ce monde ; car je suis in-

finiment plus touché de votre extrême générosité, que de la dureté de ce monsieur à manteau noir, & de madame son épouse.

Le lendemain en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, & parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, & crachant une dent à chaque effort.





C H A P I T R E I V.

Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Pangloss, & ce qui en advint.

Candide, plus ému encor de compassion que d'honneur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabatiste Jaques. Le fantôme le regarda fixément, versa des larmes, & fâta à son cou. Candide éfrayé recule. Hélas! dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher Pangloss? Qu'entends-je? vous, mon cher maître! vous dans cet état horrible! quel malheur vous est-il donc arivé? Pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? Qu'est devenue mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature? Je n'en peux plus, dit Pangloss. Aussi-tôt Candide le mena dans l'étable de l'anabatiste, où il lui fit manger un peu de pain; & quand Pangloss fut refait: Eh bien, lui dit-il, Cunégonde? Elle est morte, reprit l'autre. Candide s'évanouit à ce mot: son ami rapela ses sens, avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. Candide r'ouvre les yeux. Cunégonde est morte! Ah! meilleur des

mondes, où êtes-vous ? mais de quelle maladie est-elle morte ? ne ferait-ce point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son pere, à grands coups de pié ? Non, dit Panglofs, elle a été éventrée par des foldats Bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être ; ils ont cassé la tête à monsieur le baron qui voulait la défendre ; madame la barone a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille traité précisément comme sa sœur ; & , quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre ; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronie voisine qui appartenait à un seigneur Bulgare.

A ce discours, Candide s'évanouit encor : mais revenu à soi, & ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause & de l'effet, & de la raison suffisante qui avait mis Panglofs dans un si piteux état. Hélas ! dit l'autre, c'est l'amour ; l'amour, le consolateur du genre-humain, le conservateur de l'univers, l'ame de tous les êtres sensibles, le tendre amour. Hélas ! dit Candide, je l'ai connu cet amour, ce souverain des cœurs, cette ame de notre ame ; il ne m'a jamais valu qu'un baiser, & vingt coups de pié au cû. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable ?

Panglofs répondit en ces termes : O mon cher Candide ! vous avez connu Paquette, cette jolie fuyante de notre auguste barone ; j'ai goûté dans ses

bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée ; elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier très-savant, qui avait remonté à la source ; car il l'avait eue d'une vieille comtesse, qui l'avait reçue d'un capitaine de cavalerie, qui la devait à une marquise, qui la tenait d'un page, qui l'avait reçue d'un jésuite, qui, étant novice, l'avait eue en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. Pour moi, je ne la donnerai à personne, car je me meurs.

O Pangloss ! s'écria Candide, voilà une étrange généalogie ! n'est-ce pas le diable qui en fut la source ? Point du tout, repliqua ce grand homme ; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire ; car si Colomb n'avait pas atrapé, dans une île de l'Amérique, cette maladie qui empoisonne la source de la génération, qui souvent même empêche la génération, & qui est évidemment l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat, ni la cochenille ; il faut encor observer que jusqu'aujourd'hui, dans notre continent, cette maladie nous est particulière comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonois, ne la connaissent pas encor ; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent, à leur tour, dans quelques siècles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès parmi nous ; &, sur-tout, dans ces grandes armées

composées d'honnêtes stipendiaires bien élevés qui décident du destin des états, on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt-mille vérolés de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit Candide; mais il faut vous faire guérir. Eh! comment le puis-je? dit Pangloss, je n'ai pas le sou, mon ami; & dans toute l'étendue de ce globe, on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement, sans payer, ou sans qu'il n'y ait quelqu'un qui paie pour nous.

Ce dernier discours détermina Candide; il alla se jeter aux pieds de son charitable anabatiste Jaques, & lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bon-homme n'hésita pas à recueillir le docteur Pangloss; il le fit guérir à ses dépens. Pangloss, dans la cure, ne perdit qu'un œil & une oreille. Il écrivait bien, & savait parfaitement l'arithmétique. L'anabatiste Jaques en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois, étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. Pangloss lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. Jaques n'était pas de cet avis. Il faut bien, disait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature; car ils ne sont point nés loups, & ils sont devenus loups: Dieu ne leur a donné ni canons de vingt-quatre, ni bayonètes; & ils se sont fait des bayonètes & des canons pour se détruire. Je pourrais

mettre en ligne de compte les banqueroutes, & la justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. Tout cela était indispensable, repliquait le docteur borgne, & les malheurs particuliers font le bien général; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, & plus tout est bien. Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, & le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête à la vue du port de Lisbonne.





C H A P I T R E V.

Tempête , naufrage , tremblement de terre , & ce qui advint du docteur Pangloss , de Candide , & de l'anabatiste Jaques.

La moitié des passagers afaiblis , expirans de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs & dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires , n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris , & faisait des prières ; les voiles étaient déchirées , les mâts brisés , le vaisseau entr'ouvert : travaillait qui pouvait , personne ne s'entendait , personne ne comandait. L'anabatiste aidait un peu à la manœuvre ; il était sur le tillac , un matelot furieux le frape rudement , & l'étend sur les planches ; mais du coup qu'il lui donna , il eut lui-même une si violente secouffe , qu'il tomba hors du vaisseau , la tête la premiere. Il restait suspendu & acroché à une partie de mât rompue. Le bon Jaques court à son secours , l'aide à remonter ; & de l'effort qu'il fit , il est précipité dans la mer à la vue du matelot qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. Candide aproche , voit son bienfaiteur qui reparait un moment , & qui est englouti pour jamais. Il veut se

jeter après lui dans la mer , le philosophe Pangloss l'en empêche , en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabatiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *à priori* , le vaisseau s'entr'ouvre , tout périt , à la réserve de Pangloss , de Candide , & de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabatiste ; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage , où Pangloss & Candide furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux , ils marchèrent vers Lisbonne ; il leur restait quelque argent , avec lequel ils espéraient se sauver de la faim , après avoir échapé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pié dans la ville en pleurant la mort de leur bienfaiteur , qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas ; la mer s'élève en bouillonnant dans le port , & brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flamme & de cendres couvrent les rues & les places publiques ; les maisons s'écroulent , les toits sont renversés sur les fondemens , & les fondemens se dispersent ; trente mille habitans de tout âge & de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot disait , en sifflant & en jurant : Il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène ? disait Pangloss. Voici le dernier jour du monde , s'écriait Candide. Le matelot court incontinent au milieu des débris , affronte la mort pour trouver de l'argent , en trouve , s'en empare , s'enivre ; & , ayant cuvé son
vin ,

vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites, & au milieu des mourans & des morts. Panglos le tirait cependant par la manche : Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre tems. Tête & sang, répondit l'autre, je suis matelot, & né à Batavia ; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle !

Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide ; il était étendu dans la rue, & couvert de débris. Il disait à Panglos : Hélas ! procure-moi un peu de vin & d'huile ; je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Panglos ; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée ; mêmes causes, mêmes effets ; il y a certainement une traînée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit Candide ; mais pour Dieu, un peu d'huile & de vin. Comment, probable ? repliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. Candide perdit connaissance, & Panglos lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitans échappés à la mort, Quelques citoyens secourus par eux

leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste, les convives arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais Pangloss les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement ; car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont ; car tout est bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole, & dit : Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel ; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à votre excellence, répondit Pangloss encor plus poliment, car la chute de l'homme & la malédiction entraînent nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. Votre excellence m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue ; car il était nécessaire que nous fussions libres ; car, enfin, la volonté déterminée. Pangloss était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son estafier qui lui servait à boire du vin de Porto, ou d'Oporto.





C H A P I T R E V I.

*Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher
les tremblemens de terre, & comment Candide
fut fessé.*

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé; il était décidé par l'université de Coïmbre, que le spectacle de quelques personnes brûlées, à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infail-
lible pour empêcher la terre de trembler.

On avait, en conséquence, saisi un Bisciaïen convaincu d'avoir épousé sa comère, & deux Portugais qui, en mangeant un poulet, en avaient araché le lard: on vint lier, après le dîner, le docteur Panglofs & son disciple Candide; l'un pour avoir parlé, & l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation: tous deux furent menés séparément dans des apartemens d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incomodé du soleil: huit jours après, ils furent tous deux revêtus d'un *sanbenito*, & on orna leurs têtes de mitres de papier: la mitre & le *sanbenito* de Candide étaient peints de flammes ren-

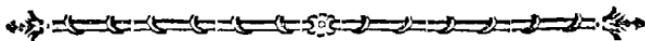
F ij

versées, & de diables qui n'avaient ni queues, ni grifes : mais les diables de Panglofs portaient grifes & queues, & les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, & entendirent un sermon très-pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence pendant qu'on chantait ; le Biscaiën, & les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard, furent brûlés ; & Panglofs fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour, la terre trembla de nouveau, avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? Passe encor si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Panglofs ! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre sans que je sache pourquoi ! O mon cher anabatiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayiez été noyé dans le port ! O mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Il s'en retournait, se foutenant à peine, prêché, fessé, absous & béni, lorsqu'une vieille l'aborda, & lui dit : Mon fils, prenez courage, suivez-moi.





C H A P I T R E V I I.

*Comment une Vieille prit soin de Candide, &
comment il retrouva ce qu'il aimait.*

Candide ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une masure : elle lui donna un pot de pomade pour se froter, lui laissa à manger & à boire; elle lui montra un petit lit assez propre; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, & que Notre-dame d'Atocha, monseigneur saint Antoine de Padoue, & monseigneur saint Jaques de Compostelle, prennent soin de vous : je reviendrai demain. Candide toujours étonné de ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, & encor plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main. Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille; je reviendrai demain. Frotez-vous de pomade, mangez & dormez.

Candide, malgré tant de malheurs, mangea, & dormit. Le lendemain, la vieille lui apporte à déjeuner, visite son dos, le frote elle-même d'une autre pomade : elle lui apporte ensuite à dîner : elle revient sùr le soir, & apporte à souper. Le surlendemain, elle fit encor les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous? lui disait toujours Candide; qui vous a inspiré tant de

F iij

bonté ? quelles grâces puis-je vous rendre ? La bonne femme ne répondait jamais rien : elle revint sur le soir, & n'apporta point à souper : Venez avec moi, dit-elle, & ne dites mot. Elle le prend sous le bras, & marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins & de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre ; elle mène Candide par un escalier dérobé dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocard, referme la porte, & s'en va. Candide croyait rêver, & regardait toute sa vie comme un songe funeste, & le moment présent comme un songe agréable.

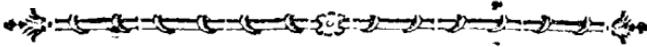
La vieille reparut bientôt ; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, & couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à Candide. Le jeune homme approche ; il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle surprise ! il croit voir mademoiselle Cunégonde ; il la voyait en effet ; c'était elle-même. La force lui manque ; il ne peut proférer une parole ; il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe sur le canapé. La vieille les acable d'eaux spiritueuses ; ils reprennent leurs sens ; ils se parlent : ce sont d'abord des mots entrecoupés, des demandes & des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, & les laisse en liberté. Quoi ! c'est vous, lui dit Candide, vous vivez ! Je vous retrouve en Portugal !



On ne vous a donc pas violée ? on ne vous a point fendu le ventre , comme le philosophe Panglofs me l'avait assuré ? Si fait , dit la belle Cunégonde ; mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidens. Mais votre pere & votre mere ont-ils été tués ? Il n'est que trop vrai , dit Cunégonde en pleurant. Et votre frere ? Mon frere a été tué aussi. Et pourquoi êtes-vous en Portugal ? & comment avez-vous su que j'y étais ? & par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maison ? Je vous dirai tout cela , repliqua la dame ; mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnâtes , & les coups de pié que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond respect ; & quoiqu'il fût interdit ; quoique sa voix fût faible & tremblante , quoique l'échine lui fit encor un peu mal , il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation. Cunégonde levait les yeux au ciel ; elle donna des larmes à la mort du bon anabatiste & de Panglofs ; après quoi , elle parla en ces termes à Candide , qui ne perdait pas une parole , & qui la dévorait des yeux :





C H A P I T R E V I I I .

Histoire de Cunégonde.

J'étais dans mon lit, & je dormais profondément ; quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronck ; ils égorgèrent mon pere & mon frere, & coupèrent ma mere par morceaux. Un grand Bulgare, haut de six piés, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connoissance, se mit à me violer ; cela me fit revenir ; je repris mes sens, je criai, je me débatis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon pere était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche, dont je porte encor la marque. Hélas ! j'espère bien la voir, dit le naïf Candide. Vous la verrez, dit Cunégonde, mais continuons. Continuez, dit Candide.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire. Un capitaine Bulgare entra, il me vit toute sanglante, & le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, & le tua sur mon corps. Ensuite, il me fit panser, & m'emmena prisonnière de guerre dans son quartier.

Je blanchiffois le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine ; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer ; & je ne nierai pas qu'il ne fût très-bien fait, & qu'il n'eut la peau blanche & douce ; d'ailleurs, peu d'esprit, peu de philosophie ; on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur Pangloss. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, & s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un Juif nommé don Issacar, qui trafiquait en Hollande & en Portugal, & qui aimait passionnément les femmes. Ce Juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher ; je lui ai mieux résisté qu'au soldat Bulgare. Une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le Juif, pour m'apriivoiser, me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais cru, jusques-là, qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronck ; j'ai été détrompée.

Le grand inquisiteur m'aperçut un jour à la messe ; il me lorgna beaucoup, & me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrètes. Je fus conduite à son palais ; je lui appris ma naissance ; il me représenta combien il était au dessous de mon rang d'appartenir à un Israélite. On proposa, de sa part, à don Issacar de me céder à monseigneur. Don Issacar, qui est le banquier de la cour & homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin, mon Juif intimidé conclut un marché, par lequel, la maison & moi, leur appartiendraient à

tous deux en commun; que le Juif aurait pour lui les lundis, les mercredis, & le jour du sabbat, & que l'inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. Il y a fix mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles; car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi, ou à la nouvelle. Pour moi, j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux, & je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

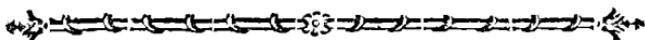
Enfin, pour détourner le fléau des tremblemens de terre, & pour intimider don Iffacar, il plut à monseigneur l'inquisiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée; on servit aux dames des rafraîchissemens entre la messe & l'exécution. Je fus, à la vérité, saisie d'honneur en voyant brûler ces deux Juifs, & cet homme Biscaien qui avait épousé sa comère: mais quelle fut ma surprise, mon éfroi, mon trouble, quand je vis dans un sanbenito, & sous une mître de carton une figure qui ressembloit à Pangloss! Je me frotai les yeux; je regardai atentivement; je le vis pendre; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens, que je vous vis dépouillé tout nud; ce fut là le comble de l'honneur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encor plus blanche, & d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentimens qui m'acablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je

voulus dire: Arrêtez, barbares, mais la voix me manqua, & mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé, comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable Candide & le sage Pangloss se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, & l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur dont je suis la bien-aimée? Pangloss m'a donc bien cruellement trompée quand il me disait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, & tantôt prête de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon pere, de ma mere, de mon frere, de l'insolence de mon vilain soldat Bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine de Bulgare, de mon vilain don Issacar, de mon abominable inquisiteur, de la pendaison du docteur Pangloss, de ce grand *Miserere* en faux-bourdon, pendant lequel on vous fessait, & sur-tout du baiser que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai Dieu qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir soin de vous, & de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très-bien exécuté ma commission; j'ai goûté le plaisir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante; j'ai grand appétit, commençons par souper.

Les voilà qui se mettent tous deux à table; &, après le souper, ils se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé; ils y étaient quand le seignor don Iffacar, l'un des maîtres de la maison, arriva, C'était le jour du sabbat. Il venait jouir de ses droits, & expliquer son tendre amour.





CHAPITRE IX.

Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand Inquisiteur, & du Juif.

Cet Iffacar était le plus colérique Hébreu qu'on eût vu dans Israël depuis la captivité en Babylone. Quoi ! dit-il, chienne de Galiléenne, ce n'est pas assez de monsieur l'inquisiteur ? il faut que ce coquin partage aussi avec moi ? En disant cela, il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, & ne croyant pas que son adverse partie eût des armes, il se jete sur Candide : mais notre bon Westphalien avait reçu une belle épée de la vieille, avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eut les mœurs fort douces, & vous étend l'Israélite roide mort sur le careau, aux piés de la belle Cunégonde.

Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir ? un homme tué chez moi ! si la justice vient, nous sommes perdus. Si Panglofs n'avait pas été pendu, dit Candide, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité ; car c'était un grand philosophe. A son défaut, consultons la vieille. Elle était fort prudente, & commençait à dire son avis, quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du diman-

che. Ce jour appartenait à monseigneur l'inquisiteur. Il entre, & voit le fessé Candide l'épée à la main, un mort étendu par terre, Cunégonde-éfarée, & la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de Candide, & comment il raisonna : Si ce saint homme apèle du secours, il me fera infailliblement brûler ; il pourra en faire autant de Cunégonde ; il m'a fait foueter impitoyablement ; il est mon rival ; je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net & rapide ; & , sans donner le tems à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, & le jete à côté du Juif. En voici bien d'une autre ! dit Cunégonde ; il n'y a plus de rémission ; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venu. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un Juif & un prélat ? Ma belle demoiselle, répondit Candide, quand on est amoureux, jaloux & foueté par l'inquisition, on ne se connaît plus.

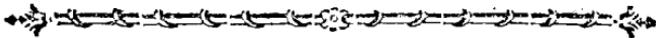
La vieille prit alors la parole, & dit : Il y a trois chevaux Andalous dans l'écurie avec leurs selles & leurs brides, que le brave Candide les prépare ; madame a des moïdres & des diamans : montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & allons à Cadiz ; il fait le plus beau tems du monde, & c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussi-tôt Candide selle les trois chevaux. Cuné

gonde, la vieille & lui, font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la sainte Hermandad arive dans la maison; on enterre monseigneur dans une belle église, & on jete Iffacar à la voirie.

Candide, Cunégonde & la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna, au milieu des montagnes de la Sierra-Morena; & ils parlaient ainsi dans un cabaret :





C H A P I T R E X.

Dans quelle détresse Candide, Cunégonde, & la Vieille arivent à Cadix, & de leur embarquement.

Qui a donc pu me voler mes pistoles & mes diamans ? disait en pleurant Cunégonde ; de quoi vivrons-nous ? comment ferons-nous ? où trouver des inquisiteurs & des Juifs qui m'en donnent d'autres ? Hélas ! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend pere cordelier qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos ; Dieu me garde de faire un jugement téméraire, mais il entra deux fois dans notre chambre, & il partit long-tems avant nous. Hélas ! dit Candide, le bon Pangloss m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle Cunégonde ? Pas un maravédi, dit-elle. Quel parti prendre ? dit Candide. Vendons un des chevaux, dit la vieille ; je monterai en croupe derrière mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & nous ariverons à Cadix.

Il y avait, dans la même hôtellerie, un prieur de bénédictins ;

bénédictins ; il acheta le cheval bon marché. Candide, Cunégonde, & la vieille passèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, & arrivèrent enfin à Cadiz. On y équipait une flote, & on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends peres jésuites du Paraguay, qu'on acusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne & de Portugal, auprès de la ville du Saint-Sacrement. Candide, ayant servi chez les Bulgares, fit l'exercice Bulgarien devant le général de la petite armée, avec tant de grace, de célérité, d'adresse, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine ; il s'embarque avec mademoiselle Cunégonde, la vieille, deux valets, & les deux chevaux Andalous qui avaient appartenu à monsieur le grand inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée, ils raisonèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre Pangloss. Nous allons dans un autre univers, disait Candide ; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien ; car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique & en morale. Je vous aime de tout mon cœur, disait Cunégonde ; mais j'ai encor l'ame toute éfarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, repliquait Candide ; la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe ; elle est plus calme, les vents plus constans. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers

Tome II.

G

possibles. Dieu le veuille ! disait Cunégonde ; mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien, que mon cœur est presque fermé à l'espérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille ; hélas ! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. Cunégonde se mit presque à rire, & trouva cette bonne femme fort plaisante, de prétendre être plus malheureuse qu'elle. Hélas ! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayiez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayiez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux meres & deux pères, & que vous n'ayiez vu deux de vos amans fouetés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi ; ajoutez que je suis née barone avec soixante & douze quartiers, & que j'ai été cuisinière. Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance ; & , si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, & vous suspendriez votre jugement. Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de Cunégonde & de Candide. La vieille leur parla en ces termes :





C H A P I T R E X L

Histoire de la Vieille.

Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés & bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton , & je n'ai pas toujours été fervante. Je suis la fille du pape Urbain X , & de la princesse de Palestrine. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons Allemands n'auraient pas servi d'écurie ; & une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Westphalie. Je croissais en beauté , en graces , en talens , au milieu des plaisirs , des respects & des espérances. J'inspirais déjà de l'amour. Ma gorge se formait , & quelle gorge ! blanche , ferme , taillée comme celle de la Vénus de Médicis ; & quels yeux ! quelles paupières ! quels sourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles , & éfaçaient la scintillation des étoiles , comme me disaient les poètes du quartier. Les femmes qui m'habillaient & qui me déhabillaient , tombaient en extase en me regardant par devant & par derrière , & tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince souverain de Massacarrara. Quel prince ! aussi beau que moi , paîtri de

douceurs & d'agrémens, brillant d'esprit, & brûlant d'amour. Je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les nûces furent préparées. C'était une pompe, une magnificence inouïe; c'étaient des fêtes, des caroufels, des *opera-buffa* continuels, & toute l'Italie fit pour moi des sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille marquise qui avait été maîtresse de mon prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle. Il mourut, en moins de deux heures, avec des convulsions épouvantables. Mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mere, au désespoir, & bien moins affligée que moi, voulut s'aracher, pour quelque tems, à un séjour si funeste. Elle avait une très-belle terre auprès de Gaïette. Nous nous embarquâmes sur une galère du pays, dorée comme l'autel de St. Pierre de Rome.

Voilà qu'un corsaire de Salé fond sur nous, & nous aborde. Nos soldats se defendirent comme des soldats du pape; ils se mirent tous à genoux en jetant leurs armes, & en demandant au corsaire une absolution *in articulo mortis*.

Aussi-tôt on les dépouilla nus comme des singes, & ma mere aussi, nos filles-d'honneur aussi, & moi aussi. C'est une chose admirable que la diligence avec laquelle ces messieurs déshabillent le monde. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des

canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange ; voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pas caché là quelques diamans. C'est un usage établi de tems immémorial parmi les nations policées qui courent sur mer. J'ai su que messieurs les religieux - chevaliers de Malthe , n'y manquent jamais quand ils prennent des Turcs & des Turques. C'est une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune princesse d'être menée esclave à Maroc avec sa mere. Vous concevez assez tout ce que nous eûmes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mere était encore très-belle ; nos filles d'honneur , nos simples femmes-de-chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique. Pour moi , j'étais ravissante , j'étais la beauté , la grace même , & j'étais pucelle. Je ne le fus pas long-tems ; cette fleur , qui avait été réservée pour le beau prince de Massa-Carrara , me fut ravie par le capitaine corsaire. C'était un nègre abominable , qui croyait encor me faire beaucoup d'honneur. Certes , il fallait que madame la princesse de Palestrine , & moi , fussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvâmes jusqu'à notre arrivée à Maroc. Mais passons ; ce sont des choses si communes , qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le sang quand nous arrivâmes.

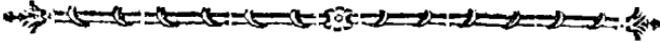
Cinquante fils de l'empereur Muley Ismaël avaient chacun leur parti : ce qui produisait, en éfet, cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre bazanés, de bazanés contre bazanés, de mulâtres contre mulâtres; c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fûmes-nous débarquées, que des noirs, d'une faction ennemie de celle de mon corsaire, se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamans & l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent. Ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européens aient du lait dans les vaines; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitans du mont-Atlas & des pays voisins. On combatit avec la fureur des lions, des tigres & des serpens de la contrée, pour favoir qui nous aurait. Un Maure saisit ma mere par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le bras gauche; un soldat Maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui. Il avait le cimeterre au poing, & tuait tout ce qui s'oposait à sa rage. Enfin, je vis toutes nos Italiennes & ma mere déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les

captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, matelots, noirs, bazanés, blancs, mulâtres, & enfin mon capitaine, tout fut tué, & je demeurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on fait, dans l'étendue de plus de trois cent lieues, sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par Mahomet.

Je me débarassai, avec beaucoup de peine, de la foule de tant de cadavres sanglans entassés, & je me traînai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin; j'y tombai d'éfroi, de lassitude, d'honneur, de désespoir & de faim. Bientôt après, mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse & d'insensibilité, entre la mort & la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps. J'ouvris les yeux, je vis un homme blanc & de bonne mine qui soupirait, & qui disait entre ses dents : *O che sciagura d'essere senza c. . . . !*





C H A P I T R E X I I .

Suite des malheurs de la Vieille.

Étonnée & ravie d'entendre la langue de ma patrie , & non moins surprise des paroles que proférait cet homme , je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait. Je l'instruisis , en peu de mots , des horeurs que j'avais effuyées , & je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine , me fit mettre au lit , me fit donner à manger , me servit , me consola , me flata , me dit qu'il n'avait rien vu de si beau que moi , & que jamais il n'avait tant regreté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à Naples , me dit-il ; on y chapone deux ou trois mille enfans tous les ans ; les uns en meurent , les autres aquirent une voix plus belle que celle des femmes , les autres vont gouverner des états. On me fit cette opération avec un très-grand succès , & j'ai été musicien de la chapèle de madame la princesse de Palestrine. De ma mere ! m'écriai-je. De votre mere ! s'écria-t-il en pleurant. Quoi ! vous seriez cette jeune princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans , & qui promèttait déjà d'être aussi belle que vous êtes ? C'est

moi-même : ma mere est à quatre cent pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts. . . .

Je lui contai tout ce qui m'était arivé ; il me conta aussi ses aventures , & m'aprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puissance chrétienne , pour conclure avec ce monarque un traité , par lequel on lui fournirait de la poudre , des canons & des vaisseaux pour l'aider à exterminer le comerce des autres chrétiens. Ma mission est faite , dit cet honnête eunuque ; je vais m'embarquer à Ceuta , & je vous remènerai en Italie , *Ma che scia-gura d'effere senza c. !*

Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement ; & , au lieu de me mener en Italie , il me conduisit à Alger , & me vendit au dey de cette province. A peine fus - je vendue , que cette peste , qui a fait le tour de l'Afrique , de l'Asie & de l'Europe , se déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblemens de terre ; mais , mademoiselle , avez-vous jamais eu la peste ? Jamais , répondit la barone.

Si vous l'aviez eue , reprit la vieille , vous avoueriez qu'elle est bien au dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique : j'en fus ataquée. Figurez-vous quelle situation pour la fille d'un pape âgée de quinze ans , qui , en trois mois de tems , avait éprouvé la pauvreté , l'esclavage , avait été violée presque tous les jours , avait vu couper sa mere en quatre , avait effuyé la faim & la guerre ,

& mourait pestiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas ; mais mon eunuque , & le dey , & presque tout le sérail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du dey. Un marchand m'acheta , & me mena à Tunis. Il me vendit à un autre marchand , qui me revendit à Tripoli ; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie ; d'Alexandrie , revendue à Smyrne ; de Smyrne , à Constantinople. J'apartins , enfin , à un aga des janissaires , qui fut bientôt commandé pour aller défendre Asoph contre les Russes qui l'assiégeaient.

L'aga , qui était un très-galant homme , mena avec lui tout son sérail , & nous logea dans un petit fort sur les Palus-Méotides , gardé par deux eunuques noirs & vingt soldats. On tua prodigieusement de Russes ; mais ils nous le rendirent bien. Asoph fut mis à feu & à sang , & on ne pardonna ni au sexe , ni à l'âge ; il ne resta que notre petit fort ; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janissaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques , de peur de violer leur serment. Au bout de quelques jours , ils résolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très-pieux & très-compatissant , qui leur fit un beau sermon , par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout-à-fait : Coupez , dit-il , seulement une fesse à chacune de ces

dames , vous ferez très-bonne chere ; s'il faut y revenir , vous en aurez encor autant dans quelques jours ; le ciel vous fera gré d'une action si charitable , & vous ferez fecourus.

Il avait beaucoup d'éloquence ; il les persuada. On nous fit cette horrible opération. L'iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans qu'on vient de circoncire. Nous étions toutes à la mort.

A peine les janiffaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni , que les Russes arivent sur des bateaux plats ; il ne réchapa pas un janiffaire. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a par-tout des chirurgiens Français ; un d'eux , qui était fort adroit , prit soin de nous , il nous guérit ; & je me souviendrai toute ma vie que , quand mes plaies furent bien fermées , il me fit des propositions. Au reste , il nous dit à toutes de nous consoler ; il nous assura que dans plusieurs sieges pareille chose était arivée , & que c'était la loi de la guerre.

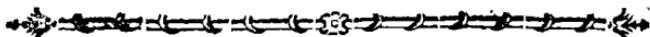
Dès que mes compagnes purent marcher , on les fit aller à Moscou. J'échus en partage à un boyard , qui me fit sa jardinière , & qui me donnait vingt coups de fouet par jour. Mais ce seigneur ayant été roué au bout de deux ans , avec une trentaine de boyards pour quelque tracasserie de cour , je profitai de cette aventure ; je m'enfuis ; je traversai toute la Russie ; je fus long-tems servante de cabaret à Riga , puis à Rostok , à Vifmar , à Léipsick , à

Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Rotterdam : j'ai vieilli dans la misère & dans l'opprobre, n'ayant que la moitié du derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape : je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encor la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchans les plus funestes ; car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre ? d'avoir son être en honte, & de tenir à son être ? enfin, de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur ?

J'ai vu dans les pays que le sort m'a fait parcourir, & dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration ; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement fin à leur misère, trois nègres, quatre Anglais, quatre Genevois, & un professeur Allemand nommé Robek. J'ai fini par être servante chez le Juif don Issacar ; il me mit auprès de vous, ma belle demoiselle ; je me suis atachée à votre destinée, & j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs, si vous ne m'aviez pas un peu piquée, & s'il n'était d'usage dans un vaisseau de conter des histoires pour se défennuyer. Enfin, mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le monde ; donnez-vous un plaisir ; engagez chaque passager à vous conter son histoire ; & s'il

s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie,
qui ne se soit dit à lui-même qu'il était le plus mal-
heureux des hommes, jetez - moi dans la mer, la
tête la première.





C H A P I T R E X I I I .

*Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle
Cunégonde & de la Vieille.*

La belle Cunégonde ayant entendu l'histoire de la vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang & de son mérite. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les passagers, l'un après l'autre, à lui conter leurs aventures. Candide & elle avouèrent que la vieille avait raison. C'est bien dommage, disait Candide, que le sage Pangloss ait été pendu, contre la coutume, dans un auto-da-fé; il nous dirait des choses admirables sur le mal physique & sur le mal moral qui couvrent la terre & la mer, & je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans Buenos-Aires. Cunégonde, le capitaine Candide & la vieille allèrent chez le gouverneur don Fernando d'Ibaraa-y Figueroa - y Mascarenez - y Lampourdos - y Souza. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez si haut,

élevant si impitoyablement la voix , prenant un ton si imposant , affectant une démarche si altière , que rous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. Cunégonde lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus beau. La première chose qu'il fit , fut de demander si elle n'était pas la femme du capitaine. L'air dont il fit cette question alarma Candide : il n'osa pas dire qu'elle était sa femme , parce qu'en effet elle ne l'était point ; il n'osait pas dire que c'était sa sœur , parce qu'elle ne l'était pas non plus ; & , quoique ce mensonge officieux eût été autrefois très-à la mode chez les anciens , & qu'il pût être utile aux modernes , son ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiselle Cunégonde , dit-il , doit me faire l'honneur de m'épouser , & nous supplions votre excellence de daigner faire notre nôce.

Don Fernando d'Ibaraa-y Figueroa-y Mascarenez - y Lampourdos - y Souza , relevant sa moustache , sourit amèrement , & ordonna au capitaine Candide d'aller faire la revue de sa compagnie. Candide obéit ; le gouverneur demeura avec mademoiselle Cunégonde. Il lui déclara sa passion , lui protesta que le lendemain il l'épouserait à la face de l'église , ou autrement , ainsi qu'il plairait à ses charmes. Cunégonde lui demanda un quart-d'heure pour se recueillir , pour consulter la vieille , & pour se déterminer.

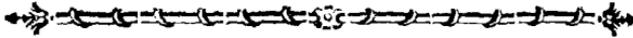
La vieille dit à Cunégonde : Mademoiselle , vous

avez soixante & douze quartiers, & pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très-belle moustache; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve? Vous avez été violée par les Bulgares; un juif & un inquisiteur ont eu vos bonnes grâces. Les malheurs donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place, je ne ferais aucun scrupule d'épouser monsieur le gouverneur, & de faire la fortune de monsieur le capitaine Candide. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge & l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau; il portait un alcade & des alguazils, & voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent & les bijoux de Cunégonde dans la ville de Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec Candide. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un jouaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand inquisiteur. Le cordelier, avant d'être pendu, avoua qu'il les avait volées. Il indiqua les personnes, & la route qu'elles prenaient. La fuite de Cunégonde & de Candide était déjà connue. On les suivit à Cadix. On envoya, sans perdre de tems, un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buenos-Aires. Le bruit se répandit qu'un alcade allait débarquer, & qu'on poursuivait les meurtriers de monsieur le grand-inquisiteur. La prudente vieille vit
dans

dans l'instant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle à Cunégonde, & vous n'avez rien à craindre, ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur ; & d'ailleurs, le gouverneur qui vous aime ne souffrira pas qu'on vous maltraite ; demeurez. Elle court sur le champ à Candide : Fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y avait pas un moment à perdre ; mais comment se séparer de Cunégonde, & où se réfugier ?





C H A P I T R E X I V .

*Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les
Jésuites du Paraguay.*

Candide avait amené de Cadiz un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne & dans les colonies. C'était un quart d'Espagnol, né d'un métis dans le Tucuman ; il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'apelaît Cacambo, & aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon homme. Il sella au plus vite les deux chevaux Andalous. Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons, & courons sans regarder derrière nous. Candide versa des larmes : O ma chere Cunégonde ! faut-il vous abandonner dans le tems que monsieur le gouverneur va faire nos nôces ! Cunégonde amenée de si loin, que deviendrez-vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit Cacambo ; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; Dieu y pourvoit : courons. Où me mènes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous sans Cunégonde ? disait Candide. Par St. Jaques de Compostelle, dit Cacambo, vous alliez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux ; je fais assez les chemins, je vous menerai dans leur

royaume ; ils feront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la Bulgare , vous ferez une fortune prodigieuse. Quand on n'a pas son comte dans un monde , on le trouve dans un autre : c'est un très-grand plaisir de voir & de faire des choses nouvelles.

Tu as donc déjà été dans le Paraguay ? dit Candide. Eh ! vraiment oui , dit Cacambo ; j'ai été cuisinier dans le collège de l'Assomption , & je connais le gouvernement de *los Padres* comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cent lieues de diamètre ; il est divisé en trente provinces. *Los Padres* y ont tout , & le peuple rien ; c'est le chef-d'œuvre de la raison & de la justice. Pour moi , je ne vois rien de si divin que *los Padres* qui font ici la guerre au roi d'Espagne & au roi de Portugal , & qui en Europe confessent ces rois ; qui tuent ici des Espagnols , & qui à Madrid les envoient au ciel ; cela me ravit ; avançons : vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront *los Padres* , quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui fait l'exercice Bulgare !

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière , Cacambo dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir la grande-garde. Un officier Paraguan courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. Candide & Cacambo furent d'abord désar-

més ; on se faifit de leurs deux chevaux Andalous. Les deux étrangers font introduits au milieu de deux files de foldats : le comandant était au bout , le bonnet à trois cornes en tête , la robe retrouffée , l'épée au côté , l'efponton à la main. Il fit un figne , aufsi-tôt vingt-quatre foldats entourent les deux nouveaux-venus. Un fergent leur dit qu'il faut atendre , que le comandant ne peut leur parler , que le révérend pere provincial ne permet pas qu'aucun Efpagnol ouvre la bouche qu'en fa présence , & demeure plus de trois heures dans le pays. Et où eft le révérend pere provincial ? dit Cacambo. Il eft à la parade , après avoir dit fa meffe , répondit le fergent ; & vous ne pourez baifer fes éperons que dans trois heures. Mais , dit Cacambo , monsieur le capitaine , qui meurt de faim comme moi , n'eft point Efpagnol , il eft Allemand ; ne pourions - nous point déjeûner en attendant fa révérence ?

Le fergent alla fur le champ rendre comte de ce difcours au comandant. Dieu foit béni , dit ce feigneur ; puisqu'il eft Allemand , je peux lui parler ; qu'on le mène dans ma feuillée. Aufsi-tôt on conduit Candide dans un cabinet de verdure orné d'une très-jolie colonade de marbre verd & or , & de treillages qui renfermaient des péroquets , des colibris , des oifeaux-mouches , des pintades , & tous les oifeaux les plus rares. Un excellent déjeûner était préparé dans des vafes d'or ; & tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois en plein

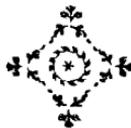
champ à l'ardeur du soleil , le révérend pere commandant entra dans la feuillée.

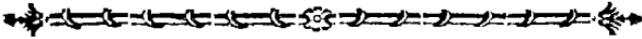
C'était un très-beau jeune homme , le visage plein , assez blanc , haut en couleur , le sourcil relevé , l'œil vif , l'oreille rouge , les lèvres vermeilles , l'air fier , mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol , ni celle d'un jésuite. On rendit à Candide & à Cacambo leurs armes qu'on leur avait saisies , ainsi que les deux chevaux Andalous ; Cacambo leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée , ayant toujours l'œil sur eux , crainte de surprise.

Candide baïsa d'abord le bas de la robe du commandant , ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc Allemand ? lui dit le jésuite en cette langue. Oui , mon révérend pere , dit Candide. L'un & l'autre , en prononçant ces paroles , se regardaient avec une extrême surprise , & une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes - vous ? dit le jésuite. De la sale province de la Westphalie , dit Candide : je suis né dans le château de Thunder - ten - tronck. O ciel ! est-il possible ! s'écria le commandant. Quel miracle ! s'écria Candide. Serait - ce vous ? dit le commandant. Cela n'est pas possible , dit Candide. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse , ils s'embrassent , ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi ! serait-ce vous , mon révérend pere ? vous le frere de la belle Cunégonde ! vous qui fûtes tué par les Bulgares ! vous le fils de monsieur le baron ! vous jésuite au Paraguay ! Il faut

avouer que ce monde est une étrange chose. Oh Panglofs ! Panglofs ! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu !

Le comandant fit retirer les esclaves nègres & les Paraguains qui servaient à boire dans des gobelets de crystal de roche. Il remercia Dieu & St. Ignace mille fois ; il ferrait Candide entre ses bras ; leurs visages étaient baignés de pleurs. Vous seriez bien plus étonné, plus atendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que mademoiselle Cunégonde votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. Où ? Dans votre voisinage, chez monsieur le gouverneur de Buenos-Aires ; & je venais pour vous faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation accumulait prodige sur prodige. Leur ame toute entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, & étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands, ils tinrent table long-tems, en attendant le révérend pere provincial ; & le comandant parla ainsi à son cher Candide :





C H A P I T R E X V.

Comment Candide tua le frere de sa chere Cunégonde.

J'aurai toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon pere & ma mere , & violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés , on ne trouva point cette sœur adorable , & on mit dans une charète ma mere , mon pere & moi , deux servantes & trois petits garçons égorgés , pour nous aller entérer dans une chapelle de jésuites , à deux lieues du château de mes peres. Un jésuite nous jeta de l'eau-bénite , elle était horriblement salée , il entra quelques gouttes dans mes yeux. Le pere s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement : il mit la main sur mon cœur , & le sentit palpiter ; je fus secouru , & au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez , mon cher Candide , que j'étais fort joli , je le devins encor davantage : aussi le révérend pere Crouff , supérieur de la maison , prit pour moi la plus tendre amitié ; il me donna l'habit de novice. Quelque tems après , je fus envoyé à Rome ; le pere général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites Allemands. Les souverains du Paraguay reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites Espagnols ; ils aiment mieux les étrangers dont ils se

H iv

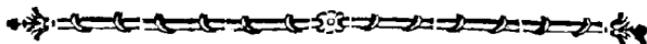
croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend pere général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un Polonais, un Tirolien & moi. Je fus honoré, en arrivant, du soubdiaconat & d'une lieutenance. Je suis aujourd'hui colonel & prêtre. Nous recevrons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne; je vous réponds qu'elles seront excommuniées & battues. La providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur Cunégonde soit dans le voisinage chez le gouverneur de Buenos - Aires ? Candide l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser Candide; il l'appela son frere, son sauveur. Ah ! peut-être, lui dit-il, nous pourons ensemble, mon cher Candide, entrer en vainqueurs dans la ville, & reprendre ma sœur Cunégonde. C'est tout ce que je souhaite, dit Candide; car je comptais l'épouser, & je l'espère encor. Vous insolent ! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur qui a soixante & douze quartiers ! je vous trouve bien éfronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire ! Candide, pétrifié d'un tel discours, lui répondit : Mon révérend pere, tous les quartiers du monde n'y font rien; j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif & d'un inquisiteur; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser. Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux, & assurément je l'épouse-

raj. C'est ce que nous verrons, coquin, dit le jésuite baron de Thunder-ten-tronck, & en même tems il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. Candide, dans l'instant, tire la fienne, & l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du baron jésuite; mais, en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : Hélas mon Dieu ! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère; je suis le meilleur homme du monde, & voilà déjà trois hommes que je tue; & dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, acourut. Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son maître : on va sans doute entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. Cacambo, qui en avait bien vu d'autres, ne perdit point la tête; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la mit sur le corps de Candide, lui donna le bonnet quaré du mort, & le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin-d'œil. Galopons, mon maître; tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner des ordres, & nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse courir après nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, & en criant en Espagnol : Place ! place ! pour le révérend pere colonel.





C H A P I T R E X V I .

*Ce qui advint aux deux Voyageurs avec deux filles ,
deux singes , & les sauvages nommés Oreillons.*

Candide & son valet furent au-delà des barrières, que personne ne favait encor dans le camp la mort du jésuite Allemand. Le vigilant Cacambo avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambon, de fruit, & de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux Andalous dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin, une belle prairie entrecoupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repâître leurs montures. Cacambo propose à son maître de manger, & lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, disait Candide, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monsieur le baron, & que je me vois condamné à ne revoir la belle Cunégonde de ma vie ? A quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puisque je dois les traîner loin d'elle dans le remords & dans le désespoir ? & que dira le journal de Trévoux ?

En parlant ainsi, il ne laissa pas de manger. Le soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des fem-

mes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie ; mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude & cette alarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs parlaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie , tandis que deux finges les suivaient en leur mordant les fesses. Candide fut touché de pitié : il avait appris à tirer chez les Bulgares , & il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil Espagnol à deux coups , tire , & tue les deux finges. Dieu soit loué , mon cher Cacambo , j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures ; si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur & un jésuite , je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition , & cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer , mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux finges , fondre en larmes sur leurs corps , & remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame , dit-il enfin à Cacambo , lequel lui repliqua : Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre , mon maître ; vous avez tué les deux amans de ces demoiselles. Leurs amans ! serait-il possible ? vous vous moquez de moi , Cacambo ; le moyen de vous croire ? Mon cher maître , repartit Cacambo , vous êtes toujours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays

il y ait des finges qui obtiennent les bonnes graces des dames ? ils font des quarts d'hommes, comme je suis un quart d'Espagnol. Hélas ! reprit Candide, je me souviens d'avoir entendu dire à maître Panglofs, qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés, & que ces mélanges avaient produit des égyptans, des faunes, des satyres, que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vus ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent, dit Cacambo, que c'est une vérité, & vous voyez comment en usent les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'est que ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagèrent Candide à quitter la prairie, & à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec Cacambo ; & tous deux, après avoir maudit l'inquisiteur de Portugal, le gouverneur de Buenos-Aires & le baron, s'endormirent sur de la mouffe. A leur réveil, ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que, pendant la nuit, les Oreillons, habitans du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garotés avec des cordes d'écorces d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons tout nus, armés de flèches, de massues & de haches de caillou : les uns faisaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches, & tous criaient : C'est un jésuite ! c'est un jésuite ! nous ferons vengés, & nous

ferons bonne chère ; mangeons du jésuite , mangeons du jésuite.

Je vous l'avais bien dit , mon cher maître , s'écria tristement Cacambo , que ces deux filles nous joueraient d'un mauvais tour. Candide apercevant la chaudière & les broches , s'écria : Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah ! que dirait maître Panglos , s'il voyait comme la pure nature est faite ? Tout est bien ; soit , mais j'avoue qu'il est bien cruel d'avoir perdu mademoiselle Cunégonde , & d'être mis à la broche par des Oreillons. Cacambo ne perdait jamais la tête : Ne désespérez de rien , dit-il au défolé Candide , j'entends un peu le jargon de ces peuples , je vais leur parler. Ne manquez pas , dit Candide , de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes , & combien cela est peu chrétien.

Messieurs , dit Cacambo , vous comtez donc manger aujourd'hui un jésuite ; c'est très-bien fait ; rien n'est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet , le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain , & c'est ainsi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'usons pas du droit de le manger , c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous ; certainement il vaut mieux manger ses ennemis , que d'abandonner aux corbeaux & aux cornilles le fruit de sa victoire. Mais , messieurs , vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller

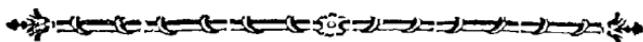
mettre un jésuite en broche , & c'est votre défenseur , c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi , je suis né dans votre pays ; monfieur que vous voyez est mon maître ; & , bien loin d'être jésuite , il vient de tuer un jésuite , il en porte les dépouilles : voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis , prenez sa robe , portez-la à la première barrière du royaume de los Padres ; informez-vous si mon maître n'a pas tué un officier jésuite. Il vous faudra peu de tems ; vous pourrez toujours nous manger , si vous trouvez que je vous ai menti ; mais si je vous ai dit la vérité , vous connaissez trop les principes du droit public , les mœurs & les loix pour ne nous pas faire grace.

Les Oreillons trouvèrent ce discours très-raisonnable ; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité : les deux députés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit , & revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers , leur firent toutes sortes de civilités , leur offrirent des filles , leur donnèrent des rafraichissemens , & les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs états , en criant avec allégresse : Il n'est point jésuite ! il n'est point jésuite !

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. Quel peuple ! disait-il , quels hommes ! quelles mœurs ! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frere de mademoiselle Cunégonde , j'étais mangé

fans rémission. Mais, après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés, dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite.





C H A P I T R E X V I I .

*Arivée de Candide & de son valet au pays d'Eldorado,
& ce qu'ils y virent.*

Quand ils furent aux frontières des Oreillons, vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner ? dit Candide, & où aller ? Si je vais dans mon pays, les Bulgares & les Abares y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle Cunégonde habite ?

Tournons vers la Caienne, dit Cacambo, nous y trouverons des Français qui vont par-tout le monde; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Caienne; ils faisaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient par-tout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue: leurs provisions furent consumées; ils se nourrirent

tirèrent un mois entier de fruits sauvages , & se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers , qui soutinrent leur vie & leurs espérances.

Cacambo , qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille , dit à Candide : Nous n'en pouvons plus , nous avons assez marché , j'aperçois un canot vuide sur le rivage , emplissons-le de cocos , jettons-nous dans cette petite barque , laissons-nous aller au courant ; une rivière mene toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables , nous trouverons du moins des choses nouvelles. Allons , dit Candide , recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris , tantôt arides , tantôt unis , tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours ; enfin , elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables , qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve , resserré en cet endroit , les porta avec une rapidité & un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures , ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils. Il falut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière : enfin , ils découvrirent un horizon immense bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin. Par-tout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts , ou plutôt ornés de voitures d'une forme & d'une matière bril-

lante, portant des hommes & des femmes d'une beauté fingulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges, qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan & de Méquinez.

Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village, couverts de brocard d'or tout déchiré, jouaient au palet à l'entrée du bourg. Nos deux hommes de l'autre monde s'amuserent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat fingulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns ; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit Cacambo, ces enfans sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit Candide, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent aussi-tôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, & tout ce qui avait servé à leur divertissement. Candide les ramasse, court au précepteur, & les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs alteffes royales avaient oublié leur or & leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda

un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, & continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis & les émeraudes. Où sommes-nous ? s'écria Candide ; il faut que les enfans des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or & les pierreries. Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village. Elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, & encor plus dans le logis. Une musique très-agréable se faisait entendre, & une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte, & entendit qu'on parlait Péruvien ; c'était sa langue maternelle ; car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide, entrons, c'est ici un cabaret.

Aussi-tôt deux garçons & deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, & les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On sert quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un cuntur bouilli qui pesait deux cent livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cent colibris dans un plat, & six cent oiseaux-mouches dans un autre, des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses, le tout dans des plats d'une espèce de crystal de roche. Les garçons & les filles de

I ij

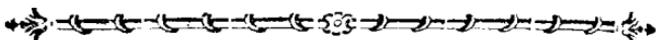
L'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre.

Les convives étaient , pour la plupart , des marchands & des voituriers , tous d'une politesse extrême , qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte , & qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini , Cacambo crut , ainsi que Candide , bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte & l'hôtesse éclatèrent de rire , & se tinrent long-tems les côtés. Enfin , ils se remirent : Messieurs , dit l'hôte , nous voyons bien que vous êtes des étrangers , nous ne sommes pas acoutumés à en voir. Pardonnez-nous , si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas , sans doute , de la monnaie du pays , mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôteleries établies pour la comodité du comerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici , parce que c'est un pauvre village ; mais par-tout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte , & Candide les écoutait avec la même admiration & le même égarement que son ami Cacambo les rendait. Quel est donc ce pays , disaient-ils l'un & l'autre , inconnu à tout le reste de la terre , & où toute la nature est d'une espee si différente de la

nôtre ? c'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dit maître Pangloss , je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Westphalie.





C H A P I T R E X V I I I .

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité : l'hôte lui dit , je suis fort ignorant & je m'en trouve bien ; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour qui est le plus savant homme du royaume , & le plus communicatif. Aussi-tôt il mene Cacambo chez le vieillard. Candide ne jouait plus que le second personnage , & acompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple , car la porte n'était que d'argent , & les lambris des apartemens n'étaient que d'or , mais travaillés avec tant de goût , que les plus riches lambris ne l'éfaçaient pas. L'anti-chambre n'était , à la vérité ; incrustée que de rubis & d'émeraudes ; mais l'ordre dans lequel tout était arangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri , & leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamans ; après quoi , il fatistit à leur curiosité en ces termes :

Je suis âgé de cent soixante & douze ans , & j'ai appris de feu mon pere , écuyer du roi , les étonantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des

Incas, qui en sortirent très-imprudemment pour aller subjuguier une partie du monde, & qui furent enfin détruits par les Espagnols.

Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume ; & c'est ce qui nous a conservé notre innocence & notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays ; ils l'ont appelé *Eldorado* ; & un Anglais, nommé *le chevalier Raleigh*, en a même approché, il y a environ cent années ; mais comme nous sommes entourés de rochers inabordables & de précipices, nous avons toujours été, jusqu'à présent, à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux & pour la fange de notre terre, & qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin, *Candide*, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par *Cacambo*, si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter ? est-ce que vous nous prenez pour des ingrats ? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'*Eldorado*. Le vieillard rougit encor. Est-ce qu'il peut y avoir deux re-

ligions ? dit-il ; nous avons , je crois , la religion de tout le monde ; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. N'adorez-vous qu'un seul Dieu ? dit Cacambo , qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. Apparemment , dit le vieillard , qu'il n'y en a ni deux , ni trois , ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulut savoir comment on priaît Dieu dans l'Eldorado. Nous ne le prions point , dit le bon & respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander , il nous a donné tout ce qu'il nous faut ; nous le remercions sans cesse. Candide eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit : Mes amis , dit-il , nous sommes tous prêtres ; le roi & tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins , & cinq ou six mille musiciens les accompagnent. Quoi ! vous n'avez point de moines qui enseignent , qui disputent , qui gouvernent , qui cabalent , & qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ? Il faudrait que nous fussions fous , dit le vieillard , nous sommes tous ici du même avis , & nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. Candide à tous ces discours demeurait en extase , & disait en lui-même : Ceci est bien différent de la Westphalie & du château de monsieur le baron : si notre ami Pangloss avait vu Eldorado , il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-



Car. Monnet, Del.

Dambrau Sculp.

tronck étoit ce qu'il y avoit de mieux sur la terre ; il est certain qu'il faut voyager.

Après cette longue conversation , le bon vieillard fit ateler un carrosse à six moutons , & donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excusez-moi , leur dit-il , si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne ferez pas mécontents , & vous pardonnera , sans doute , aux usages du pays , s'il y en a quelques-uns qui vous déplaissent.

Candide & Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volent ; & , en moins de quatre heures , on arrive au palais du roi , situé à un bout de la capitale. Le portail étoit de deux cent vingt pieds de haut , & de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en étoit la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devoit avoir sur ces cailloux & sur ce sable que nous nommons *Or & Pierres*.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide & Cacambo à la descente du carrosse , les conduisirent aux bains , les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi , les grands officiers & les grandes-officières de la couronne les menèrent à l'appartement de sa majesté au milieu de deux files , chacune de mille musiciens , selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône , Cacambo demanda à un grand officier comment il falloit s'y prendre

pour faluer fa majesté ? si on se jetait à genoux , ou ventre à terre ? si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ? si on léchait la pouffière de la falle ? en un mot , quelle était la cérémonie ? L'usage , dit le grand officier , est d'embrasser le roi , & de le baïser des deux côtés. Candide & Cacambo fautèrent au cou de sa majesté , qui les reçut avec toute la grace imaginable , & qui les pria poliment à souper.

En atendant , on leur fit voir la ville , les édifices publics élevés jusqu'aux nues , les marchés ornés de mille colonnes , les fontaines d'eau pure , les fontaines d'eau rose , celles de liqueur de cannes de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries , qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle & de la canelle. Candide demanda à voir la cour de justice , le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point , & qu'on ne plaïdait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons , & on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage , & qui lui fit le plus de plaisir , ce fut le palais des sciences , dans lequel il vit une galerie de deux mille pas , toute pleine d'instrumens de mathématique & de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dînée , à peu près la millième partie de la ville , on les remena chez le roi. Candide se mit à table entre sa majesté , son valet Cacambo , & plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère , & jamais on n'eut plus d'esprit à

souper qu'en eut sa majesté. Cacambo expliquait les bons-mots du roi à Candide, & quoique traduits, ils paraissoient toujours des bons-mots, De tout ce qui étonnait Candide, ce n'étoit pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candide ne cessait de dire à Cacambo : Il est vrai, mon ami, encor une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin, mademoiselle Cunégonde n'y est pas; & vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres; au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, & nous pourrons aisément reprendre mademoiselle Cunégonde.

Ce discours plut à Cacambo; on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, & de demander leur congé à sa majesté.

Vous faites une sottise, leur dit le roi; je fais bien que mon pays est peu de chose; mais quand on est passablement quelque part, il faut y rester; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos loix; tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est

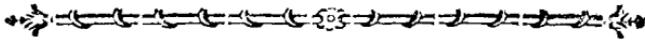
impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, & qui court sous des voûtes de rocher. Les montagnes, qui entourent tout mon royaume, ont dix mille piés de hauteur, & sont droites comme des murailles : elles occupent chacune, en largeur, une espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant, puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendans des machines, d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, & ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi, d'ailleurs, tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, & de la boue du pays. Le roi rit : Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune; mais emportez-en tant que vous voudrez, & grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre sur le champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, & ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit, sur la machine, Candide & Cacambo; il y avait deux grands moutons rouges fellés & bridés pour leur servir de

montures quand ils auraient franchi les montagnes : vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présens de ce que le pays a de plus curieux, & cinquante chargés d'or, de pierreries & de diamans. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, & la manière ingénieuse dont ils furent hissés, eux & leurs moutons, au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, & Candide n'eut plus d'autre desir & d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle Cunégonde. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Aires, si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Caienne, embarquons-nous, & nous verrons ensuite quel royaume nous pourons acheter.





C H A P I T R E X I X .

Ce qui leur arriva à Surinam , & comment Candide fit connoissance avec Martin.

La première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe & l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide transporté écrivait le nom de Cunégonde sur tous les arbres. A la seconde journée, deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais, & y furent abîmés avec leur charge; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. Candide dit à Cacambo: Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables; il n'y a rien de solide que la vertu, & le bonheur de revoir mademoiselle Cunégonde. Je l'avoue, dit Cacambo; mais il nous reste encor deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne, & je vois de loin une ville que je soupçonne être Surinam, appartenant aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines, & au commencement de notre félicité.

En aprochant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire, d'un caleçon de toile bleue : il manquait à ce pauvre homme, la jambe gauche & la main droite. Eh ! mon Dieu, lui dit Candide en Hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? J'attends mon maître, monsieur Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. Est-ce monsieur Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? Oui, monsieur, dit le nègre ; c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, & que la meule nous atrape le doigt, on nous coupe la main : quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mere me vendit dix écus Patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nosseigneurs les blancs, & tu fais par-là la fortune de ton pere & de ta mere. Hélas ! je ne fais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes, & les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous : les fétiches Hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfans d'Adam, blancs & noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais, si ces prê-

cheurs disent vrai , nous sommes tous cousins , issus de germains. Or , vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parens d'une manière plus horrible. O Panglofs ! s'écria Candide , tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait , il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. Qu'est-ce qu'*Optimisme* ? dit Cacambo. Hélas ! dit Candide , c'est la rage de soutenir que tout est bien quand tout est mal : & il versa des larmes en regardant le nègre ; & en pleurant , il entra dans Surinam.

La première chose dont ils s'informent , c'est s'il n'y a point au port quelque vaisseau qu'on pût envoyer à Buenos-Aires. Celui à qui ils s'adressèrent était justement un patron Espagnol , qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. Candide , & le fidèle Cacambo , allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide , qui avait le cœur sur les lèvres , conta à l'Espagnol toutes ses aventures , & lui avoua qu'il voulait enlever mademoiselle Cunégonde. Je me garderai bien de vous passer à Buenos-Aires , dit le patron , je serais pendu , & vous aussi. La belle Cunégonde est la maîtresse favorite de monseigneur. Ce fut un coup de foudre pour Candide ; il pleura long-tems ; enfin , il tira à part Cacambo : Voici , mon cher ami , lui dit-il , ce qu'il faut que tu fasses. Nous avons , chacun dans nos poches , pour cinq ou six millions de diamans ; tu es plus habile que moi ; va prendre mademoiselle Cunégonde à Buenos-Aires.

Si

Si le gouverneur fait quelques difficultés , donne-lui un million : s'il ne se rend pas , donne-lui en deux ; tu n'as point tué d'inquisiteur , on ne se défiera point de toi. J'équiperai un autre vaisseau ; j'irai t'attendre à Venise ; c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre , ni des Bulgares , ni des Abares , ni des Juifs , ni des inquisiteurs. Cacambo applaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon maître , devenu son ami intime ; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes : Candide lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. Cacambo partit dès le jour même. C'était un très-bon homme que ce Cacambo.

Candide resta encor quelque tems à Surinam , & attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie , lui & les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques , & acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage ; enfin , monsieur Vanderdendur , maître d'un gros vaisseau , vint se présenter à lui : Combien voulez-vous , demanda-t-il à cet homme , pour me mener en droiture à Venise , moi , mes gens , mon bagage , & les deux moutons que voilà ? Le patron s'accorda à dix mille piaftres. Candide n'hésita pas.

Oh ! oh ! dit à part soi le prudent Vanderdendur , cet étranger donne dix mille piaftres tout d'un coup ! il faut qu'il soit bien riche. Puis revenant un moment après , il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de

Tome II.

K

vingt mille. Eh bien vous les aurez , dit Candide.

Ouais ! se dit tout bas le marchand , cet homme donne vingt mille piaftres auffi aifément que dix-mille. Il revint encor , & dit qu'il ne pouvait le conduire à Venife à moins de trente mille piaftres. Vous en aurez donc trente mille , répondit Candide.

Oh ! oh ! se dit encor le marchand Hollandais , trente mille piaftres ne coûtent rien à cet homme-ci ; fans doute les deux moutons portent des trésors immenfes ; n'infiftons pas davantage : faifons - nous d'abord payer les trente mille piaftres , & puis nous verrons. Candide vendit deux petits diamans , dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. Candide fuivait dans un petit bateau pour joindre le vaiffeau à la rade ; le patron prend fon tems , met à la voile , démare , le vent le favorife. Candide , éperdu & ftupéfait le perd bientôt de vue. Hélas ! cria-t-il , voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourne au rivage , abîmé dans la douleur , car enfin il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il fe transporte chez le juge Hollandais ; & comme il était un peu troublé , il frape rudement à la porte ; il entre , expose fon aventure , & crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge comença par lui faire payer dix mille piaftres pour le bruit qu'il avait fait. Enfuite il l'écouta patiemment , lui promit d'examiner fon affaire fi-tôt que le marchand ferait reve-

nu, & se fit payer dix mille autres piaftres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de défefpérer Candide ; il avait, à la vérité, effuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le fang-froid du juge, & celui du patron dont il était volé, aluma fa bile, & le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute fa laideur ; il ne se nouriffait que d'idées triftes. Enfin, un vaiffeau François étant fur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamans à embarquer, il loua une chambre du vaiffeau à juftte prix, & fit fignifier dans la ville qu'il payerait le paffage, la nourriture, & donnerait deux mille piaftres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme ferait le plus dégoûté de fon état, & le plus malheureux de la province.

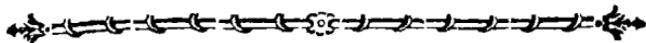
Il se présenta une foule de prétendans qu'une flote n'aurait pu contenir. Candide voulant choisir entre les plus aparens, il distingua une vingtaine de perfonnes qui lui paraiffaient affez fociables, & qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les affembla dans fon cabaret, & leur donna à fouper, à condition que chacun ferait ferment de raconter fidèlement fon histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre, & le plus mécontent de fon état à plus juftte titre, & de donner à chacun des autres une gratification.

K ij

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. Candide , en écoutant toutes leurs aventures , se ressouvénait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buenos-Aires , & de la gageûre qu'elle avait faite, qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arivé de très-grands malheurs. Il songeait à Panglos à chaque aventure qu'on lui contait. Ce Panglos , disait-il , ferait bien embarrassé à demontrer son système. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien , c'est dans Eldorado , & non pas dans le reste de la terre. Enfin , il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant , qui était d'ailleurs un bon homme , avait été volé par sa femme , battu par son fils , & abandonné de sa fille qui s'était fait enlever par un Portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait , & les prédicans de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un sorinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui ; mais Candide espérait que le savant le défennuirait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que Candide leur faisait une grande injustice ; mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.





C H A P I T R E X X.

Ce qui arriva sur mer à Candide & à Martin.

Le vieux favant, qui s'apelait *Martin*, s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un & l'autre avaient beaucoup vu & beaucoup souffert; & quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral & du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir mademoiselle Cunégonde, & que Martin n'avait rien à espérer; de plus, il avait de l'or & des diamans; & quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron Hollandais, cependant quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, & quand il parlait de Cunégonde, sur-tout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de Pangloss.

Mais vous, monsieur Martin, dit-il au favant, que pensez-vous de tout cela? quelle est votre idée sur le mal moral & le mal physique? Monsieur, répondit Martin, mes prêtres m'ont aculé d'être soci-

K üj

nien ; mais la vérité du fait est que je suis manichéen. Vous vous moquez de moi , dit Candide , il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi , dit Martin ; je ne fais qu'y faire , mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayiez le diable au corps , dit Candide. Il se mêle si fort des affaires de ce monde , dit Martin , qu'il pourrait bien être dans mon corps comme par-tout ailleurs ; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe , ou plutôt sur ce globule , je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être mal-faisant ; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne desirât la ruine de la ville voisine , point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille. Par-tout les faibles ont en exécration les puissans devant lesquels ils rampent , & les puissans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine & la chair. Un million d'assassins enrégimentés , courant d'un bout de l'Europe à l'autre , exerce le meurtre & le brigandage avec discipline pour gagner son pain , parce qu'il n'a pas de métier plus honnête ; & dans les villes qui paraissent jouir de la paix , & où les arts fleurissent , les hommes sont dévorés de plus d'envie , de soins & d'inquiétude qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encor plus cruels que les misères publiques. En un mot , j'en ai tant vu & tant éprouvé , que je suis manichéen.

Il y a pourtant du bon , repliquait Candide. Cela peut être , disait Martin , mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute , on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment. Chacun prend sa lunète. On aperçoit deux vaisseaux qui combataient à la distance d'environ trois milles. Le vent les amena l'un & l'autre si près du vaisseau Français , qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin , l'un des deux vaisseaux lâcha à l'autre une bordée si bas & si juste , qu'il le coula à fond. Candide & Martin aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait ; ils levaient tous les mains au ciel , & jetaient des clameurs éfroyables ; en un moment , tout fut englouti.

Eh bien , dit Martin , voilà comme les hommes se traitent les uns les autres ! Il est vrai , dit Candide , qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi , il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être , c'était un de ses moutons. Candide eut plus de joie de retrouver ce mouton , qu'il n'avait été affigé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le capitaine Français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était Espagnol , & que celui du vaisseau submergé était un pirate Hollandais ; c'était celui-là même qui avait volé Candide. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer , & il n'y

eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime est puni quelquefois; ce coquin de patron Hollandais a eu le fort qu'il méritait. Oui, dit Martin; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi? Dieu a puni ce fripon, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaisseau Français & l'Espagnol continuèrent leur route, & Candide continua ses conversations avec Martin. Ils disputèrent quinze jours de suite, &, au bout de quinze jours, ils étaient aussi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolait. Candide caressait son mouton. Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourai bien retrouver Cunégonde.





C H A P I T R E X X I.

Candide & Martin aprochent des côtes de France, & raisonnent.

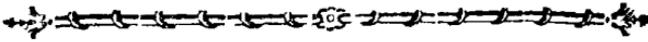
On aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin ? dit Candide. Oui, dit Martin ; j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitans est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé ; d'autres, où l'on est comunément assez doux & assez bête ; d'autres, où l'on fait le bel esprit ; & dans toutes, la principale occupation est l'amour ; la seconde, de médire ; & la troisième, de dire des sotises. Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris ? Oui, j'ai vu Paris ; il tient de toutes ces espèces-là ; c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, & où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu ; j'y fus volé en arivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire Saint-Germain. On me prit moi-même pour un voleur, & je fus huit jours en prison ; après quoi, je me fis corecteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante & la canaille con-

vulfionaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là , je le veux croire.

Pour moi , je n'ai nulle curiosité de voir la France , dit Candide ; vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado , on ne se foucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle Cunégonde ; je vais l'attendre à Venise ; nous traverserons la France pour aller en Italie ; ne m'accompagnez-vous pas ? Très-volontiers , dit Martin : on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles Vénitiens ; mais que cependant on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent ; je n'en ai point , vous en avez , je vous suivrai par-tout. A propos , dit Candide , pensez-vous que la terre ait été originairement une mer , comme on l'affure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau ? Je n'en crois rien du tout , dit Martin , non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque tems. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé ? dit Candide. Pour nous faire enrager , répondit Martin. N'êtes - vous pas bien étonné , continua Candide , de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux finges , & dont je vous ai conté l'aventure ? Point du tout , dit Martin , je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange ; j'ai tant vu de choses extraordinaires , qu'il n'y a plus pour moi rien d'extraordinaire. Croyez-vous , dit Candide , que les hommes se foyent toujours mutuellement massacrés comme ils font au-

jourd'hui ? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites & fots ? Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? Oui sans doute, dit Candide. Eh bien, dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur ? Oh ! dit Candide, il y a bien de la différence ; car le libre arbitre.... En raisonnant ainfi, ils arivèrent à Bordeaux.





C H A P I T R E X X I I .

Ce qui arriva en France à Candide & à Martin.

Candide ne s'arêta dans Bordeaux qu'autant de tems qu'il en falait pour vendre quelques cailloux d'Eldorado , & pour s'acomoder d'une bonne chaise à deux places ; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe Martin : il fut seulement très-fâché de se séparer de son mouton , qu'il laissa à l'académie des sciences de Bordeaux , laquelle proposa , pour le sujet du prix de cette année , de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge ; & le prix fut adjudé à un savant du Nord , qui démontra par a , plus b , moins c , divisé par z , que le mouton devait être rouge , & mourir de la clavelée.

Cependant tous les voyageurs que Candide rencontra dans les cabarets de la route lui disaient : Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale ; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le fauxbourg Saint-Marceau , & crut être dans le plus vilain village de la Westphalie.

A peine Candide fut-il dans son auberge , qu'il fut ataqué d'une maladie légère causée par ses fatigues.

Comme il avait au doigt un diamant énorme , & qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante , il eut aussi-tôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés , quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas , & deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait : Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage : j'étais fort pauvre , aussi n'eus-je ni amis , ni dévotes , ni médecins , & je guéris.

Cependant , à force de médecines & de saignées , la maladie de Candide devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. Candide n'en voulut rien faire ; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode. Martin voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point Candide. Martin jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa , Martin le prit par les épaules & le chassa rudement , ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès-verbal.

Candide guérit ; & , pendant sa convalescence , il eut très-bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent , & Martin ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville , il y avait un petit abbé Périgourdin , l'un de ces gens empressés , toujours alertes , toujours ser-

viables , éfrontés , careffans , acomodans , qui guètent les étrangers à leur passage , leur content l'histoire scandaleuse de la ville , & leur ofrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide & Martin à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entre-acte : Vous avez grand tort de pleurer , cette actrice est fort mauvaise ; l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encor , la pièce est encor plus mauvaise que les acteurs : l'auteur ne fait pas un mot d'Arabe , & cependant la scène est en Arabie ; & , de plus , c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées : je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monsieur , combien avez-vous de pièces de théâtre en France ? dit Candide à l'abbé , lequel répondit : Cinq ou six mille : C'est beaucoup , dit Candide. Combien y en a-t-il de bonnes ? Quinze ou seize , repliqua l'autre : C'est beaucoup , dit Martin.

Candide fut très-content d'une actrice qui faisait la reine Elizabeth dans une assez plate tragédie que l'on joue quelquefois. Cette actrice , dit-il à Martin , me plaît beaucoup ; elle a un faux air de mademoiselle Cunégonde , je serais bien aisé de la saluer. L'abbé Périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide , élevé en Allemagne , demanda quelle était l'étiquète , & comment on traitait en France les reines

d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé ; en province , on les mene au cabaret ; à Paris , on les respecte quand elles sont belles , & on les jète à la voirie quand elles sont mortes. Des reines à la voirie ! dit Candide. Oui vraiment , dit Martin ; monsieur l'abbé a raison ; j'étais à Paris quand mademoiselle Monime passa , comme on dit ; de cette vie à l'autre ; on lui refusa ce que ces gens-ci apèlent *les honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire , de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière ; elle fut enterrée , toute seule de sa bande , au coin de la rue de Bourgogne ; ce qui dût lui faire une peine extrême , car elle pensait très-noblement. Cela est bien impoli , dit Candide. Que voulez-vous ? dit Martin ; ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions possibles , toutes les incompatibilités , vous les verrez dans le gouvernement , dans les tribunaux , dans les églises , dans les spectacles de cette drôle de nation. Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris ? dit Candide. Oui , dit l'abbé , mais c'est en enrageant ; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire , même on y fait , en riant , les actions les plus détestables.

Quel est , dit Candide , ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré , & des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir ? C'est un mal-vivant , répondit l'abbé , qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces & de tous les livres ; il hait quiconque réussit , comme les eunuques haïssent

les jouiffans ; c'est un de ces ferpens de la littérature , qui fe nourriffent de fange & de venin ; c'est un folliculaire. Qu'apelez-vous folliculaire ? dit Candide : c'est , dit l'abbé , un faifeur de feuilles , un F....

C'est ainfi que Candide , Martin & le Périgourdin raifonaient fur l'efcalier , en voyant défilér le monde au fortir de la pièce. Quoique je fois très-empreffé de revoir mademoifelle Cunégonde , dit Candide , je voudrais pourtant fouper avec mademoifelle Clairon , car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à aprocher de mademoifelle Clairon , qui ne voyait que bonne compagnie. Elle eft engagée pour ce foir , dit-il ; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité , & là vous connaîtrez Paris comme fi vous y aviez été quatre ans.

Candide , qui était naturellement curieux , fe laiffa mener chez la dame au fond du fauxbourg Saint-Honoré ; on y était occupé d'un pharaon : douze triftes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes , registre cornu de leurs infortunes. Un profond filence régnait , la pâleur était fur le front des pontes ; l'inquiétude fur celui du banquier ; & la dame du logis , affife auprès de ce banquier impitoyable , remarquait avec des yeux de lynx tous les *parolis* , tous les *sept-&-le-va* de campagne dont chaque joueur cornait fes cartes ; elle les faifait décorner avec une attention févère , mais polie , & ne fe fâchait point , de peur de perdre fes pratiques : la dame
fe

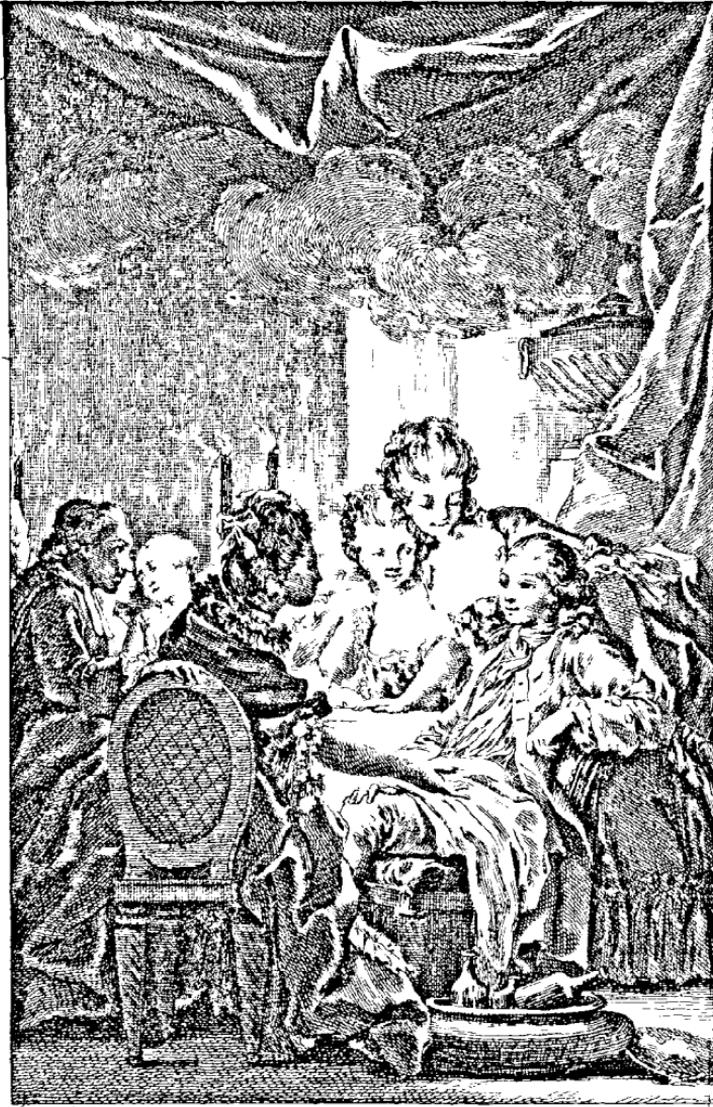
se faisait apeler la *marquise de Parolignac*. Sa fille , âgée de quinze ans , était au nombre des pontes , & avertissait d'un clin-d'œil des friponeries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du fort. L'abbé Périgourdin , Candide & Martin entrèrent ; personne ne se leva , ne les salua , ne les regarda : tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la barone de Thunder-ten-tronck était plus civile , dit Candide.

Cependant l'abbé s'aprocha de l'oreille de la marquise , qui se leva à moitié , honora Candide d'un sourire gracieux , & Martin d'un air de tête tout-à-fait noble ; elle fit donner un siege & un jeu de cartes à Candide , qui perdit cinquante mille francs en deux tailles ; après quoi , on soupa très-gaiement ; & tout le monde était étonné que Candide ne fût pas ému de sa perte. Les laquais disaient entr'eux , dans leur langage de laquais : Il faut que ce soit quelque mylord Anglais.

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris ; d'abord du silence , ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point , puis des plaisanteries , dont la plupart sont insipides , de fausses nouvelles , de mauvais raisonnemens , un peu de politique & beaucoup de médifance ; on parla même des livres nouveaux. Avez-vous vu , dit l'abbé Périgourdin , le roman du sieur Gauchat , docteur en théologie ? Oui , répondit un des convives , mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinens ; mais

tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat, docteur en théologie ; je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent, que je me suis mis à ponter au pharaon. Et les mélanges de l'archidiacre Trublet, qu'en dites-vous ? dit l'abbé. Ah ! dit madame de Parolignac, l'ennuyeux mortel ! comme il vous dit curieusement tout ce que le monde fait ! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement ! comme il s'approprie, sans esprit, l'esprit des autres ! comme il gâte ce qu'il pille ! comme il me dégoûte ! mais il ne me dégoûtera plus ; c'est assez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme savant & de goût, qui apuya ce que disait la marquise. On parla ensuite de tragédies ; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, & qu'on ne pouvait lire ? L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, & n'avoir presque aucun mérite ; il prouva, en peu de mots, que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, & qui séduisent toujours les spectateurs ; mais qu'il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime, & toujours naturel, connaître le cœur humain & le faire parler, être grand poète, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète ; favoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime



coûte rien au fens. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces regles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre ; mais il ne fera jamais comté au rang des bons écrivains ; il y a très-peu de bonnes tragédies ; les unès sont des idylles en dialogues bien écrits & bien rimés ; les autres, des raifonemens politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent ; les autres, des rêves d'énergumène en style barbare, des propos intérompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne fait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, & conçut une grande idée du discoureur ; & comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'aprocha de son oreille, & prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien ? C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, & que l'abbé m'amène quelquefois à souper ; il se connaît parfaitement en tragédies & en livres, & il a fait une tragédie siflée, & un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand homme ! dit Candide, c'est un autre Panglofs.

Alors se tournant vers lui, il lui dit : Monsieur, vous pensez, sans doute, que tout est au mieux dans le monde physique & dans le moral, & que rien ne pouvait être autrement ? Moi, monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela ; je trouve

que tout va de travers chez nous , que personne ne fait ni quel est son rang , ni quelle est sa charge , ni ce qu'il fait , ni ce qu'il doit faire , & qu'excepté le souper qui est assez gai , & où il paraît assez d'union , tout le reste du tems se passe en querelles impertinentes ; jansénistes contre molinistes , gens du parlement contre gens d'église , gens de lettres contre gens de lettres , courtisans contre courtisans , financiers contre le peuple , femmes contre maris , parens contre parens ; c'est une guerre éternelle.

Candide lui repliqua : J'ai vu pis ; mais un sage , qui depuis a eu le malheur d'être pendu , m'a prît que tout cela est à merveille ; ce sont des ombres à un beau tableau. Votre pendu se moquait du monde , dit Martin ; vos ombres sont des taches horribles. Ce sont les hommes qui font les taches , dit Candide , & ils ne peuvent pas s'en dispenser. Ce n'est donc pas leur faute , dit Martin. La plupart des pontes , qui n'entendaient rien à ce langage , buvaient ; Martin raisonna avec le savant , & Candide raconta une partie de ses aventures à la dame du logis ,

Après souper , la marquise mena Candide dans son cabinet , & le fit asseoir sur un canapé. Eh bien , lui dit-elle , vous aimez donc toujours éperdument mademoiselle Cunégonde de Thunder-ten-tronck ? Oui , madame , répondit Candide. La marquise lui repliqua avec un souris tendre : Vous me répondez comme un jeune homme de Westphalie ; un Français m'aurait dit : Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle

Cunégonde ; mais , en vous voyant , madame , je crains de ne la plus aimer. Hélas ! madame , dit Candide , je répondrai comme vous voudrez. Votre passion pour elle , dit la marquise , a commencé en ramassant son mouchoir , je veux que vous ramassiez ma jaretière. De tout mon cœur , dit Candide , & il la ramassa. Mais je veux que vous me la remettiez , dit la dame , & Candide la lui remit. Voyez - vous , dit la dame , vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amans de Paris quinze jours , mais je me rends à vous dès la première nuit , parce qu'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de la Westphalie. La belle ayant aperçu deux énormes diamans aux deux mains de son jeune étranger , les loua de si bonne foi , que des doigts de Candide ils passèrent aux doigts de la marquise.

Candide , en s'en retournant avec son abbé Périgourdin , sentit quelque remords d'avoir fait une infidélité à mademoiselle Cunégonde ; monsieur l'abbé entra dans sa peine ; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par Candide , & à la valeur des deux brillans moitié donnés , moitié extorqués. Son dessein était de profiter , autant qu'il le pourrait , des avantages que la connaissance de Candide pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de Cunégonde ; & Candide lui dit qu'il demanderait bien pardon à cette belle de son infidélité , quand il la verrait à Venise.

Le Périgourdin redoublait de politesses & d'aten-

tions , & prenait un intérêt tendre à tout ce que Candide difait , à tout ce qu'il voulait faire.

Vous avez donc , monsieur , lui dit-il , un rendez-vous à Venise ? Oui , monsieur l'abbé , dit Candide ; il faut absolument que j'aïlle trouver mademoiselle Cunégonde. Alors , engagé par le plaisir de parler de ce qu'il aimait , il conta , selon son usage , une partie de ses aventures avec cette illustre West-phalienne.

Je crois , dit l'abbé , que mademoiselle Cunégonde a bien de l'esprit , & qu'elle écrit des lettres charmantes. Je n'en ai jamais reçu , dit Candide ; car figurez - vous qu'ayant été chassé du château pour l'amour d'elle , je ne pus lui écrire ; que bientôt après j'appris qu'elle était morte , qu'ensuite je la retrouvai , & que je la perdis , & que je lui ai envoyé à deux mille cinq cent lieues d'ici un exprès dont j'atends la réponse.

L'abbé écoutait attentivement , & paraissait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers , après les avoir tendrement embrassés. Le lendemain , Candide reçut , à son réveil , une lettre conçue en ces termes :

» Monsieur mon très-cher amant , il y a huit jours
 » que je suis malade en cette ville ; j'apprends que
 » vous y êtes. Je volerais dans vos bras si je pou-
 » vais remuer. J'ai vu votre passage à Bordeaux ; j'y
 » ai laissé le fidèle Cacambo & la vieille , qui doi-
 » vent bientôt me suivre. Le gouverneur de Buenos-

» Aires a tout pris , mais il me reste votre cœur.
 » Venez , votre présence me rendra la vie , ou me
 » fera mourir de plaisir «.

Cette lettre charmante , cette lettre inespérée transporta Candide d'une joie inexprimable ; & la maladie de sa chere Cunégonde l'acabla de douleur. Par tagé entre ces deux sentimens , il prend son or & ses diamans , & se fait conduire avec Martin à l'hôtel où mademoiselle Cunégonde demeurait. Il entre en tremblant d'émotion , son cœur palpite , sa voix sanglote ; il veut ouvrir les rideaux du lit , il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous-en bien , lui dit la suivante , la lumière la tue ; & soudain elle referme le rideau. Ma chere Cunégonde , dit Candide en pleurant , comment vous portez-vous ? si vous ne pouvez me voir , parlez-moi du moins. Elle ne peut parler , dit la suivante. La dame alors tire du lit une main potelée que Candide arosé long-tems de ses larmes , & qu'il remplit ensuite de diamans , en laissant un sac plein d'or sur le fauteuil.

Au milieu de ses transports arrive un exempt , suivi de l'abbé Périgourdin & d'une escouade. Voila donc , dit-il , ces deux étrangers suspects ? Il les fait incontinent saisir , & ordonne à ses braves de les traîner en prison. Ce n'est pas ainsi qu'on traite les voyageurs dans Eldorado , dit Candide. Je suis plus manichéen que jamais , dit Martin. Mais , monsieur , où nous menez-vous ? dit Candide. Dans un cu de basse-fosse , dit l'exempt.

L iv

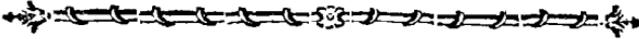
Martin ayant repris son sang-froid , jugea que la dame qui se prétendait Cunégonde était une fripone , monsieur l'abbé Périgourdin un fripon qui avait abusé au plus vite de l'innocence de Candide ; & l'exemta , un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédures de la justice , Candide , éclairé par son conseil , & , d'ailleurs , toujours impatient de revoir la véritable Cunégonde , propose à l'exemta trois petits diamans d'environ trois mille pistoles chacun. Ah ! monsieur , lui dit l'homme au bâton d'ivoire , eussiez-vous commis tous les crimes imaginables , vous êtes le plus honnête homme du monde ; trois diamans ! chacun de trois mille pistoles ! monsieur ! je me ferais tuer pour vous , au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers , mais laissez-moi faire ; j'ai un frere à Dieppe en Normandie , je vais vous y mener ; & si vous avez quelque diamant à lui donner , il aura soin de vous comme moi-même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers ? dit Candide. L'abbé Périgourdin prit alors la parole , & dit : C'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie a entendu dire des sottises , cela seul lui a fait comettre un parricide , non pas tel que celui de 1610 au mois de Mai , mais tel que celui de 1594 au mois de Décembre , & tels que plusieurs autres commis dans d'autres années & dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sottises.

L'exemt alors expliqua de quoi il s'agiffait. Ah ! les monstres ! s'écria Candide ; quoi ! de telles horreurs chez un peuple qui danse & qui chante ! ne pourai-je sortir au plus vîte de ce pays où des singes agacent des tigres ? J'ai vu des ours dans mon pays ; je n'ai vu des hommes que dans Eldorado. Au nom de Dieu , monsieur l'exemt , menez-moi à Venise , où je dois attendre mademoiselle Cunégonde. Je ne peux vous mener qu'en basse-Normandie , dit le barigel. Aussi - tôt il lui fait ôter ses fers , dit qu'il s'est mépris , renvoie ses gens , & emmène à Dieppe Candide & Martin , & les laisse entre les mains de son frere. Il y avait un petit vaisseau Hollandais à la rade. Le Normand , à l'aide de trois autres diamans , devenu le plus serviable des hommes , embarque Candide & ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise ; mais Candide croyait être délivré de l'enfer , & il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion,





C H A P I T R E X X I I I .

*Candide & Martin vont sur les côtes d'Angleterre ,
ce qu'ils y voient.*

Ah ! Pangloss ! Pangloss ! Ah ! Martin ! Martin ! Ah ! ma chere Cunégonde ! Qu'est-ce que ce monde-ci ? disait Candide sur le vaisseau Hollandais. Quelque chose de bien fou & de bien abominable , répondait Martin. Vous connaissez l'Angleterre , dit Candide , y est-on aussi fou qu'en France ? C'est une autre espèce de folie , dit Martin ; vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada , & qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre , c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je fais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabillaires.

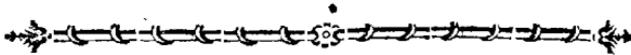
En causant ainsi , ils abordèrent à Portsmouth ; une multitude de peuple couvrait le rivage , & regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux , les yeux bandés , sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte ; quatre soldats , postés vis-à-vis de cet homme , lui tirèrent chacun trois balles dans

le crâne le plus paisiblement du monde ; & toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que tout ceci ? dit Candide , & quel démon exerce par-tout son empire ? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie ? C'est un amiral , lui répondit - on. Et pourquoi tuer cet amiral ? C'est , lui dit-on , parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde ; il a livré un combat à un amiral Français , & on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui ; mais , dit Candide , l'amiral Français était aussi loin de l'amiral Anglais que celui-ci l'était de l'autre ? Cela est incontestable , lui repliqua-t-on ; mais , dans ce pays-ci , il est bon de tuer de tems en tems un amiral pour encourager les autres.

Candide fut si étourdi & si choqué de ce qu'il voyait & de ce qu'il entendait , qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre , & qu'il fit son marché avec le patron Hollandais (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire sans délai à Venise.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France. On passa à la vue de Lisbonne , & Candide frémit. On entra dans le détroit & dans la Méditerranée. Enfin , on aborda à Venise. Dieu soit loué , dit Candide en embrassant Martin , c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je comte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien , tout va bien , tout va le mieux qu'il soit possible.





C H A P I T R E X X I V .

De Paquette & de frere Giroflée.

Dès qu'il fut à Venise, il fit chercher Cacambo dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, & ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux & de toutes les barques. Nulles nouvelles de Cacambo. Quoi ! disait-il à Martin, j'ai eu le tems de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de côtoyer le Portugal & l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois à Venise, & la belle Cunégonde n'est point venue ! Je n'ai rencontré, au lieu d'elle, qu'une drolesse, & un abbé Périgourdin ! Cunégonde est morte sans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah ! il valait mieux rester dans le paradis d'Eldorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin ! tout n'est qu'illusion & calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, & ne prit aucune part à l'opéra *alla moda*, ni aux autres divertissemens du carnaval ; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. Martin lui dit : Vous êtes bien simple en vérité, de vous figurer qu'un valet

métis, qui a cinq ou six millions dans ses poches, ira chercher votre maîtresse au bout du monde, & vous l'amenera à Venise. Il la prendra pour lui, s'il la trouve. S'il ne la trouve pas, il en prendra une autre. Je vous conseille d'oublier votre valet Cacambo & votre maîtresse Cunégonde. Martin n'était pas consolant. La mélancolie de Candide augmenta, & Martin ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu & peu de bonheur sur la terre, excepté peut-être dans Eldorado, où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière importante, & en attendant Cunégonde, Candide aperçut un jeune théatin sur la place Saint-Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le théatin paraissait frais, potelé, vigoureux; ses yeux étaient brillans, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fière. La fille était très-jolie, & chantait; elle regardait amoureusement son théatin, & de tems en tems lui pinçait ses grosses joues. Vous m'avouerez du moins, dit Candide à Martin, que ces gens-ci sont heureux; je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille & ce théatin, je gage que ce sont des créatures très-heureuses. Je gage que non, dit Martin. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit Candide, & vous verrez si je me trompe.

Aussi-tôt il les aborde, il leur fait son compliment, & les invite à venir à son hôtellerie manger

des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, & à boire du vin de Monte-Pulciano, du *Lacrima-Cristi*, du Chypre & du Samos. La demoiselle rougit, le théatin accepta la partie, & la fille le suivit en regardant Candide avec des yeux de surprise & de confusion, qui furent obscurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de Candide, qu'elle lui dit: Eh quoi, monsieur Candide ne reconnait plus Paquette! A ces mots Candide qui ne l'avait pas considérée jusquelà avec attention, parce qu'il n'étoit occupé que de Cunégonde, lui dit: Hélas! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le docteur Pangloss dans le bel état où je l'ai vu?

Hélas! monsieur, c'est moi-même, dit Paquette; je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai su les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de madame la baronne & à la belle Cunégonde. Je vous jure que ma destinée n'a guère été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier, qui étoit mon confesseur, me séduisit aisément. Les suites en furent affreuses, je fus obligée de fortir du château, quelque tems après que monsieur le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étois morte. Je fus quelque tems, par reconnaissance, la maîtresse de ce médecin. Sa femme, qui étoit jalouse à la rage, me batait tous les jours impitoyablement; c'étoit une

furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, & moi la plus malheureuse de toutes les créatures, d'être batue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin. Celui-ci, outré des procédés de sa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si efficace, qu'elle en mourut en deux heures de tems dans des convulsions horribles. Les parents de madame intentèrent à monsieur un procès criminel; il prit la fuite, & moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, & obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, & qui n'est pour nous qu'un abîme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, & de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital & un fumier;

vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon Candide dans un cabinet , en présence de Martin qui disait à Candide : Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageûre.

Frere Giroflée était resté dans la salle à manger , & buvait un coup en attendant le dîner. Mais , dit Candide à Paquette , vous aviez l'air si gai , si content , quand je vous ai rencontrée , vous chantiez , vous caressiez le théatin avec une complaisance si naturelle ; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah ! monsieur , répondit Paquette , c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier volée & battue par un officier , & il faut aujourd'hui que je paraîsse de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage , il avoua que Martin avait raison. On se mit à table avec Paquette & le théatin ; le repas fut assez amusant ; & sur la fin on se parla avec quelque confiance. Mon pere , dit Candide au moine , vous me paraîsez jouir d'une destinée que tout le monde doit envier ; la fleur de la santé brille sur votre visage , votre physionomie annonce le bonheur ; vous avez une très-jolie fille pour votre recreation , & vous paraîsez très-content de votre état de théatin.

Ma foi , monsieur , dit frere Giroflée , je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai
été

été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, & d'aller me faire Turc. Mes parents me forcèrent, à l'âge de quinze ans, d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frere aîné que Dieu confonde. La jalousie, la discorde, la rage habitent dans le couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent, dont le prier me vole la moitié, le reste me sert à entretenir des filles; mais quand je rentre le soir dans le monastère, je suis près de me casser la tête contre les murs du dortoir; & tous mes confreres sont dans le même cas.

Martin, se tournant vers Candide, avec son sang-froid ordinaire : Eh bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageûre toute entière ? Candide donna deux mille piastrès à Paquette, & mille piastrès à frere Giroflée : Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils seront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit Martin; vous les rendrez peut-être avec ces piastrès beaucoup plus malheureux encore. Il en fera ce qui pourra, dit Candide; mais une chose me console, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver; il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge & Paquette, je rencontre aussi Cunégonde. Je souhaite, dit Martin, qu'elle fasse un jour votre bonheur; mais c'est de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit Candide. C'est que j'ai vécu, dit Martin.

Mais regardez ces gondoliers, dit Candide, ne

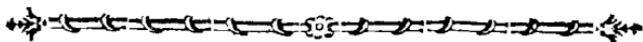
Tome II.

M

chantent-ils pas fans cefſe ? Vous ne les voyez pas dans leur ménage , avec leurs femmes & leurs marmots d'enfans , dit Martin. Le doge a ſes chagrins , les gondoliers ont les leurs. Il eſt vrai , qu'à tout prendre , le fort d'un gondolier eſt préférable à celui d'un doge ; mais je crois la différence ſi médiocre , que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle , dit Candide , du ſénateur Pococurante , qui demeure dans ce beau palais ſur la Brenta , & qui reçoit aſſez bien les étrangers. On prétend que c'eſt un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrois voir une eſpèce ſi rare , dit Martin. Candide auſſi-tôt fit demander au ſeigneur Pococurante la permiſſion de venir le voir le lendemain.





C H A P I T R E X X V.

Visite chez le seigneur Pococurante, noble Vénitien.

Candide & Martin allèrent en gondole sur la Brenta, & arrivèrent au palais du noble Pococurante. Les jardins étaient bien entendus, & ornés de belles statues de marbre, le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très-poliment les deux curieux, mais avec très-peu d'empressement, ce qui déconcerta Candide, & ne déplut point à Martin.

D'abord deux filles jolies & proprement mises servirent du chocolat, qu'elles firent très-bien mousser. Candide ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grace & sur leur adresse; ce sont d'assez bonnes créatures, dit le sénateur Pococurante; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je suis bien las des dames de la ville, de leurs coqueteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petiteesses, de leur orgueil, de leurs sottises, & des sonnets qu'il faut faire, ou comander pour elles; mais, après tout, ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeuner, se promenant dans une longue galerie, fut surpris de la beauté des ta-

M ij

bleaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers. Ils sont de Raphaël, dit le sénateur ; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années ; on dit que c'est ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaisent point du tout ; la couleur en est très-rembrunie, les figures ne sont pas assez arrondies, & ne sortent point assez ; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe. En un mot, quoi qu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même : il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pococurante, en attendant le dîner, se fit donner un *concerto*. Candide trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit Pococurante, peut amuser une demi-heure ; mais s'il dure plus long-tems, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique, aujourd'hui, n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, & ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très-mal-à-propos deux ou trois chansons ridicules qui sont valoir le gosier d'une actrice. Se pâmera de plaisir qui voudra, ou qui pourra, en voyant un châtre frédonner le rôle de César & de Caton, &

se promener d'un air gauche sur des planches. Pour moi, il y a long-tems que j'ai renoncé à ces pauvretés, qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, & que des souverains paient si chèrement. Candide disputa un peu, mais avec discrétion. Martin fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table ; &, après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. Candide, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illustrissime sur son bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand Pangloss, le meilleur philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement Pococurante ; on me fit croire, autrefois, que j'aurais du plaisir en le lisant ; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressembent tous, ces dieux, qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre, & qui à peine est une actrice de la pièce, cette Troie qu'on assiège & qu'on ne prend point ; tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savans s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture. Tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, & comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre excellence ne pense pas ainsi de Virgile ? dit Candide. Je conviens, dit Pococurante, que le second, le quatrième & le sixième livre de son Enéide

font excellens ; mais pour son pieux Enée , & le fort Cloanthe , & l'ami Achate , & le petit Ascanius , & l'imbécile roi Latinus , & la bourgeoise Amata , & l'insipide Lavinia , je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid & de plus désagréable. J'aime mieux le Taffe , & les Contes-à-dormir-debout de l'Arioste.

Oserais-je vous demander , monsieur , dit Candide , si vous n'avez pas un grand plaisir à lire Horace ? Il y a des maximes , dit Pococurante , dont un homme du monde peut faire son profit , & qui étant resserrées dans des vers énergiques se gravent plus aisément dans la mémoire. Mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes , & de sa description d'un mauvais dîner , & de la querelle de crocheteurs entre je ne fais quel Rupilus , dont les paroles , dit-il , *étaient pleines de pus* , & un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles & contre des forcières ; & je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami Mécénas , que s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques , il frappera les astres de son front sublime. Les fots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi ; je n'aime que ce qui est à mon usage. Candide , qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même , était fort étonné de ce qu'il entendait ; & Martin trouvait la façon de penser de Pococurante assez raisonnable.

Oh ! voici un Cicéron , dit Candide : pour ce

grand homme-là , je pense que vous ne vous laissez point de le lire ? Je ne le lis jamais , répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour Rabirius ou pour Cluentius : j'ai bien assez des procès que je juge ; je me ferais mieux acomodé de ses œuvres philosophiques ; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout , j'ai conclu que j'en savais autant que lui , & que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah ! voilà quatre-vingt volumes de recueils d'une académie des sciences , s'écria Martin ; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait , dit Pococurante , si un seul des auteurs de ce fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles ; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes , & pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là ! dit Candide , en Italien , en Espagnol , en Français. Oui , dit le sénateur , il y en a trois mille , & pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons , qui tous ensemble ne valent pas une page de Sénèque , & tous ces gros volumes de théologie , vous pensez bien que je ne les ouvre jamais , ni moi , ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres Anglais. Je crois , dit-il , qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. Oui , répondit Pococurante , il est beau d'écrire ce qu'on pense ; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie , on n'écrit que ce qu'on ne pense pas ; ceux qui habitent la patrie des Césars & des Anto-

nins n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies Anglais, si la passion & l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable.

Candide apercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme ? Quoi ! dit Pococurante, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèse en dix livres de vers durs, ce grossier imitateur des Grecs qui défigure la création, & qui, tandis que Moïse représente l'Être éternel produisant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage ! Moi, j'estimerais celui qui a gâté l'enfer & le diable du Tasse ; qui déguise Lucifer tantôt en crapaud, tantôt en pygmée, qui lui fait rebatre cent fois les mêmes discours, qui le fait disputer sur la théologie, qui, en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'Arioste, fait tirer le canon dans le ciel par les diables ! Ni moi, ni personne en Italie n'a pu se plaire à toutes ces tristes extravagances. Le mariage du Péché & de la Mort, & les couleuvres dont le Péché accouche font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat, & sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour un fossyeur. Ce poëme obscur, bizarre & dégoûtant fut méprisé à sa naissance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans sa patrie par ses contem-

porains. Au reste, je dis ce que je pense, & je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi. Candide était affligé de ce discours : il respectait Homère, il aimait un peu Milton. Hélas ! dit-il tout bas à Martin, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poètes Allemans. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit Martin. Oh ! quel homme supérieur, disait encor Candide entre ses dents ; quel grand génie que ce Pococurante ! rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres ; ils descendirent dans le jardin. Candide en loua toutes les beautés. Je ne fais rien de si mauvais goût, dit le maître ; nous n'avons ici que des colifichets ; mais je vais, dès demain, en faire planter un d'un dessin plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de son excellence : Or ça, dit Candide à Martin, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes, car il est au dessus de tout ce qu'il possède. Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède ? Platon a dit, il y a long-tems, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit Candide, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés ? C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir ? Oh bien, dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiselle

Cunégonde. C'est toujours bien fait d'espérer, dit Martin.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient; Cacambo ne revenait point, & Candide était si abîmé dans sa douleur, qu'il ne fit pas même réflexion que Paquette & frere Giroflée n'étaient pas venus seulement le remercier.





C H A P I T R E X X V I.

*D'un souper que Candide & Martin firent avec six
Etrangers, & qui ils étaient.*

U n soir que Candide, suivi de Martin, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme, à visage couleur de suie, l'aborda par derrière, & le prenant par le bras, lui dit : Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il se retourne, & voit Cacambo. Il n'y avait que la vue de Cunégonde qui pût l'étonner & lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami. Cunégonde est ici, sans doute, où est-elle ? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. Cunégonde n'est point ici, dit Cacambo, elle est à Constantinople. Ah ciel ! à Constantinople ! Mais, fut-elle à la Chine, j'y vole ; partons. Nous partirons après souper, reprit Cacambo ; je ne peux vous en dire davantage : je suis esclave, mon maître m'attend, il faut que j'aille le servir à table. Ne dites mot ; soupez, & tenez-vous prêt.

Candide, partagé entre la joie & la douleur, charmé d'avoir revu son agent fidèle, étonné de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table avec

Martin, qui voyait de sang-froid toutes ces aventures, & avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître sur la fin du repas, & lui dit : Sire, votre majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. Ayant dit ces mots, il sortit. Les convives étonnés se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique s'approchant de son maître, lui dit : Sire, la chaise de votre majesté est à Padoue, & la barque est prête. Le maître fit un signe, & le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encor, & la surprise commune redoubla. Un troisième valet s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : Sire, croyez-moi, votre majesté ne doit pas rester ici plus long-tems, je vais tout préparer, & aussi-tôt il disparut.

Candide & Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : Votre majesté partira quand elle voudra, & sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger qui était auprès de Candide, il lui dit : Ma foi, sire, on ne veut plus faire crédit à votre majesté, ni à moi non plus ; & nous pourrions bien être cofrés cette nuit vous & moi : je vais pourvoir à mes affaires, Adieu.

Tous les domestiques ayant disparu, les six étran-

gers, Candide & Martin demeurèrent dans un profond silence. Enfin, Candide le rompit : Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie ; pourquoi êtes-vous tous rois ? Pour moi, je vous avoue que ni moi, ni Martin nous ne le sommes.

Le maître de Cacambo prit alors gravement la parole, & dit en Italien : Je ne suis point plaisant ; je m'apele Achmet III. J'ai été grand sultan plusieurs années ; je détrônai mon frere ; mon neveu m'a détrôné ; on a coupé le cou à mes visirs ; j'acheve ma vie dans le vieux férail ; mon neveu, le grand sultan Mahmoud, me permet de voyager quelquefois pour ma santé, & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui, & dit : Je m'apele Iwan ; j'ai été empereur de toutes les Ruffies ; j'ai été détrôné au berceau : mon pere & ma mere ont été enfermés ; on m'a élevé en prison : j'ai quelquefois la permission de voyager, acompagné de ceux qui me gardent, & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit : Je suis Charles - Edouard , roi d'Angleterre ; mon pere m'a cédé ses droits au royaume ; j'ai combatu pour les soutenir ; on a araché le cœur à huit-cent de mes partisans, & on leur en a batu les joues. J'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au roi mon pere, détrôné, ainsi que moi & mon grand-pere, & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole, & dit : Je suis

roi des Polaqués ; le fort de la guerre m'a privé de mes états héréditaires ; mon pere a éprouvé les mêmes revers ; je me réſigne à la providence comme le ſultan Achmet , l'empereur Iwan , & le roi Charles-Edouard , à qui Dieu donne une longue vie ; & je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Le cinquième dit : Je ſuis auſſi roi des Polaqués ; j'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la providence m'a donné un autre état , dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois de Sarmates enſemble n'en ont jamais pu faire ſur les bords de la Viſtule. Je me réſigne auſſi à la providence ; & je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

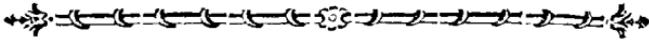
Il reſtaſt au ſixième monarque à parler : Meſſieurs , dit-il ; je ne ſuis pas ſi grand ſeigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je ſuis Théodore ; on m'a élu roi en Corſe ; on m'a apellé *Votre Majeſté* , & à préſent , à peine m'apelle-t-on *Monsieur*. J'ai fait fraper de la monnaie , & je ne poſſede pas un denier ; j'ai eu deux ſecrétaires d'état , & j'ai à peine un valet. Je me ſuis vu ſur un trône , & j'ai long-tems été à Londres en priſon , ſur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici , quoique je ſois venu , comme vos majeſtés , paſſer le carnaval à Veniſe.

Les cinq autres rois écoutèrent ce diſcours avec une noble compaſſion. Chacun d'eux donna vingt ſequins au roi Théodore , pour avoir des habits & des chemiſes ; Candide lui fit préſent d'un diamant

de deux mille sequins. Quel est donc, disaient les cinq rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, & qui le donne ?

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie, quatre alteffes sérénissimes, qui avoient aussi perdu leurs états par le sort de la guerre, & qui venaient passer le reste du carnaval à Venise. Mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople.





C H A P I T R E X X V I I .

Voyage de Candide à Constantinople.

LE fidèle Cacambo avait déjà obtenu du patron Turc qui allait reconduire le sultan Achmet à Constantinople, qu'il recevrait Candide & Martin sur son bord. L'un & l'autre s'y rendirent, après s'être prosternés devant sa misérable Hauteffe. Candide, chemin faisant, disait à Martin : Voilà pourtant six rois détrônés, avec qui nous avons soupé, & encor dans ces six rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, & je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Martin, encor une fois, Pangloss avait raison, tout est bien. Je le souhaite, dit Martin. Mais, dit Candide, voilà une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vu ni ouï conter que six rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. Cela n'est pas plus extraordinaire, dit Martin, que la plupart des choses qui nous sont arrivées. Il est très-commun que des rois soient détrônés ; & , à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une bagatelle qui ne merite pas notre attention.

A

A peine Candide fut-il dans le vaisseau , qu'il fut au cou de son ancien valet , de son ami Cacambo : Hé bien , lui dit-il , que fait Cunégonde ? est-elle toujours un prodige de beauté ? m'aime-t-elle toujours & comment se porte-t-elle ? Tu lui as , sans doute , acheté un palais à Constantinople.

Mon cher maître , répondit Cacambo , Cunégonde lave les écuelles sur le bord de la Propontide , chez un prince qui a très-peu d'écuelles ; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain , nommé Ragotski , à qui le grand Turc donne trois écus par jour dans son asyle : mais ce qui est bien plus triste , c'est qu'elle a perdu sa beauté , & qu'elle est devenue horriblement laide. Ah ! belle ou laide , dit Candide , je suis honnête homme , & mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais apportés ? Bon , dit Cacambo , ne m'a-t-il pas fallu donner deux millions au seignor Don Fernando d'Ibaraa-y Figueroa-y Mascarenez-y Lampourdos-y Souza , gouverneur de Buenos-Aires , pour avoir la permission de reprendre mademoiselle Cunégonde ? & un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste ? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan , à Milo , à Nicarie , à Samos , à Patras , aux Dardanelles , à Marmara , à Scutari ? Cunégonde & la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé , & moi je suis esclave du sultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaî-

nées les unes aux autres ! dit Candide. Mais, après tout, j'ai encor quelques diamans ; je délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuite se tournant vers Martin : Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur Achmet, de l'empereur Iwan, du roi Charles-Edouard, ou de moi ? Je n'en fais rien, dit Martin ; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. Ah ! dit Candide, si Planglofs était ici, il le saurait, & nous l'apprendrait. Je ne fais, dit Martin, avec quelles balances votre Panglofs aurait pu peser les infortunes des hommes, & apprécier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre, cent fois plus à plaindre que le roi Charles-Edouard, l'empereur Iwan, & le sultan Achmet. Cela pourrait bien être, dit Candide.

On arriva, en peu de jours, sur le canal de la mer Noire. Candide commença par racheter Cacambo fort cher ; & , sans perdre de tems, il se jeta dans une galère avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal, & à qui le Lévantî patron appliquait de tems en tems quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nues ; Candide, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, & s'aprocha d'eux avec pitié. Quelques

traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec Panglofs & avec ce malheureux jésuite , ce baron , ce frere de mademoiselle Cunégonde. Cette idée l'émut & l'attrista. Il les considéra encor plus atentivement. En vérité , dit-il à Cacambo , si je n'avais pas vu pendre maître Panglofs , & si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron-jésuite , je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère.

Aux mots de baron & de Panglofs les deux forçats pouffèrent un grand cri , s'arrêtèrent sur leur banc , & laissèrent tomber leurs rames. Le Lévantî patron acourait sur eux , & les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez , arrêtez , Signor , s'écria Candide , je vous donerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi ! c'est Candide ! disait l'un des forçats. Quoi ! c'est Candide ! disait l'autre. Est-ce un songe , dit Candide , veillai-je ? suis-je dans cette galère ? Est-ce là monsieur le baron que j'ai tué ? est-ce là maître Panglofs que j'ai vu pendre ?

C'est nous-mêmes , c'est nous-mêmes , répondaient-ils. Quoi ! c'est là ce grand philosophe ? disait Martin. Eh ! monsieur le Lévantî patron , dit Candide , combien voulez-vous d'argent pour la rançon de monsieur de Thunder-ten-tronck , un des premiers barons de l'empire ; & de maître Panglofs , le plus profond méthaphysicien d'Allemagne ? Chien de chrétien , répondit le Lévantî patron , puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons &

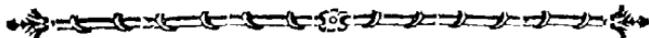
N ij

des méthaphysiciens , ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays , tu m'en donneras cinquante mille sequins. Vous les aurez , monsieur ; remenez-moi comme un éclair à Constantinople , & vous ferez payé sur le champ. Mais , non , menez-moi chez mademoiselle Cunégonde. Le Lévantî patron sur la première offre de Candide , avait déjà tourné la proue vers la ville , & il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le baron & Pangloss. Et comment ne vous ai-je pas tué , mon cher baron ? & vous , mon cher Pangloss , comment êtes-vous en vie , après avoir été pendu ? & pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ? Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays ? disait le baron. Oui , répondait Cacambo. Je revois donc mon cher Candide , s'écria Pangloss. Candide leur présentait Martin & Cacambo. Ils s'embrassaient tous , ils parlaient tous à la fois. La galère volait , ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille , & qui lui jura par Abraham , qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron & de Pangloss. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur & les baigna de larmes ; l'autre le remercia par un signe de tête , & lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion. Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie ? disait-il. Rien n'est si possible , reprit Ca-

cambo, puisqu'elle é cure la vaisselle chez un prince de Transylvanie. On fit aussi-tôt venir deux juifs; Candide vendit encor des diamans; & ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer Cunégonde.





C H A P I T R E X X V I I I .

*Ce qui arriva à Candide , à Cunégonde , à Pangloss ,
à Martin , &c.*

Pardon, encor une fois, dit Candide au baron; pardon, mon révérend pere, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le baron; je fus un peu trop vif, je l'avoue; mais puisque vous voulez favoir par quel hafard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma blessure par le frere apothicaire du collège, je fus ataqué & enlevé par un parti Espagnol; on me mit en prifon à Buenos-Aires dans le tems que ma sœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du pere général. Je fus nommé pour aller servir d'aumônier à Constantinople auprès de monfieur l'ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai sur le soir un jeune icoglan très-bien fait. Il faisait fort chaud: le jeune homme voulut se baigner; je pris cette ocafion de me baigner auffi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien d'être trouvé tout nû avec un jeune musulman. Un cali me fit donner cent coups de bâton fous la plante des pieds, & me condamna

aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais, je voudrais bien favoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transylvanie, réfugié chez les Turcs ?

Mais vous, mon cher Pangloss, dit Candide, comment se peut-il que je vous revoie ? Il est vrai, dit Pangloss, que vous m'avez vu pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous souvenez qu'il plut à versé lorsqu'on allait me cuire : l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu ; je fus pendu, parce qu'on ne put mieux faire : un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui pour me disséquer. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'exécuteur des hautes-œuvres de la sainte inquisition (lequel était sous-diacre) brûlait à la vérité les gens à merveilles, mais il n'était pas acoutumé à pendre : la corde était mouillée & glissa mal, elle fut nouée : enfin, je respirais encor : l'incision cruciale me fit jeter un si grand cri, que mon chirurgien tomba à la renverse, & croyant qu'il disséquait un diable, il s'enfuit en mourant de peur, & tomba encor sur l'escalier en fuyant. Sa femme acourut au bruit, d'un cabinet voisin ; elle me vit sur la table étendu avec mon incision cruciale : elle eut encor plus de peur que son mari, s'enfuit & tomba sur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux ; j'entendis la chirurgienne qui disait au chirurgien : Mon bon, de quoi vous avi-

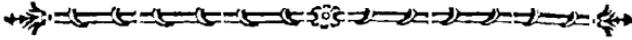
fez-vous auffi de difféquer un hérétique ? Ne savez-vous pas que le diable eft toujours dans le corps de ces gens-là ? Je vais vite chercher un prêtre pour l'exorcifer. Je frémis à ce propos , & je ramaffai le peu de forces qui me restaient , pour crier : Ayez pitié de moi ! Enfin , le barbier Portugais s'enhardit ; il recoufut ma peau ; fa femme même eut foin de moi , je fus fur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition , & me fit laquais d'un chevalier de Malthe qui allait à Venife : mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer , je me mis au service d'un marchand Vénitien , & je le fuivis à Conftantinople.

Un jour il me prit fantafie d'entrer dans une mofquée ; il n'y avait qu'un vieux iman , & une jeune dévotte très-jolie qui difait fes patenôtres : fa gorge était toute découverte : elle avait entre fes deux ttons un beau bouquet de tulipes , de rofes , d'anémones , de renoncules , d'hyacinthes & d'oreilles-d'ours : elle laiffa tomber fon bouquet ; je le ramaffai , & je le lui remis avec un emprefsement très-refpectueux. Je fus fi long-tems à le lui remettre , que l'iman fe mit en colère , & voyant que j'étais chrétien , il cria à l'aide. On me mena chez le cadi , qui me fit donner cent coups de lates fur la plante des pieds , & m'envoya aux galères. Je fus enchaîné précifément dans la même galère & au même banc que monfieur le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marfeille , cinq prêtres Napolitains ,

& deux moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles aventures arivaient tous les jours. Monsieur le baron prétendait qu'il avait effuyé une plus grande injustice que moi: je prétendais, moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme, que d'être tout nû avec un icoglan. Nous disputons fans cesse, & nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorsque l'enchaînement des événemens de cet univers vous a conduit dans notre galère, & que vous nous avez rachetés.

Hé bien, mon cher Panglofs, lui dit Candide; quand vous avez été pendu, difféqué, roué de coups, & que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde? Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Panglofs; car enfin je suis philosophe, il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant pas avoir tort, & l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi-bien que le plein & la matière subtile.





C H A P I T R E XXIX.

Comment Candide retrouva Cunégonde & la Vieille.

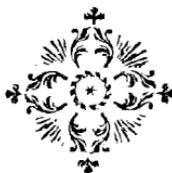
Pendant que Candide, le baron, Planglofs, Martin & Cacambo contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événemens contingens ou non contingens de cet univers, qu'ils disputaient sur les effets & les causes, sur le mal moral & sur le mal physique, sur la liberté & la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie; ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du prince de Transylvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde & la vieille qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

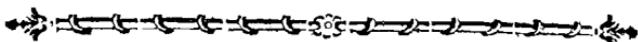
Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant Candide en voyant sa belle Cunégonde rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges & écaillés, recula trois pas, saisi d'honneur, & avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa Candide & son frere: on embrassa la vieille: Candide les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage; la vieille proposa à Candide de s'en acomoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée.



Cunégonde ne savait pas qu'elle était enlaidie , personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu , que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. Je ne souffrirai jamais , dit le baron , une telle bassesse de sa part , & une telle insolence de la vôtre : cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfants de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non , jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'empire. Cunégonde se jeta à ses pieds & les baigna de larmes ; il fut inflexible. Maître fou , lui dit Candide , je t'ai réchappé des galères , j'ai payé ta rançon , j'ai payé celle de ta sœur ; elle lavait ici des écuelles , elle est laide , j'ai la bonté d'en faire ma femme , & tu prétens encor t'y opposer ! Je te retuerais si j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encor , dit le baron , mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant.





C H A P I T R E X X X.

Conclusion.

Candide dans le fond de son cœur n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde ; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage ; & Cunégonde le pressait si vivement, qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Pangloss, Martin, & le fidèle Cacambo. Pangloss fit un beau mémoire, par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit sur sa sœur, & qu'elle pouvait, selon toutes les loix de l'empire, épouser Candide de la main gauche. Martin conclut à jeter le baron dans la mer ; Cacambo décida qu'il falait le rendre au Lévant patron, & le remettre aux galères ; après quoi, on l'enverrait à Rome au pere général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon ; la vieille l'approuva ; on n'en dit rien à sa sœur ; la chose fut exécutée pour quelque argent, & on eut le plaisir d'atraper un jésuite, & de punir l'orgueil d'un baron Allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de défaites, Candide, marié avec sa maîtresse, & vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo & la vieille, ayant d'ailleurs

raporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, menerait la vie du monde la plus agréable ; mais il fut tant friponé par les Juifs , qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie ; sa femme , devenant tous les jours plus laide , devint acariâtre & insupportable : la vieille était infirme , & fut encor de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo , qui travaillait au jardin , & qui allait vendre des légumes à Constantinople , était excédé de travail , & maudissait sa destinée. Panglofs était au désespoir de ne pas pouvoir briller dans quelque université d'Allemagne. Pour Martin , il était fermement persuadé qu'on est également mal par-tout ; il prenait les choses en patience. Candide, Martin & Panglofs disputaient quelquefois de métaphysique & de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'éfendis , de bachas , de cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos , à Mitilène , à Erzeron. On voyait venir d'autres cadis , d'autres bachas , d'autres éfendis qui prenaient la place des expulsés , & qui étaient expulsés à leur tour. On voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la sublime Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations ; & quand on ne disputait pas , l'ennui était si excessif , que la vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire , ou d'être violée cent fois par des pirates nègres , d'avoir une fesse coupée , de passer par les baguètes chez les Bulgares , d'être foueté & pendu dans un auto-da-fé , d'être

difféqué , de ramer en galère , d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? C'est une grande question , dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions , & Martin, sur-tout, conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. Candide n'en convenait pas, mais il n'affurait rien. Panglofs avouait qu'il avait toujours horriblement souffert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveilles , il le soutenait toujours , & n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes , de faire hésiter plus que jamais Candide , & d'embarrasser Panglofs ; c'est qu'ils virent , un jour , aborder dans leur métairie Paquette & le frere Giroflée , qui étaient dans la plus extrême misère ; ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piaftres , s'étaient quités , s'étaient racomodés , s'étaient brouillés , avaient été mis en prison , s'étaient enfuis , & enfin frere Giroflée s'était fait Turc. Paquette continuait son métier par-tout , & n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu , dit Martin à Candide , que vos présens seraient bientôt dissipés , & ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piaftres , vous & Cacambo , & vous n'êtes pas plus heureux que frere Giroflée & Paquette. Ah ! ah ! dit Panglofs à Paquette , le ciel vous ramène donc ici parmi nous , ma pauvre enfant ? Savez-vous

bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil & une oreille ? Comme vous voilà faite ! Et qu'est-ce que ce monde ! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avoit dans le voisinage un derviche très-fameux, qui passoit pour le meilleur philosophe de la Turquie ; ils allèrent le consulter ; Pangloss porta la parole, & lui dit : Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé ?

De quoi te mêles-tu ? dit le derviche ; est-ce - là ton affaire ? Mais, mon révérend pere, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? Quand sa hauteffe envoie un vaisseau en Egypte, s'embarasse-t-elle si les fouris, qui sont dans le vaisseau, sont à leur aise ou non ? Que faut-il donc faire ? dit Pangloss. Te taire, dit le derviche. Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des éfers & des causes du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame, & de l'harmonie préétablie. Le derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venoit d'étrangler, à Constantinople, deux visirs du banc, & le muphti, & qu'on avoit empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisoit par-tout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide & Martin, en retournant à

la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Panglos, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en fais rien, répondit le bon homme, & je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti, ni d'aucun visir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, & qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison: ses deux filles & ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de forbets qu'ils faisoient eux-mêmes, du kaimak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia & des isles. Après quoi, les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Panglos & de Martin.

Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste & magnifique terre? Je n'ai que vingt arpens, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfans; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice & le besoin.

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à
Panglos

Panglofs & à Martin : Ce bon vieillard me paraît s'être fait un fort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit Panglofs, font fort dangereuses, selon le raport de tous les philosophes ; car enfin Eglon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Abfalon fut pendu par les cheveux & percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baza ; le roi Ela, par Zambri ; Ochofias, par Jchu ; Athalia, par Joiada ; les rois Joakim, Jéconias, Sédécias furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Aftyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard II d'Angleterre, Edouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles I, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV ? Vous savez..... Je fais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit Panglofs ; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis, *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât ; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talens. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide, mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y

Tome II.

O

eut pas, jusqu'à frere Giroflée, qui ne rendit service; il fut un très-bon menuisier, & même devint honnête homme : & Pangloss disait quelquefois à Candide : Tous les événemens sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin , si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château, à grands coups de pied dans le derrière , pour l'amour de mademoiselle Cunégonde , si vous n'aviez pas été mis à l'inquisition , si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied , si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron , si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado , vous ne mangeriez pas ici des cedrats confits & des pistaches. Cela est bien dit , répondit Candide , mais il faut cultiver notre jardin.



LE HURON,
OU
L'INGÉNU,
HISTOIRE VÉRITABLE.

Ô ij





LE HURON,

OU

L'INGÉNU,

HISTOIRE VÉRITABLE.



CHAPITRE PREMIER.

*Comment le Prieur de Notre - Dame de la Montagne
& Mademoiselle sa sœur rencontrèrent un Huron.*

Un jour Saint Dunstan, Irlandais de nation, & saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, & arriva par cette voiture à la baye de Saint - Malo.

O ij

Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes révérences, & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunstan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, & lui donna le nom de *Prieuré de la Montagne*, qu'il porte encor, comme un chacun fait.

En l'année 1689, le 15 Juillet au soir, l'abbé de Kerkabon, prieur de Notre-Dame de la Montagne, se promenait sur le bord de la mer avec mademoiselle de Kerkabon, sa sœur, pour prendre le frais. Le prieur, déjà un peu sur l'âge, était un très-bon ecclésiastique, aimé de ses voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisines. Ce qui lui avoit donné surtout une grande considération, c'est qu'il étoit le seul bénéficiaire du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans son lit quand il avoit soupé avec ses confreres. Il savoit assez honnêtement de théologie; & quand il étoit las de lire St. Augustin, il s'amusait avec Rabelais; aussi tout le monde difait du bien de lui.

Mademoiselle de Kerkabon, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût eu grande envie de l'être, conservait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans; son caractère étoit bon & sensible; elle aimait le plaisir & étoit dévote.

Le prieur difait à sa sœur en regardant la mer: Hélas! c'est ici que s'embarqua notre pauvre frere, avec notre chère belle-sœur madame de Kerkabon, sa femme, sur la frégate l'*Hirondelle* en 1669, pour



aller servir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions espérer de le revoir encor.

Croyez-vous, disait mademoiselle de Kerkabon, que notre belle-sœur ait été mangée par les Iroquois, comme on nous l'a dit ? Il est certain que si elle n'avait pas été mangée, elle serait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; & notre frere, qui avoit beaucoup d'esprit, aurait fait assurément une grande fortune.

Comme ils s'atendrissaient l'un & l'autre à ce souvenir, ils virent entrer dans la baye de Rence un petit bâtiment qui arivait avec la marée ; c'étoit des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur pays. Ils sautèrent à terre sans regarder monsieur le prier, ni mademoiselle sa sœur, qui fut très-choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très-bien fait, qui s'élança d'un saut par dessus la tête de ses compagnons, & se trouva vis-à-vis mademoiselle. Il lui fit un signe de tête, n'étant pas dans l'usage de faire la révérence. Sa figure & son ajustement attirèrent les regards du frere & de la sœur. Il étoit nû-tête, & nû-jambes, les pieds chauffés de petites sandales, le chef orné de longs cheveux en tresses, un petit pourpoint qui serrait une taille fine & dégagée ; l'air martial & doux. Il tenait dans sa main une petite bouteille d'eau des Barbades ; & dans l'autre, une espèce de bourse dans laquelle étoit un gobelet & de très-bon biscuit de mer. Il parlait Fran-

çais fort intelligiblement. Il présenta de son eau des Barbades à mademoiselle de Kerkabon & à monsieur son frere ; il en but avec eux ; il leur en fit reboire encor , & tout cela d'un air si simple & si naturel que le frere & la sœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs services , en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en savait rien , qu'il était curieux , qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites , qu'il était venu , & allait s'en retourner.

Monsieur le prieur jugeant à son accent qu'il n'était pas Anglais , prit la liberté de lui demander de quel pays il était : Je suis Huron , lui répondit le jeune homme.

Mademoiselle de Kerkabon , étonnée & enchantée de voir un Huron qui lui avait fait des politesses , pria le jeune homme à souper ; il ne se fit pas prier deux fois , & tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux , & disait de tems en tems au prieur : Ce grand garçon-là a un teint de lys & de roses ! qu'il a une belle peau pour un Huron ! Vous avez raison , ma sœur , disait le prieur. Elle faisait cent questions coup sur coup , & le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empressa d'y venir souper. L'abbé de Saint-Yves

y vint avec mademoiselle sa sœur, jeune basse-brette, fort jolie & très-bien élevée. Le bailli, le receveur des tailles & leurs femmes furent du souper. On plaça l'étranger entre mademoiselle de Kerkabon & mademoiselle de Saint-Yves. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait & l'interrogeait à la fois; le Huron ne s'en émouvait pas. Il sembla qu'il eût pris pour sa devise celle de mylord Bolingbrooke : *Nil admirari*. Mais à la fin, excédé de tant de bruit, il leur dit avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté : Messieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre? La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques momens. Il se fit un grand silence. Monsieur le bailli, qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvât, & qui était le plus grand questionneur de la province, lui dit, en ouvrant la bouche d'un demi-pied : Monsieur, comment vous nommez-vous? On m'a toujours appelé l'*Ingénu*, reprit le Huron, & on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je pense, comme je fais tout ce que je veux.

Comment, étant né Huron, avez-vous pu, monsieur, venir en Angleterre? C'est qu'on m'y a mené; j'ai été fait, dans un combat, prisonnier par les Anglais, après m'être assez bien défendu; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils font

braves & qu'ils sont aussi honnêtes que nous, m'ayant proposé de me rendre à mes parens, ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que, de mon naturel, j'aime passionnément à voir du pays.

Mais, monsieur, dit le bailli, avec son ton imposant, comment avez-vous pu abandonner ainsi pere & mere? C'est que je n'ai jamais connu ni pere ni mere, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, & tout le monde répétait : *Ni pere ni mere!* Nous lui en servirons, dit la maîtresse de la maison à son frere le prieur; que ce monsieur le Huron est intéressant! L'Ingénu la remercia avec une cordialité noble & fière, & lui fit comprendre qu'il n'avait besoin de rien.

Je m'aperçois, monsieur l'Ingénu, dit le grave bailli, que vous parlez mieux Français qu'il n'appartient à un Huron. Un Français, dit-il, que nous avons pris dans ma grande jeunesse en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enseigna sa langue; j'apprends très-vîte ce que je veux apprendre. J'ai trouvé, en arrivant à Plymouth, un de vos Français réfugiés, que vous appelez *huguenots*, je ne fais pourquoi; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaissance de votre langue; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre pays, parce que j'aime assez les Français, quand ils ne font pas trop de questions.

L'abbé de Saint-Yves, malgré ce petit avertisse-

ment, lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la Hurone, l'Anglaise, ou la Française? La Hurone, sans contredit, répondit l'Ingénu. Est-il possible? s'écria mademoiselle de Kerkabon; j'avais toujours cru que le Français était la plus belle de toutes les langues, après le bas-Breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénu, comment on disait, en Huron, du tabac? & il répondait *taya*; comment on disait manger? & il répondait *essenten*. Mademoiselle de Kerkabon voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour, il lui répondit *trovander* (*), & foutint, non sans apparence de raison, que ces mots-là valaient bien les mots Français & Anglais qui leur correspondaient. *Trovander* parut très-joli à tous les convives.

Monsieur le prieur, qui avait dans sa bibliothèque la grammaire Hurone dont le révérend pere Sagar Théodat, récollet, fameux missionnaire, lui avait fait présent, sortit de table un moment pour l'aller consulter. Il revint tout haletant de tendresse & de joie. Il reconnut l'Ingénu pour un vrai Huron. On disputa un peu sur la multiplicité des langues, & on convint que, sans l'aventure de la tour de Babel, toute la terre aurait parlé Français.

L'interrogant bailli, qui jusques-là s'était défié un peu du personnage, conçut pour lui un profond res-

(*) Tous ces noms sont en éset Hurons.

pect ; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant ; de quoi l'Ingénu ne s'aperçut pas.

Mademoiselle de Saint-Yves était fort curieuse de favoir comment on faisait l'amour au pays des Hurons. En faisant de belles actions , répondit-il , pour plaire aux personnes qui vous ressemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mademoiselle de Saint-Yves rougit , & fut fort aise. Mademoiselle de Kerkabon rougit aussi , mais elle n'était pas si aise ; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adressât pas à elle , mais elle était si bonne personne , que son affection pour le Huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda avec beaucoup de bonté combien il avait eu de maîtresses en Huronie ? Je n'en ai jamais eu qu'une , dit l'Ingénu ; c'était mademoiselle Abacaba , la bonne amie de ma chere nourice ; les joncs ne sont pas plus droits , l'hermine n'est pas plus blanche , les moutons sont moins doux , les aigles moins fiers , & les cerfs ne sont pas si légers que l'était Abacaba : elle poursuivait , un jour , un lièvre dans notre voisinage , environ à cinquante lieues de notre habitation ; un Algonquin mal élevé , qui habitait cent lieues plus loin , vint lui prendre son lièvre ; je le fus , j'y courus , je téraffai l'Algonquin d'un coup de massue , je l'amenai aux pieds de ma maîtresse , pieds & poings liés. Les parens d'Abacaba voulurent le manger ; mais je n'eus jamais de goût pour ces fortes de festins ; je lui rendis sa liberté , j'en fis un ami. Abacaba fut si touchée de mon procédé ,

qu'elle me préféra à tous ses amans. Elle m'aimerait encor, si elle n'avait pas été tuée par un ours. J'ai puni l'ours, j'ai porté long-tems sa peau ; mais cela ne m'a pas consolé.

Mademoiselle de Saint-Yves à ce récit sentait un plaisir secret d'apprendre que l'Ingénu n'avait eu qu'une maîtresse, & qu'Abacaba n'était plus ; mais elle ne démêlait pas la cause de son plaisir. Tout le monde fixait les yeux sur l'Ingénu ; on le louait beaucoup d'avoir empêché ses camarades de manger un Algonquin.

L'impitoyable bailli, qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion était monsieur le Huron, s'il avait choisi la religion anglicane, ou la gallicane, ou la huguenote ? Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas ! s'écria la Kerkabon, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. Eh ! mon Dieu, disait mademoiselle de Saint-Yves, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas catholiques ? est-ce que les révérends peres jésuites ne les ont pas tous convertis ? L'Ingénu l'assura que dans son pays on ne convertissait personne ; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifîât *inconstance*. Ces derniers mots plurent extrêmement à mademoiselle de Saint-Yves.

Nous le baptiserons, nous le baptiserons, disait la

Kerhabon à monsieur le prieur, vous en aurez l'honneur, mon cher frere ; je veux absolument être sa maraine ; monsieur l'abbé de Saint-Yves le présentera sur les fonts : ce sera une cérémonie bien brillante, il en sera parlé dans toute la basse-Bretagne, & cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie seconda la maîtresse de la maison ; tous les convives criaient : Nous le batiserons. L'Ingénu répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie. Il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout, & que la loi des Hurons valait, pour le moins, la loi des bas-Bretons ; enfin, il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vider sa bouteille d'eau des Barbades, & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'Ingénu dans sa chambre, mademoiselle de Kerkabon & son amie, mademoiselle de Saint-Yves, ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large ferrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher, & qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.





C H A P I T R E I I.

L'Ingénu est reconnu de ses parens.

L'Ingénu, selon sa coutume, s'éveilla avec le soleil au chant du coq, qu'on apèle en Angleterre & en Huronie *la trompette du jour*. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oisif jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne peut ni dormir, ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie & la mort, & qui se plaint encor que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieues, il avait tué trente pièces de gibier à balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva monsieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne & sa discrète sœur se promenant en bonnet de nuit dans leur petit jardin. Il leur présenta toute sa chasse, &, en tirant de sa chemise une espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou, il les pria de l'accepter en reconnaissance de leur bonne réception. C'est ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a assuré que je serais toujours heureux tant que je porterais ce petit brinborion sur moi, & je vous le donne afin que vous soyez toujours heureux.

Le prieur & mademoiselle fourirent avec atendrissement de la naïveté de l'Ingénu. Ce présent consistait en deux petits portraits assez mal faits , atachés ensemble avec une couroie fort grasse.

Mademoiselle de Kerkabon lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie ? Non , dit l'Ingénu ; cette rareté me vient de ma nourice ; son mari l'avait eu par conquête , en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre ; c'est tout ce que j'en ai su.

Le prieur regardait atentivement ces portraits ; il changea de couleur , il s'émut , ses mains tremblèrent : Par Notre-Dame de la Montagne , s'écria-t-il , je crois que voilà le visage de mon frere le capitaine & de sa femme ! Mademoiselle , après les avoir considérés avec la même émotion , en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement & d'une joie mêlée de douleur , tous deux s'atendrissaient , tous deux pleuraient , leur cœur palpitait , ils poussaient des cris , ils s'arachaient les portraits , chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une seconde ; ils dévoraient des yeux les portraits & le Huron ; ils lui demandaient l'un après l'autre , & tous deux à la fois , en quel lieu , en quel tems , comment ces mignatures étaient tombées entre les mains de sa nourice ; ils rapprochaient , ils comptaient le tems depuis le départ du capitaine ; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au pays des Hurons , & que depuis lors ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'Ingénu

L'Ingénu leur avait dit qu'il n'avait connu ni pere, ni mere. Le prieur, qui était homme de sens, remarqua que l'Ingénu avait un peu de barbe; il savait très-bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotoné, il est donc fils d'un homme d'Europe. Mon frere & ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait alors être à la mamelle; la nourrice Hurone lui a sauvé la vie & lui a servi de mere. Enfin, après cent questions & cent réponses, le prieur & sa sœur conclurent que le Huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes; & l'Ingénu riait, ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un prieur bas-Breton.

Toute la compagnie descendit; monsieur de Saint-Yves, qui était grand physionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénu; il fit très-habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mere, le front & le nez de feu monsieur le capitaine Kerkabon, & des joues qui tenaient de l'un & de l'autre.

Mademoiselle de Saint-Yves, qui n'avait jamais vu le pere ni la mere, assura que l'Ingénu leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la providence & l'enchaînement des événemens de ce monde. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'Ingénu, qu'il consentit lui-même à être neveu de monsieur le prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour son oncle qu'un autre.

On alla rendre grace à Dieu dans l'église de Notre-
Tome II, P

Dame de la Montagne , tandis que le Huron , d'un air indifférent , s'amufait à boire dans la maifon.

Les Anglais qui l'avaient amené , & qui étaient prêts à mettre à la voile , vinrent lui dire qu'il était tems de partir. Aparemment , leur dit-il , que vous n'avez pas retrouvé vos oncles & vos tantes ; je refte ici , retournez à Plymouth , je vous donne toutes mes hardes , je n'ai plus befoin de rien au monde , puifque je fuis le neveu d'un prieur. Les Anglais mirent à la voile , en fe fouciant fort peu que l'Ingénu eût des parens ou non en baffe-Bretagne.

Après que l'oncle , la tante & la compagnie eurent chanté le *Te Deum* , après que le bailli eût encor acablé l'Ingénu de queftions , après qu'on eut épuifé tout ce que l'étonnement , la joie , la tendrefle peuvent faire dire , le prieur de la Montagne & l'abbé de Saint-Yves conclurent à faire batiser l'Ingénu au plus vîte ; mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère fans qu'il en fache rien. Il falait l'inftuire , & cela paraiffait difficile ; car l'abbé de Saint-Yves fupofait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le fens commun.

Le prieur fit observer à la compagnie que fi , en éfet , monfieur l'Ingénu fon neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en baffe-Bretagne , il n'en avait pas moins d'efprit ; qu'on en pouvait juger par toutes fes réponfes , & que sûrement la nature l'avait beaucoup favorifé , tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre ? Il dit qu'il avait lu Rabelais traduit en Anglais, & quelques morceaux de Shakespear qu'il savait par cœur ; qu'il avait trouvé ces livres chez le capitaine du vaisseau qui l'avait amené de l'Amérique à Plymouth, & qu'il en était fort content. Le bailli ne manqua pas de l'interroger sur ces livres. Je vous avoue, dit l'Ingénu, que j'ai cru en deviner quelque chose, & que je n'ai pas entendu le reste.

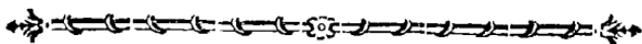
L'abbé de Saint-Yves à ce discours fit réflexion que c'était ainsi que lui-même avait toujours lu, & que la plupart des hommes ne lisent guère autrement. Vous avez, sans doute, lu la bible ? dit-il au Huron. Point du tout, monsieur l'abbé ; elle n'était pas parmi les livres de mon capitaine ; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme sont ces maudits Anglais, criait mademoiselle Kerkabon ; ils feront plus de cas d'une pièce de Shakespear, d'un plumpouding & d'une bouteille de rum que du Pentateuque. Aussi n'ont-ils jamais converti personne en Amérique. Certainement ils sont maudits de Dieu ; & nous leur prendrons la Jamaïque & la Virginie avant qu'il soit peu de tems.

Quoi qu'il en soit, on fit venir le plus habile tailleur de Saint-Malo pour habiller l'Ingénu de pied en cap. La compagnie se sépara ; le bailli alla faire ses questions ailleurs. Mademoiselle de Saint-Yves, en partant, se retourna plusieurs fois pour regarder l'In-

géné, & il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait fait à personne en sa vie.

Le bailli, avant de prendre congé, présenta à mademoiselle de Saint-Yves un grand nigaud de fils qui sortait du collège ; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politesse du Huron.





C H A P I T R E I I I.

Le Huron converti.

Monsieur le prier voyant qu'il était un peu sur l'âge, & que Dieu lui envoyait un neveu pour sa consolation, se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice, s'il réussissait à le batiser, & à le faire entrer dans les ordres.

L'Ingénu avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de basse-Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse, que quand on frappait dessus, à peine le sentait-il; & quand on gravait dedans, rien ne s'éfçait; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette, que son enfance n'ayant point été chargée des inutilités & des sotises qui acablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le prier résolut enfin de lui faire lire le nouveau testament. L'Ingénu le dévora avec beaucoup de plaisir; mais ne sachant ni dans quel tems, ni dans quel pays toutes les aventures raportées dans ce livre étaient arivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse-Bretagne; & il jura qu'il couperait le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate, si jamais il rencontrait ces marauds-là.

P iij

Son oncle, charmé de ces bonnes dispositions, le mit au fait en peu de tems; il loua son zèle, mais il lui aprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ seize cent quatre-vingt-dix années. L'Ingénu fut bientôt presque tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le prier fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'abbé de Saint-Yves, qui, ne sachant que répondre, fit venir un jésuite bas-Breton pour achever la conversion du Huron.

Enfin, la grace opéra; l'Ingénu promit de se faire chrétien; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis; car, disait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un seul personnage qui ne l'ait été; il est donc évident que je dois faire le sacrifice de mon prépuce; le plutôt c'est le mieux. Il ne délibéra point. Il envoya chercher le chirurgien du village, & le pria de lui faire l'opération, comtant réjouir infiniment mademoiselle de Kerkabon, & toute la compagnie, quand une fois la chose serait faite. Le frater, qui n'avait point encor fait cette opération, en avertit la famille, qui jeta les hauts cris. La bonne Kerkabon trembla que son neveu, qui paraissait résolu & expéditif, ne se fit lui-même l'opération très-mal adroitement, & qu'il n'en résultât de tristes effets, auxquels les dames s'intéressent toujours par bonté d'ame.

Le prier redressa les idées du Huron; il lui re-

montra que la circoncision n'était plus de mode, que le batême était beaucoup plus doux & plus salutaire, que la loi de grace n'était pas comme la loi de rigueur. L'Ingénu, qui avait beaucoup de bon sens & de droiture, disputa, mais reconnut son erreur, ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent; enfin, il promit de se faire batiser quand on voudrait.

Il falait auparavant se confesser; & c'était là le plus difficile. L'Ingénu avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul apôtre se fût confessé, & cela le rendait très-rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épître de saint Jaques le mineur, ces mots qui font tant de peine aux hérétiques : *Confessez vos péchés les uns aux autres.* Le Huron se tut, & se confessa à un récolet. Quand il eut fini, il tira le récolet du confessional; &, saisissant son homme d'un bras vigoureux, il se mit à sa place, & le fit mettre à genoux devant lui : Allons, mon ami, il est dit : *Confessez-vous les uns aux autres*; je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. En parlant ainsi, il apuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le récolet pouffe des hurlemens qui font retentir l'église. On acourt au bruit, on voit le cathécumène qui gourmait le moine au nom de saint Jaques le mineur. La joie de batiser un bas-Breton Huron & Anglais, était si grande, qu'on passa par dessus ces singulari-

rés. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pensèrent que la confession n'était pas nécessaire, puisque le batême tenait lieu de tout.

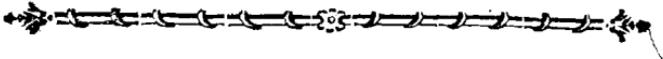
On prit jour avec l'évêque de Saint-Malo, qui, flaté, comme on le peut croire, de batifer un Huron, arriva dans un pompeux équipage suivi de son clergé. Mademoiselle de Saint-Yves, en bénissant Dieu, mit sa plus belle robe, & fit venir une coëffeuse de Saint-Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant bailli acourut avec toute la contrée. L'église était magnifiquement parée. Mais quand il falut prendre le Huron pour le mener aux fonts baptismaux, on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le cherchèrent par-tout. On crut qu'il était à la chasse, selon sa coûtume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voisins, point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On se souvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays là. Monsieur le prier, & sa sœur étaient persuadés qu'on n'y batifait personne, & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'évêque était confondu, & prêt à s'en retourner; le prier & l'abbé de Saint-Yves se désespéraient; le bailli interrogeait tous les passans avec sa gravité ordinaire. Mademoiselle de Kerkabon pleurait. Mademoiselle de Saint-Yves ne pleurait pas, mais elle pouffait de profonds soupirs qui semblaient témoigner son goût pour les sacremens. Elles se prome-

naient triflement le long des faules & des roseaux qui bordent la petite rivière de Rence , lorsqu'elles aperçurent , au milieu de la rivière , une grande figure assez blanche , les deux mains croisées sur la poitrine. Elles jetèrent un grand cri & se détournèrent. Mais la curiosité l'emportant bientôt sur toute autre considération , elles se coulèrent doucement entre les roseaux ; & quand elles furent bien sûres de n'être point vues , elles voulurent voir de quoi il s'agissait.





C H A P I T R E I V.

L'Ingénu bapisé.

Le prieur & l'abbé étant acourus , demandèrent à l'Ingénu ce qu'il faisait là : Eh ! parbleu , messieurs , j'atends le batême. Il y a une heure que je suis dans l'eau jusqu'au cou , & il n'est pas honnête de me laisser morfondre.

Mon cher neveu , lui dit tendrement le prieur , ce n'est pas ainsi qu'on bapise en basse-Bretagne ; prenez vos habits , & venez avec nous. Mademoiselle de Saint-Yves en entendant ce discours , disait tout bas à sa compagne : Mademoiselle , croyez - vous qu'il reprenne si-tôt ses habits ?

Le Huron cependant repartit au prieur : Vous ne m'en ferez pas acroire cette fois-ci comme l'autre ; j'ai bien étudié depuis ce tems-là , & je suis très-certain qu'on ne se bapise pas autrement. L'eunuque de la reine Candace fut bapisé dans un ruisseau ; je vous désie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné , qu'on s'y soit jamais pris d'une autre façon. Je ne serai point bapisé du tout , ou je le serai dans la riviere. On eut beau lui remontrer que les usages avaient changé. L'Ingénu était têtue , car il était Breton & Huron, Il revenait toujours à l'eunu-



que de la reine Candace. Et quoique mademoiselle sa tante, & mademoiselle de Saint-Yves, qui l'avaient observé entre les saules, fussent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien, tant était grande leur discrétion. L'évêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup ; mais il ne gagna rien ; le Huron disputa contre l'évêque.

Montrez - moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été baptemisé dans la rivière, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante désespérée avait remarqué que la première fois que son neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à mademoiselle de Saint-Yves qu'à aucune autre personne de la compagnie, qu'il n'avait pas même salué monsieur l'évêque avec ce respect mêlé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiselle. Elle prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras ; elle la pria d'interposer son crédit pour engager le Huron à se faire baptemiser de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que son neveu pût jamais être chrétien, s'il persistait à vouloir être baptemisé dans l'eau courante.

Mademoiselle de Saint-Yves rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission. Elle s'aprocha modestement de l'Ingénu, & lui serrant la main, d'une manière tout-à-fait noble : Est-ce que vous ne ferez rien pour moi ?

lui dit-elle ; & en prononçant ces mots , elle baiffait les yeux , & les relevait avec une grace atendriffante. Ah ! tout ce que vous voudrez , mademoifelle ; tout ce que vous me comanderez ; batême d'eau , batême de feu , batême de fang , il n'y a rien que je vous refuse. Mademoifelle de Saint-Yves eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les emprefsemens du prieur , ni les intérogations réitérées du bailli , ni les raifonnemens même de monsieur l'évêque n'avaient pu faire. Elle fentit fon triomphe ; mais elle n'en fentait pas encor toute l'étendue.

Le batême fut administré & reçu avec toute la décence , toute la magnificence , tout l'agrément poffibles. L'oncle & la tante cédèrent à monsieur l'abbé de Saint-Yves & à fa sœur l'honneur de tenir l'Ingénu fur les fonts. Mademoifelle de Saint-Yves rayonnait de joie de fe voir maraine. Elle ne favait pas à quoi ce grand titre l'afferviffait ; elle accepta cet honneur fans en connaître les fatales conféquences.

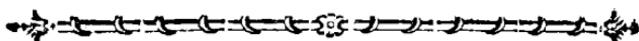
Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût fuivie d'un grand dîner , on fe mit à table au fortir du batême. Les goguenards de baffe-Bretagne dirent qu'il ne falait pas batifer fon vin. Monsieur le prieur difait que le vin , felon Salomon , réjouit le cœur de l'homme. Monsieur l'évêque ajoutait que le patriarche Juda devait lier fon ânon à la vigne , & tremper fon manteau dans le fang du raifin , & qu'il était bien trifte qu'on n'en pût faire autant en baffe-

Bretagne , à laquelle Dieu a dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot sur le batême de l'Ingénu , & des galanteries à la maraine. Le bailli , toujours întérogant , demandait au Huron s'il serait fidèle à ses promesses ? Comment voulez-vous que je manque à mes promesses , répondit le Huron , puisque je les ai faites entre les mains de mademoiselle de Saint-Yves ?

Le Huron s'échaufa ; il but beaucoup à la fanté de sa maraine. Si j'avais été batisé de votre main , dit-il , je sens que l'eau froide qu'on m'a versé sur le chignon m'aurait brûlé. Le bailli trouva cela trop poétique , ne sachant pas combien l'allégorie est familière au Canada. Mais la maraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'Hercule au batisé. L'évêque de Saint-Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler ? Le jésuite , qui était fort savant , lui dit que c'était un saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres , mais dont il ne convenait pas à un jésuite de parler ; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une seule nuit. Un plaisant qui se trouva là releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baissèrent les yeux , & jugèrent à la physionomie de l'Ingénu qu'il était digne du saint dont il portait le nom.





C H A P I T R E V.

L'Ingénu` amoureux.

Il faut avouer que depuis ce batême & ce dîner, mademoiselle de Saint-Yves souhâta passionnément que monsieur l'évêque la fît encor participante de quelque beau sacrement avec monsieur Hercule l'Ingénu. Cependant, comme elle était bien élevée, & fort modeste, elle n'osait convenir tout-à-fait avec elle-même de ses tendres sentimens; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geste, une pensée, elle envelopait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & sage.

Dès que monsieur l'évêque fut parti, l'Ingénu & mademoiselle de Saint-Yves se rencontrèrent sans avoir fait réflexion qu'ils se cherchaient. Ils se parlèrent sans avoir imaginé ce qu'ils se diraient. L'Ingénu lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout son cœur, & que la belle Abacaba, dont il avait été fou dans son pays, n'approchait pas d'elle. Mademoiselle lui répondit avec sa modestie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vîte à monsieur le prier son oncle, & à mademoiselle sa tante, & que, de son côté, elle en dirait deux mots à son cher frere l'abbé de Saint-Yves, & qu'elle se flatait d'un consentement commun.

L'Ingénu lui répond qu'il n'avoit besoin du consentement de personne , qu'il lui paraissait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire ; que quand deux parties sont d'accord , on n'a pas besoin d'un tiers pour les acomoder. Je ne consulte personne , dit-il , quand j'ai envie de déjeuner , ou de chasser , ou de dormir ; je fais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut ; mais comme ce n'est ni de mon oncle , ni de ma tante que je suis amoureux , ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire ; & , si vous m'en croyez , vous passerez aussi de monsieur l'abbé de Saint-Yves.

On peut juger que la belle Bretonne employa toute la délicatesse de son esprit à réduire son Huron aux termes de la bienséance. Elle se fâcha même , & bientôt se radoucit. Enfin , on ne fait comment aurait fini cette conversation , si , le jour baissant , monsieur l'abbé n'avait ramené sa sœur à son abbaye. L'Ingénu laissa coucher son oncle & sa tante , qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long dîner. Il passa une partie de la nuit à faire des vers en langue Hurone pour sa bien-aimée ; car il faut savoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poètes.

Le lendemain son oncle lui parla ainsi après le déjeuner , en présence de mademoiselle Kerkabon qui était toute atendrie : Le ciel soit loué de ce que vous avez l'honneur , mon cher neveu , d'être chré-

tien & bas-Breton ; mais cela ne fût pas , je fuis un peu sur l'âge ; mon frere n'a laiffé qu'un petit coin de terre qui est très-peu de chose ; j'ai un bon prieuré ; si vous voulez feulement vous faire sous-diacre , comme je l'espère , je vous réfignerai mon prieuré , & vous vivrez fort à votre aife , après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'Ingénu répondit : Mon oncle , grand bien vous fasse ; vivez tant que vous pouvez. Je ne fais pas ce que c'est que d'être sous-diacre , ni que de réfigner ; mais tout me fera bon , pourvu que j'aie mademoiselle de Saint-Yves à ma disposition. Eh ! mon Dieu , mon neveu , que me dites-vous là ? vous aimez donc cette belle demoiselle à la folie ? Oui , mon oncle. Hélas ! mon neveu , il est impossible que vous l'époufiez. Cela est très-possible , mon oncle ; car , non-feulement elle m'a ferré la main en me quitant , mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage , & assurément je l'épouferai. Cela est impossible , vous dis-je , elle est votre maraine ; c'est un péché épouvantable à une maraine de ferrer la main de son filleul : il n'est pas permis d'époufer sa maraine ; les loix divines & humaines s'y opofent. Morbleu ! mon oncle , vous vous moquez de moi ; pourquoi ferait-il défendu d'époufer sa maraine quand elle est jeune & jolie ? je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fût mal d'époufer les filles qui ont aidé les gens à être batifés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choses qui ne font point
dans

dans votre livre , & qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que cela m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle Saint - Yves sous prétexte de mon batême , je vous avertis que je l'enlève & que je me débats.

Le prieur fut confondu ; sa sœur pleura. Mon cher frere , dit - elle , il ne faut pas que notre neveu se damne ; notre saint pere le pape peut lui donner dispense , & alors il pourra être chrétiennement heureux avec celle qu'il aime. L'Ingénu embrassa sa tante. Quel est donc , dit-il , cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours ? je veux lui aller parler tout-à-l'heure.

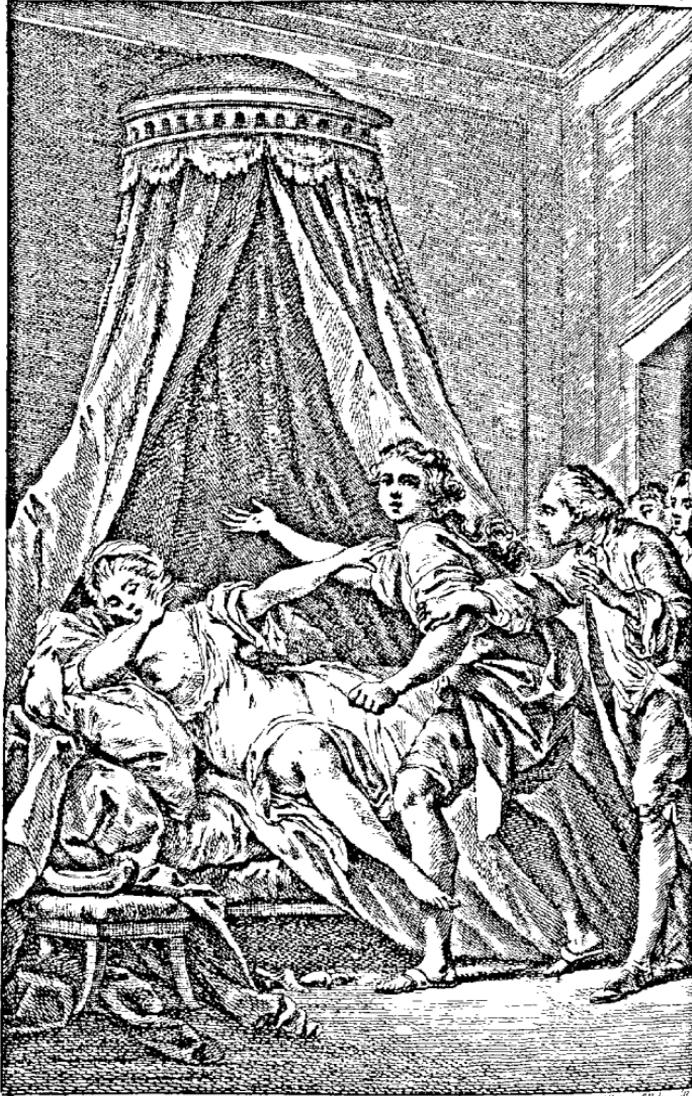
On lui expliqua ce que c'était que le pape ; & l'Ingénu fut encor plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre , mon cher oncle ; j'ai voyagé , je connais la mer ; nous sommes ici sur la côte de l'Océan , & je quitterais mademoiselle de Saint-Yves pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée , à quatre cent lieues d'ici , & dont je n'entends point la langue ! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez monsieur l'abbé de Saint-Yves , qui ne demeure qu'à une lieue de vous , & je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

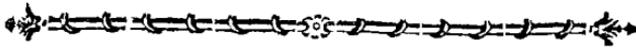
Comme il parlait encor , entra le bailli , qui , selon sa coûtume , lui demanda où il allait ? Je vais me

marier , dit l'Ingénu en courant ; & , au bout d'un quart d'heure , il était déjà chez sa belle & chère baffe-Brette qui dormait encor. Ah ! mon frere, difait mademoiselle Kerkabon au prieur , jamais vous ne ferez un sous-diacre de notre neveu.

Le bailli fut très-mécontent de ce voyage ; car il prétendait que son fils époufât la Saint-Yves ; & ce fils était encor plus sot & plus infuportable que son pere.







C H A P I T R E V I.

L'Ingénu court chez sa Maîtresse, & devient furieux.

A peine l'Ingénu était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille servante où était la chambre de sa maîtresse, il avait poussé fortement la porte mal fermée ; & s'était élançé vers le lit. Mademoiselle de Saint-Yves se réveillant en sursaut, s'était écriée : Quoi ! c'est vous ! ah ! c'est vous ! arrêtez-vous, que faites-vous ? Il avait répondu : Je vous épouse ; & , en éfet, il l'épousait, si elle ne s'était pas débatue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation.

L'Ingénu n'entendait pas raillerie ; il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainsi qu'en usait mademoiselle Abacaba ma première maîtresse ; vous n'avez point de probité, vous m'avez promis mariage , & vous ne voulez point faire mariage ; c'est manquer aux premières loix de l'honneur ; je vous apprendrai à tenir votre parole , & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'Ingénu possédait une vertu mâle & intrépide , digne de son patron Hercule, dont on lui avait donné le nom à son batême ; il allait l'exercer dans toute son étendue , lorsqu'aux cris perçans de la demoiselle plus discrètement vertueuse , acourut le sage abbé

Q ij

de Saint-Yves avec sa gouvernante, un vieux domestique dévot, & un prêtre de la paroisse. Cette vue modéra le courage de l'affaillant. Eh ! mon Dieu, mon cher voisin, lui dit l'abbé, que faites-vous là ? Mon devoir, repliqua le jeune homme ; je remplis mes promesses qui sont sacrées.

Mademoiselle de Saint-Yves se rajusta en rougissant. On emmena l'Ingénu dans un autre appartement. L'abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'Ingénu se défendit sur les privilèges de la loi naturelle qu'il connaissait parfaitement. L'abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage, & que, sans les conventions faites entre les hommes, la loi de nature ne ferait presque jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contrats, des dispenses. L'Ingénu lui répondit par la réflexion que les Sauvages ont toujours faite : Vous êtes donc de bien malhonnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconstans & de fripons parmi nous ; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville ; mais aussi il y a des âmes sages, honnêtes, éclairées, & ce sont ces hommes-là qui ont fait les loix. Plus on est homme de bien, plus on doit s'y foumettre ; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donnée elle-même.

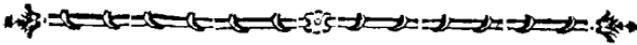
Cette réponse frapa l'Ingénu. On a déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flatteuses ; on lui donna des espérances ; ce sont les deux pièges où les hommes des deux hémisphères se prennent ; on lui présenta même mademoiselle de Saint-Yves quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bienfaisance. Mais , malgré cette décence , les yeux étincelans de l'Ingénu Hercule firent toujours baisser ceux de sa maîtresse , & trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ses parens. Il falut encor employer le crédit de la belle Saint-Yves ; plus elle sentait son pouvoir sur lui , & plus elle l'aimait. Elle le fit partir , & en fut très-affligée : enfin , quand il fut parti , l'abbé qui non-seulement était le frere très-ainé de mademoiselle de Saint-Yves , mais qui était aussi son tuteur , prit le parti de soustraire sa pupille aux empressemens de cet amant terrible. Il alla consulter le bailli , qui , destinant toujours son fils à la sœur de l'abbé , lui conseilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible. Une indifférente qu'on mettrait en couvent jeterait les hauts cris ; mais une amante , & une amante aussi sage que tendre , c'était de quoi la mettre au désespoir.

L'Ingénu , de retour chez le prieur , raconta tout avec sa naïveté ordinaire. Il essuya les mêmes remontrances , qui firent quelque effet sur son esprit , & aucun sur ses sens ; mais le lendemain , quand il

voulut retourner chez sa belle maîtresse pour raisonner avec elle sur la loi naturelle & sur la loi de convention , monsieur le bailli lui aprit , avec une joie insultante , qu'elle était dans un couvent. Eh bien , dit-il , j'irai raisonner dans un couvent. Cela ne se peut , dit le bailli ; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un *couvent* , ou un *convent* , que ce mot venait du latin *conventus* , qui signifie *assemblée* ; & le Huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'assemblée. Si-tôt qu'il fut instruit que cette assemblée était une espèce de prison où l'on tenait les filles renfermées , chose horrible , inconnue chez les Hurons & chez les Anglais , il devint aussi furieux que le fut son patron Hercule , lors qu'Euryte , roi d'Æthalie , non moins cruel que l'abbé de Saint-Yves , lui refusa la belle Iole sa fille , non moins belle que la sœur de l'abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent , enlever sa maîtresse , ou se brûler avec elle. Mademoiselle Kerkabon , épouvantée , renonçait plus que jamais à toutes les espérances de voir son neveu sous-diacre , & disait en pleurant qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était batifé.





C H A P I T R E V I I.

L'Ingénu repousse les Anglais.

L'Ingénu , plongé dans une sombre & profonde mélancolie , se promena vers le bord de la mer , son fusil à deux coups sur l'épaule , son grand coutelas au côté , tirant de tems en tems sur quelques oiseaux , & souvent tenté de tirer sur lui-même ; mais il aimait encor la vie à cause de mademoiselle de Saint-Yves. Tantôt il maudissait son oncle , sa tante , & toute la basse-Bretagne , & son batême. Tantôt il les bénissait , puisqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait la résolution d'aller brûler le couvent ; & il s'arrêtait tout court de peur de brûler sa maîtresse. Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'est & d'ouest , que son cœur l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où , lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple , dont une moitié courait au rivage , & l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés ; la curiosité & le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs ; il y vole en quatre bonds.

Q iv.

Le commandant de la milice, qui avait soupé avec lui chez le prier, le reconnut aussi-tôt ; il court à lui les bras ouverts : Ah ! c'est l'Ingénu, il combattra pour nous. Et les milices qui mouraient de peur se rassurèrent, & crièrent aussi : C'est l'Ingénu, c'est l'Ingénu.

Messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il ? pourquoi êtes-vous si éfarés ? a-t-on mis vos maîtresses dans des couvens ? Alors cent voix confuses s'écrient : Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent ? Eh bien, repliqua le Huron, ce sont de braves gens ; ils ne m'ont jamais proposé de me faire sous-diacre ; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le commandant lui fit entendre que les Anglais venaient piller l'abbaye de la Montagne, boire le vin de son oncle, & peut-être enlever mademoiselle de Saint-Yves ; que le petit vaisseau sur lequel il avait abordé en Bretagne n'était venu que pour reconnaître la côte ; qu'ils faisaient des actes d'hostilité, sans avoir déclaré la guerre au roi de France, & que la province était exposée. Ah ! si cela est, ils violent la loi naturelle ; laissez-moi faire ; j'ai demeuré long-tems parmi eux, je fais leur langue, je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puissent avoir un si méchant dessein.

Pendant cette conversation, l'escadre Anglaise approchait ; voilà le Huron qui court vers elle, se jete dans un petit bateau, arive, monte au vaisseau amiral, & demande s'il est vrai qu'ils viennent rava-

ger le pays sans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout son bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch & le renvoyèrent.

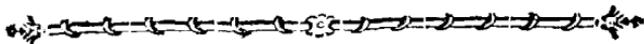
L'Ingénu piqué ne songea plus qu'à se bien battre contre ses anciens amis pour ses compatriotes & pour monsieur Je prieur. Les gentilshommes du voisinage accouraient de toutes parts, il se joint à eux ; on avait quelques canons, il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les Anglais débarquent, il court à eux, il en tue trois de sa main, il blesse même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les Anglais se rembarquent, & toute la côte retentissait de cris de victoire : *Vive le roi, vive l'Ingénu*. Chacun l'embrassait, chacun s'empressait d'étancher le sang de quelques blessures légères qu'il avait reçues. Ah ! dit-il, si mademoiselle de Saint-Yves était là, elle me mettrait une compresse.

Le bailli qui s'était caché dans sa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien surpris quand il entendit Hercule l'Ingénu, dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté, dont il était entouré : Mes amis, ce n'est rien d'avoir délivré l'abbaye de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeunesse prit feu à ces seules paroles. On le suivait déjà en foule, on courait au couvent. Si le bailli n'avait pas sur le champ averti le commandant, si on n'avait pas couru après la troupe joyeuse,

c'en était fait. On ramena l'Ingénu chez son oncle & sa tante , qui le baignèrent de larmes de tendresse.

Je vois bien que vous ne ferez jamais ni sous-diacre, ni prier , lui dit l'oncle ; vous ferez un officier encore plus brave que mon frere le capitaine , & probablement aussi gueux. Et mademoiselle Kerkabon pleurait toujours en l'embrassant & en disant : Il se fera tuer comme mon frere , il vaudrait bien mieux qu'il fût sous-diacre.

L'Ingénu , dans le combat , avait ramassé une grosse bourse remplie de guinées , que , probablement , l'amiral avait laissé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourse il ne pût acheter toute la basse-Bretagne , & sur-tout faire mademoiselle de Saint-Yves grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Versailles pour y recevoir le prix de ses services. Le commandant , les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle & la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être , sans difficulté , présenté au roi. Cela seul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourse Anglaise un présent considérable de leurs épargnes. L'Ingénu disait en lui-même : Quand je verrai le roi , je lui demanderai mademoiselle de Saint-Yves en mariage , & certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le canton , étouffé d'embrassemens , baigné des larmes de sa tante , béni par son oncle , & se recommandant à la belle Saint-Yves.



CHAPITRE VIII.

L'Ingénu va en cour. Il soupe en chemin avec des Huguenots.

L'Ingénu prit le chemin de Saumur par le coche , parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur , il s'étonna de trouver la ville presque déserte , & de voir plusieurs familles qui déménageaient. On lui dit que , six ans auparavant , Saumur contenait plus de quinze mille ames , & qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler à souper dans son hôtellerie. Plusieurs protestans étaient à table ; les uns se plaignaient amèrement , d'autres frémissaient de colère , d'autres disaient en pleurant : *Nos dulcia linquimus arva , nos patriam fugimus*. L'Ingénu , qui ne savait pas le Latin , se fit expliquer ces paroles , qui signifient : *Nous abandonnons nos douces campagnes , nous fuyons notre patrie*.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie , messieurs ? C'est qu'on veut que nous reconnaissons le pape. Et pourquoi ne le reconnaîtriez-vous pas ? vous n'avez donc point de maraines que vous vouliez épouser ? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permission. Ah ! monsieur , ce pape dit qu'il est le

maître du domaine des rois !... Mais, messieurs, de quelle profession êtes-vous ?... Monsieur, nous sommes, pour la plupart, des drapiers & des fabriquans... Si votre pape dit qu'il est le maître de vos draps & de vos fabriques, vous faites très-bien de ne le pas reconnaître; mais pour les rois, c'est leur affaire; de quoi vous mêlez-vous ?... Alors un petit homme noir prit la parole, & exposa très-savamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière si pathétique le sort de cinquante mille familles fugitives, & de cinquante mille autres converties par les dragons, que l'Ingénu à son tour versa des larmes. D'où vient donc, disait-il, qu'un si grand roi, dont la gloire s'étend jusques chsz les Hurons, se prive ainsi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, & de tant de bras qui l'auraient servi ?

C'est qu'on l'a trompé comme les autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que, dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui; & qu'il nous ferait changer de religion, comme son musicien Lulli fait changer, en un moment, les décorations de ses opéra. Non-seulement il perd déjà cinq à six cent mille sujets très-utiles, mais il s'en fait des ennemis; & le roi Guillaume, qui est actuellement maître de l'Angleterre, a composé plusieurs régimens de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur monarchie.

Un tel désastre est d'autant plus étonnant, que la

pape régnant, à qui Louis XIV sacrifie une partie de son peuple, est son ennemi déclaré. Ils ont encor tous deux, depuis neuf ans, une querelle violente. Elle a été poussée si loin, que la France a espéré enfin de voir briser le joug qui la soumet depuis tant de siècles à cet étranger, & sur-tout de ne lui plus donner d'argent, ce qui est le premier mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand roi sur ses intérêts comme sur l'étendue de son pouvoir, & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de son cœur.

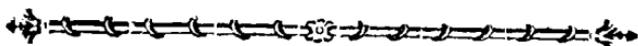
L'Ingénu, atendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainsi un monarque si cher aux Hurons ? Ce sont les jésuites, lui répondit-on ; c'est, sur-tout, le pere de la Chaîse, confesseur de sa majesté. Il faut espérer que Dieu les en punira un jour, & qu'ils seront chassés comme ils nous chassent. Y a-t-il un malheur égal au nôtre ? Mons de Louvois nous envoie de tous côtés des jésuites & des dragons.

Oh bien, messieurs, repliqua l'Ingénu qui ne pouvait plus se contenir, je vais à Versailles recevoir la récompense dûe à mes services ; je parlerai à ce monsieur de Louvois ; on m'a dit que c'est lui qui fait la guerre de son cabinet. Je verrai le roi, je lui ferai connaître la vérité. Il est impossible qu'on ne se rende pas à cette vérité quand on la sent. Je reviendrai bientôt pour épouser mademoiselle de Saint-Yves, & je vous prie à la nôce. Ces bonnes gens le prirent alors

pour un grand seigneur qui voyageait *incognito* par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du roi.

Il y avait à table un jésuite déguisé qui servait d'espion au révérend pere de la Chaise. Il lui rendait comté de tout, & le pere de la Chaise en instruisait mons de Louvois. L'espion écrivit. L'Ingénu & la lettre arivèrent presque en même tems à Versailles.





C H A P I T R E I X .

Arrivée de l'Ingénu à Versailles. Sa réception à la Cour.

L'Ingénu débarque en pot-de-chambre (a) dans la cour des cuisines. Il demande aux porteurs de chaise à quelle heure on peut voir le roi. Les porteurs lui tient au nez tout comme avait fait l'amiral Anglais. Il les traite de même, il les batit ; ils voulurent le lui rendre, & la scène allait être sanglante, s'il n'eût passé un garde-du-corps, gentilhomme Breton, qui écarta la canaille. Monsieur, lui dit le voyageur, vous me paraissez un brave homme ; je suis le neveu de monsieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne. J'ai tué des Anglais, je viens parler au roi. . . . Je vous prie de me mener dans sa chambre. Le garde, ravi de trouver un brave de sa province qui ne paraissait pas au fait des usages de la cour, lui aprit qu'on ne parlait pas ainsi au roi, & qu'il fallait être présenté par monseigneur de Louvois. . . . Eh bien, menez-moi donc chez ce monseigneur de Louvois, qui, sans doute, me conduira chez sa majesté.

(a) C'est une voiture de Paris à Versailles, laquelle ressemble à un petit tomberceau couvert.

Il est encor plus difficile , repliqua le garde , de parler à monseigneur de Louvois qu'à sa majesté ; mais je vais vous conduire chez monsieur Alexandre , le premier commis de la guerre , c'est comme si vous parliez au ministre. Ils vont donc chez ce monsieur Alexandre , premier commis , & ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une dame de la cour , & il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Eh bien , dit le garde , il n'y a rien de perdu , allons chez le premier commis de monsieur Alexandre ; c'est comme si vous parliez à monsieur Alexandre lui-même.

Le Huron tout étonné , le suit ; ils restent ensemble une demi - heure dans une petite antichambre. Qu'est - ce donc que tout ceci ? dit l'Ingénu , est - ce que tout le monde est invisible dans ce pays - ci ? il est bien plus aisé de se battre , en basse - Bretagne , contre des Anglais , que de rencontrer , à Versailles , les gens à qui on a affaire. Il se défennuya en racontant ses amours à son compatriote. Mais l'heure en sonnant rapela le garde-du-corps à son poste. Ils se promirent de se revoir le lendemain ; & l'Ingénu resta encor une autre demi-heure dans l'antichambre , en rêvant à mademoiselle de Saint - Yves , & à la difficulté de parler aux rois & aux premiers commis.

Enfin le patron parut : Monsieur , lui dit l'Ingénu , si j'avais attendu pour repousser les Anglais aussi longtems que vous m'avez fait attendre mon audience , ils ravageroient actuellement la basse-Bretagne tout

à leur aise. Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au Breton : Que demandez-vous ? Récompense, dit l'autre, voici mes titres ; il lui étala tous ses certificats. Le commis lut , & lui dit que probablement on lui acorderait la permission d'acheter une lieutenance. Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repoussé les Anglais ? Que je paie le droit de me faire tuer pour vous , pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le roi fasse sortir mademoiselle de Saint-Yves du couvent , & qu'il me la donne en mariage. Je veux parler au roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile ; qu'on m'emploie & qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous , monsieur , qui parlez si haut ? Oh ! oh ! reprit l'Ingénu ; vous n'avez donc pas lu mes certificats ? c'est donc ainsi qu'on en use ? Je m'appelle Hercule de Kerkabon ; je suis batisé , je loge au cadran bleu ; & je me plaindrai de vous au roi. Le commis conclut comme les gens de Saumur , qu'il n'avait pas la tête bien saine , & n'y fit pas grande attention.

Ce même jour , le révérend pere la Chaife , confesseur de Louis XIV , avait reçu la lettre de son espion , qui acufait le Breton Kerkabon de favoriser dans son cœur les huguenots , & de condamner la conduite des jésuites. Monsieur de Louvois , de son

côté, avait reçu une lettre de l'interrogant bailli, qui dépeignait l'Ingénu comme un garnement qui voulait brûler les couvens & enlever les filles.

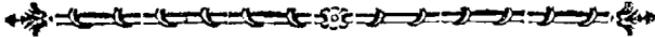
L'Ingénu, après s'être promené dans les jardins de Versailles où il s'ennuia, après avoir soupé en Huron & en bas-Breton, s'était couché dans la douce espérance de voir le roi le lendemain, d'obtenir mademoiselle de Saint-Yves en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie & de faire cesser la persécution contre les huguenots. Il se berçait de ces flatteuses idées quand la maréchauffée entra dans sa chambre. Elle se faisit d'abord de son fusil à deux coups & de son grand sabre.

On fit un inventaire de son argent comtant, & on le mena dans le château que fit construire le roi Charles V, fils de Jean, auprès de la rue Saint-Antoine, à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'Ingénu; je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement; puis tout-à-coup transporté d'une fureur qui redoublait ses forces, il prend à la gorge deux de ses conducteurs qui étaient avec lui dans le carrosse, les jète par la portière, se jète après eux, & entraîne le troisième qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie; on le remonte dans la voiture. Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la basse-Bretagne! Que dirais-tu, belle Saint-Yves, si tu me voyais dans cet état?

On arive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porté en silence dans la chambre où il devait être renfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà ocupée par un vieux solitaire de Port-royal, nommé Gordon, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des sbires, voilà de la compagnie que je vous amène. Et sur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaisse, revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'univers entier,





C H A P I T R E X.

L'Ingénu enfermé à la Bastille avec un Janséniste.

Monsieur Gordon était un vieillard frais & serein, qui savait deux grandes choses, supporter l'adversité & consoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert & compâttissant vers son compagnon, & lui dit en l'embrassant : Qui que vous soyiez qui venez partager mon tombeau, soyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourmens dans l'abîme infernal où nous sommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits, souffrons en paix & espérons. Ces paroles firent sur l'ame de l'Ingénu l'effet des gouttes d'Angleterre qui rapellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers complimens, Gordon sans le presser de lui apprendre la cause de son malheur, lui inspira, par la douceur de son entretien, & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le desir d'ouvrir son cœur & de déposer le fardeau qui l'acablait, mais il ne pouvait deviner le sujet de son malheur ; cela lui paraissait un effet sans cause, & le bon homme Gordon était aussi étonné que lui-même.

Il faut, dit le janséniste au Huron, que Dieu ait de grands desseins sur vous, puisqu'il vous a conduit du lac Ontario en Angleterre & en France, qu'il vous a fait batiser en basse-Bretagne, & qu'il vous a mis ici pour votre salut. Ma foi, répondit l'Ingénu, je crois que le diable s'est mêlé seul de ma destinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve; ils n'en ont pas d'idée. On les apelle *Sauvages*, ce sont des gens de bien grossiers, & les hommes de ce pays-ci sont des coquins raffinés. Je suis, à la vérité, bien surpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci sous quatre verroux avec un prêtre; mais je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémisphère pour aller se faire tuer dans l'autre, ou qui sont naufrage en chemin, & qui sont mangés des poissons. Je ne vois pas les gracieux desseins de Dieu sur tous ces gens-là

On leur apporta à dîner par un guichet. La conversation roula sur la Providence, sur les lettres de cachet, & sur l'art de ne pas succomber aux disgrâces auxquelles tout homme est exposé dans ce monde. Il y a deux ans que je suis ici, dit le vieillard, sans autre consolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaise humeur.

Ah! monsieur Gordon, s'écria l'Ingénu, vous n'aimez donc pas votre maraine? Si vous connaissiez comme moi mademoiselle de Saint-Yves, vous feriez au désespoir: à ces mots il ne put retenir ses lar-

R ij

mes, & il se sentit alors un peu moins oppressé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes soulagent-elles ? il me semble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout est physique en nous, dit le bon vieillard ; toute sécrétion fait du bien au corps, & tout ce qui le soulage, soulage l'âme : nous sommes les machines de la Providence.

L'Ingénu, qui, comme nous l'avons dit plusieurs fois, avait un grand fonds d'esprit, fit de profondes réflexions sur cette idée, dont il semblait qu'il avait la semence en lui-même. Après, quoi il demanda à son compagnon, pourquoi sa machine était depuis deux ans sous quatre verroux ? Par la grace efficace, répondit Gordon, je passe pour janséniste, j'ai connu Arnaud & Nicole : les jésuites nous ont persécutés. Nous croyons que le pape n'est qu'un évêque comme un autre, & c'est pour cela que le pere de la Chaise a obtenu du roi, son pénitent, un ordre de me ravir, sans aucune formalité de justice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui est bien étrange, dit l'Ingénu ; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le sont qu'à cause du pape.

A l'égard de votre grace efficace, je vous avoue que je n'y entends rien ; mais je regarde comme une grande grace que Dieu m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme vous, qui verse dans mon cœur des consolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la conversation devenait plus inté-

teffante & plus instructive. Les ames des deux cap-tifs s'atachaient l'une à l'autre. Le vieillard savait beau-coup, & le jeune homme voulait beaucoup apren-dre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. Gordon lui fit lire la physique de Rohault qui était encor à la mode, & il eut le bon esprit de n'y trouver que des incertitudes.

Enfuite il lut le premier volume de la recherche de la vérité. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi ! dit-il, notre imagination & nos sens nous trompent à ce point ! quoi ! les objets ne forment point nos idées, & nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes ! Quand il eut lu le second volume, il ne fut plus si content, & il conclut qu'il est plus aisé de dé-truire que de bâtir.

Son confrere, étonné qu'un jeune ignorant fît cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, con-çut une grande idée de son esprit, & s'atacha à lui davantage.

Votre Mallebranche, lui dit un jour l'Ingénu, me paraît avoir écrit la moitié de son livre avec la raison, & l'autre avec son imagination & ses pré-jugés.

Quelques jours après Gordon lui demanda, que pensez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées, de notre volonté, de la grace, du libre arbitre ? Rien, lui reparti l'Ingénu : si je pen-sois quelque chose, c'est que nous sommes sous la puissance de l'être éternel comme les astres & les

R iv

élémens ; qu'il fait tout en nous , que nous sommes de petites roues de la machine immense dont il est l'ame , qu'il agit par des loix générales & non par des vues particulières ; cela seul me paraît intelligible , tout le reste est pour moi un abîme de ténèbres. Mais , mon fils , ce serait faire Dieu auteur du péché ! Mais , mon pere , votre grace efficace ferait Dieu auteur du péché aussi ; car il est certain que tous ceux à qui cette grace ferait refusée pécheraient , & qui nous livre au mal n'est-il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embarrassait fort le bon homme ; il sentait qu'il faisait de vains efforts pour se tirer de ce borbier ; & il entassait tant de paroles qui paraissaient avoir du sens & qui n'en avaient point (dans le goût de la prémotion physique) que l'Ingénu en avait pitié. Cette question tenait évidemment à l'origine du bien & du mal ; & alors il fallait que le pauvre Gordon passât en revue la boîte de Pandore , l'œuf d'Orosmade percé par Arimane , l'inimitié entre Typhon & Osiris , & enfin le péché originel ; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde sans jamais se rencontrer. Mais enfin ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre misère ; & par un charme étrange la foule des calamités répandues sur l'univers diminuait la sensation de leurs peines ; ils n'osaient se plaindre quand tout souffrait.

Mais dans le repos de la nuit l'image de la belle Saint-Yves éçaçait dans l'esprit de son amant toutes

les idées de métaphysique & de morale. Il se réveillait les yeux mouillés de larmes , & le vieux janfé- niste oubliait sa grace efficace , & l'abbé de Saint- Cyran & Janfenius , pour consoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures , après leurs raisonnemens ; ils parlaient encor de leurs aventures , & après en avoir inutilement parlé ils lifaient ensemble ou fé- parément. L'esprit du jeune homme se fortifiait de plus en plus. Il ferait , sur-tout , allé très-loin en ma- thématique fans les distractions que lui donnait ma- demoiselle de Saint-Yves.

Il lut des histoires , elles l'attristèrent. Le monde lui parut trop méchant & trop misérable. En éfet, l'his- toire n'est que le tableau des crimes & des malheurs. La foule des hommes innocens & paisibles disparaît toujours sur ces vastes théâtres. Les personnages ne font que des ambitieux pervers. Il semble que l'his- toire ne plaise que comme la tragédie qui languit si elle n'est animée par les passions , les forfaits & les grandes infortunes. Il faut armer Clio du poignard comme Melpomène.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'ho- reurs ainsi que toutes les autres , cependant elle lui pa- rut si dégoûtante dans ses commencemens , si sèche dans son milieu , si petite enfin , même du temps de Henri IV , toujours si dépourvue de grands monu- mens , si étrangère à ces belles découvertes qui ont illustré d'autres nations , qu'il était obligé de luter

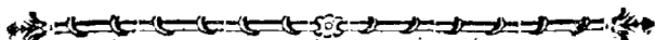
contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obscures refferées dans un coin du monde.

Gordon pensait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était question des souverains de Fézenfac, de Féanfaguet & d'Astarac. Cette étude, en effet, ne ferait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avoient. Les beaux siècles de la république Romaine le rendirent quelque tems indifférent pour le reste de la terre. Le spectacle de Rome victorieuse & législatrice des nations occupait son ame entière. Il s'échauffait en contemplant ce peuple qui fut gouverné sept cent ans par l'enthousiasme de la liberté & de la gloire.

Ainsi se passaient les jours, les semaines, les mois; & il se ferait crû heureux dans le séjour du désespoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendrissait encor sur le prier de Notre-Dame de la Montagne, & sur la sensible Kerkabon. Que penseront-ils, répétait-il souvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? Ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait, il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne s'aimait lui-même.





C H A P I T R E X I .

Comment l'Ingénu développe son génie.

La lecture agrandit l'ame , & un ami éclairé la console. Notre captif jouissait de ces deux avantages qu'il n'avait pas soupçonnés auparavant. Je serais tenté , dit-il , de croire aux métamorphoses , car j'ai été changé de brute en homme. Il se forma une bibliothèque choisie d'une partie de son argent dont on lui permettait de disposer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit ses réflexions. Voici ce qu'il écrivit sur l'histoire ancienne.

» Je m'imagine que les nations ont été long-tems
 » comme moi , qu'elles ne se sont instruites que fort
 » tard , qu'elles n'ont été occupées pendant des siècles
 » que du moment présent qui coulait , très-peu
 » du passé & jamais de l'avenir. J'ai parcouru cinq
 » ou six cent lieux du Canada , je n'y ai pas trouvé
 » un seul monument ; personne n'y fait rien de ce qu'a
 » fait son bis-aïeul. Ne serait-ce pas là l'état naturel de
 » l'homme ? L'espèce de ce continent-ci me paraît supérieure
 » à celle de l'autre. Elle a augmenté son être
 » depuis plusieurs siècles , par les arts & par les connaissances.
 » Est-ce parce qu'elle a de la barbe au menton ,
 » & que Dieu a refusé la barbe aux Américains ? Je

» Je ne le crois pas ; car je vois que les Chinois n'ont
 » presque point de barbe , & qu'ils cultivent les arts
 » depuis plus de cinq mille années. En éfet , s'ils
 » ont plus de quatre mille ans d'annales , il faut bien
 » que la nation ait été rassemblée & florissante de-
 » puis plus de cinquante siècles.

» Une chose me frappe sur-tout dans cette ancienne
 » histoire de la Chine , c'est que presque tout y est
 » vraisemblable & naturel. Je l'admire en ce qu'il
 » n'y a rien de merveilleux.

» Pourquoi toutes les autres nations se sont-elles
 » donné des origines fabuleuses ? Les anciens chro-
 » niqueurs de l'histoire de France qui ne sont pas
 » fort anciens , font venir les Français d'un Francus ,
 » fils d'Hector. Les Romains se disaient issus d'un
 » Phrygien , quoiqu'il n'y eût pas dans leur langue
 » un seul mot qui eût le moindre rapport à la lan-
 » gue de Phrygie. Les dieux avaient habité dix
 » mille ans en Egypte , & les diables en Scythie ,
 » où ils avaient engendré les Huns. Je ne vois
 » avant Thucydide que des romans semblables aux
 » Amadis , & beaucoup moins amusans. Ce sont
 » par-tout des apparitions , des oracles , des prodiges ,
 » des sortilèges , des métamorphoses , des songes
 » expliqués , & qui sont la destinée des plus grands
 » empires & des plus petits états : ici des bêtes qui
 » parlent ; là , des bêtes qu'on adore , des dieux trans-
 » formés en hommes , & des hommes transformés
 » en dieux. Ah ! s'il nous faut des fables , que ces

» fables foient du moins l'emblême de la vérité.
» J'aime les fables des philosophes , je ris de celles
» des enfans , & je hais celles des imposteurs «.

Il tomba un jour sur une histoire de l'empereur Justinien. On y lifait que des apédeutes de Constantinople avaient donné , en très-mauvais Grec , un édit contre le plus grand capitaine du fiecle , parce que ce héros avait prononcé ces paroles dans la chaleur de la conversation : *La vérité luit de sa propre lumière , & on n'éclaire pas les esprits avec les flammes des bûchers.* Les apédeutes affurèrent que cette proposition était hérétique , sentant l'hérésie , & que l'axiome contraire était catholique , univerfel & Grec , *On n'éclaire les esprits qu'avec la flamme des bûchers , & la vérité ne saurait luire de sa propre lumière.* Ces linostoles condannèrent ainsi plusieurs discours du capitaine , & donnèrent un édit.

Quoi ! s'écria l'Ingénu , des édits rendus par ces gens-là ! Ce ne font point des édits , repliqua Gordon , ce font des contredits , dont tout le monde se moquait à Constantinople , & l'empereur tout le premier : c'était un sage prince qui avait su réduire les apédeutes linostoles à ne pouvoir faire que du bien. Il savait que ces messieurs-là & plusieurs autres paftophores avaient lassé de contredits la patience des empereurs ses prédécesseurs en matière plus grave. Il fit fort bien , dit l'Ingénu ; on doit soutenir les paftophores & les contenir.

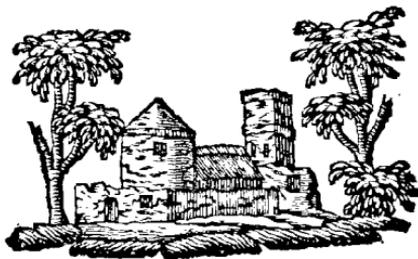
Il mit , par écrit , beaucoup d'autres réflexions qui

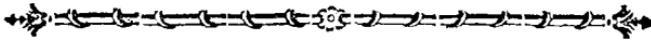
épouvantèrent le vieux Gordon. Quoi ! dit-il en lui-même, j'ai consumé cinquante ans à m'instruire, & je crains de ne pouvoir atteindre au bon sens naturel de cet enfant presque sauvage ! Je tremble d'avoir laborieusement fortifié des préjugés ; il n'écoute que la simple nature.

Le bon homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques, où des hommes incapables de rien produire, dénigrent les productions des autres, où les Vifé insultent aux Racine, & les Faidit aux Fénelon. L'Ingénu en parcourut quelques-uns. Je les compare, disait-il, à certains moucheron qui vont déposer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. A peine les deux philosophes daignèrent jeter les yeux sur ces excréments de la littérature.

Ils lurent bientôt ensemble les élémens de l'astronomie ; l'Ingénu fit venir des sphères : ce grand spectacle le ravissait. Qu'il est dur, disait-il, de ne commencer à connaître le ciel que lorsqu'on me ravit le droit de le contempler ! Jupiter & Saturne roulent dans ces espaces immenses ; des millions de soleils éclairent des milliards de mondes ; & dans le coin de terre où je suis jeté il se trouve des êtres qui me privent, moi, être voyant & pensant, de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, & de celui où Dieu m'a fait naître ! La lumière faite pour tout l'univers est perdue pour moi. On ne me la cachait pas dans

l'horzion septentrional où j'ai passé mon enfance & ma jeunesse. Sans vous, mon cher Gordon, je serais ici dans le néant.





C H A P I T R E X I I .

Ce que l'Ingénu pense des pièces de théâtre.

Le jeune Ingénu ressembloit à un de ces arbres vigoureux qui , nés dans un sol ingrat , étendent , en peu de tems , leurs racines & leurs branches quand ils sont transplantés dans un terrain favorable ; & il était bien extraordinaire qu'une prison fût ce terrain.

Parmi les livres qui occupaient le loisir des deux captifs , il se trouva des poésies , des traductions de tragédies Grecques , quelques pièces du théâtre Français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'ame de l'Ingénu le plaisir & la douleur. Ils lui parlaient tous de sa chere Saint-Yves. La fable des deux pigeons lui perça le cœur ; il était bien loin de pouvoir revenir à son colombier.

Molière l'enchantait. Il lui faisait connaître les mœurs de Paris & du genre-humain. A laquelle de ses comédies donnez - vous la préférence ? Au Tartufe , sans difficulté. Je pense comme vous , dit Gordon ; c'est un tartufe qui m'a plongé dans ce cachot , & peut-être ce sont des tartufes qui ont fait votre malheur.

Comment trouvez - vous ces tragédies Grecques ?
Bonnes pour des Grecs , dit l'Ingénu. Mais quand il
lut

lut l'Phigénie moderne, Phèdre, Andromaque, Athalie, il fut en extase, il soupira, il versa des larmes, il les fut par cœur, sans avoir envie de les apprendre.

Lisez Rodogune, lui dit Gordon, on dit que c'est le chef-d'œuvre du théâtre; les autres pièces, qui vous ont fait tant de plaisir, sont peu de chose en comparaison. Le jeune homme, dès la première page, lui dit : Cela n'est pas du même auteur. A quoi le voyez-vous ? . . . Je n'en fais rien encor; mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille, ni à mon cœur. Oh ! ce n'est rien que les vers, repliqua Gordon. L'ingénu répondit : Pourquoi donc en faire ?

Après avoir lu très-attentivement la pièce, sans autre dessein que celui d'avoir du plaisir, il regardait son ami avec des yeux secs & étonnés, & ne savait que dire. Enfin, pressé de rendre compte de ce qu'il avait senti, voici ce qu'il répondit : Je n'ai guère entendu le commencement; j'ai été révolté du milieu; la dernière scène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraisse peu vraisemblable; je ne me suis intéressé pour personne, & je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaisent.

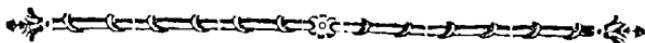
Cette pièce passe pourtant pour la meilleure que nous ayons. . . . Si cela est, repliqua-t-il, elle est peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'est ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encor être formé; je peux me tromper; mais vous savez que je suis accoutumé à dire

Tome II.

S

ce que je pense , ou plutôt ce que je sens. Je soupçonne qu'il y a souvent de l'illusion , de la mode , du caprice dans les jugemens des hommes. J'ai parlé d'après la nature ; il se peut que chez moi la nature soit très-imparfaite ; mais il se peut aussi qu'elle soit quelquefois peu consultée par la plupart des hommes. Alors il récita des vers d'Iphigénie dont il était plein ; & quoiqu'il ne déclamât pas bien , il y mit tant de vérité & d'onction , qu'il fit pleurer le vieux janséniste. Il lut ensuite Cinna ; il ne pleura point , mais il admira.





C H A P I T R E X I I I .

La belle Saint-Yves va à Versailles.

Pendant que notre infortuné s'éclairait plus qu'il ne se consolait ; pendant que son génie , étouffé depuis si long-tems , se déployait avec tant de rapidité & de force ; pendant que la nature , qui se perfectionnait en lui , le vengeait des outrages de la fortune , que devinrent monsieur le prieur & sa bonne sœur , & la belle recluse Saint-Yves ? Le premier mois , on fut inquiet , & au troisième , on fut plongé dans la douleur. Les fausses conjectures , les bruits mal fondés alarmèrent. Au bout de six mois , on le crut mort. Enfin , monsieur & mademoiselle de Kerkabon apprirent par une ancienne lettre qu'un garde du roi avait écrite en Bretagne , qu'un jeune homme semblable à l'Ingénu , était arivé un soir à Versailles , mais qu'il avait été enlevé pendant la nuit , & que , depuis ce tems , personne n'en avait entendu parler.

Hélas ! dit mademoiselle Kerkabon , notre neveu aura fait quelque sottise , & se sera attiré de fâcheuses affaires. Il est jeune , il est bas-Breton , il ne peut savoir comme on doit se comporter à la cour. Mon cher frere , je n'ai jamais vu Versailles , ni Paris , voici une belle occasion , nous retrouverons peut-être

S ij

notre pauvre neveu ; c'est le fils de notre frere , notre devoir est de le secourir. Qui fait si nous ne pourrions point parvenir , enfin , à le faire sous-diacre , quand la fougue de la jeunesse sera amortie ? Il avait beaucoup de dispositions pour les sciences. Vous souvenez-vous comme il raisonnait sur l'ancien & sur le nouveau testament ? Nous sommes responsables de son ame ; c'est nous qui l'avons fait batiser ; sa chere maîtresse Saint-Yves passe les journées à pleurer. En vérité , il faut aller à Paris. S'il est caché dans quelque-une de ces vilaines maisons de joie dont on m'a fait tant de récits , nous l'en tirerons. Le prieur fut touché des discours de sa sœur. Il alla trouver l'évêque de Saint-Malo qui avait batisé le Huron , & lui demanda sa protection & ses conseils. Le prélat approuva le voyage. Il donna au prieur des lettres de recommandation pour le pere de la Chaise , confesseur du roi , qui avait la première dignité du royaume , pour l'archevêque de Paris , Harlay ; & pour l'évêque de Meaux , Bossuet.

Enfin , le frere & la sœur partirent ; mais quand ils furent arrivés à Paris , ils se trouvèrent égarés comme dans un vaste labyrinthe , sans fil & sans issue. Leur fortune était médiocre , il leur falait tous les jours des voitures pour aller à la découverte , & ils ne découvraient rien.

Le prieur se présenta chez le révérend pere de la Chaise ; il était avec mademoiselle du Tron , & ne pouvait donner audience à des prieurs. Il alla à la

porte de l'archevêque ; le prélat était enfermé avec la belle madame de Lesdiguières pour les affaires de l'église. Il courut à la maison de campagne de l'évêque de Meaux ; celui-ci examinait avec mademoiselle de Mauléon l'amour mystique de madame Guyon. Cependant il parvint à se faire entendre de ces deux prélats ; tous deux lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient se mêler de son neveu , attendu qu'il n'était pas sous-diacre.

Enfin , il vit le jésuite ; celui - ci le reçut à bras ouverts , lui protesta qu'il avait toujours eu pour lui une estime particulière , ne l'ayant jamais connu. Il jura que la société avait toujours été attachée aux bas-Bretons. Mais , dit-il , votre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être huguenot ? Non assurément , mon révérend pere. . . . Serait-il point janséniste ? . . . Je puis assurer à votre révérence qu'à peine est-il chrétien. Il y a environ onze mois que nous l'avons baptisé. . . . Voilà qui est bien , voilà qui est bien , nous aurons soin de lui. Votre bénéfice est - il considérable ? . . . Oh ! fort peu de chose ; & mon neveu nous coûte beaucoup. . . . Y a-t-il quelques jansénistes dans le voisinage ? prenez-y bien garde , mon cher monsieur le prieur , ils sont plus dangereux que les huguenots & les athées. . . . Mon révérend pere , nous n'en avons point ; on ne fait ce que c'est que le jansénisme à Notre-Dame de la Montagne. . . . Tant mieux ; allez , il n'y a rien que je ne fasse pour vous. Il congédia affectueusement le prieur , & n'y pensa plus.

S ij

Le tems s'écoulait, le prieur & la bonne sœur se désespéraient.

Cependant le maudit bailli pressait le mariage de son grand benêt de fils avec la belle Saint-Yves qu'on avait fait sortir exprès du couvent. Elle aimait toujours son cher filleul autant qu'elle détestait le mari qu'on lui présentait. L'afront d'avoir été mise dans un couvent augmentait sa passion. L'ordre d'épouser le fils du bailli y mettait le comble. Les regrets, la tendresse & l'honneur bouleversaient son ame. L'amour, comme on fait, est bien plus ingénieux & plus hardi dans une jeune fille que l'amitié ne l'est dans un vieux prieur & dans une tante de quarante-cinq ans passés. De plus, elle s'était bien formée dans son couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle Saint-Yves se souvenait de la lettre qu'un garde-du-corps avait écrite en basse-Bretagne, & dont on avait parlé dans la province. Elle résolut d'aller elle-même prendre des informations à Versailles, de se jeter aux pieds des ministres, si son mari était en prison comme on le disait, & d'obtenir justice pour lui. Je ne fais quoi l'avertissait secrètement qu'à la cour on ne refuse rien à une jolie fille ; mais elle ne savait pas ce qu'il en coûtait.

Sa résolution prise, elle est consolée, elle est tranquille, elle ne rebute plus son sot prétendu ; elle accueille le détestable beau-père, caresse son frère, répand l'alégresse dans la maison ; puis, le jour des-

tiné à la cérémonie , elle part secrètement à quatre heures du matin avec ses petits présens de nôces , & tout ce qu'elle a pu rassembler. Ses mesures étaient si bien prises , qu'elle était déjà à plus de dix lieues lorsqu'on entra dans sa chambre vers le midi. La surprise & la consternation furent grandes. L'interrogant bailli fit , ce jour-là , plus de questions qu'il n'en avait fait dans toute la semaine ; le mari resta plus sot qu'il ne l'avait jamais été. L'abbé de Saint-Yves en colère prit le parti de courir après sa sœur. Le bailli & son fils voulurent l'accompagner. Ainsi la destinée conduisit à Paris presque tout ce canton de la basse-Bretagne.

La belle Saint-Yves se doutait bien qu'on la suivrait. Elle était à cheval ; elle s'informait adroitement des couriers s'ils n'avaient point rencontré un gros abbé , un énorme bailli , & un jeune benêt qui couraient sur le chemin de Paris. Ayant appris , au troisième jour , qu'ils n'étaient pas loin , elle prit une route différente , & eut assez d'habileté & de bonheur pour arriver à Versailles , tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment se conduire à Versailles ? Jeune , belle , sans conseil , sans apui , inconnue , exposée à tout , comment oser chercher un garde du roi ? Elle imagina de s'adresser à un jésuite du bas étage ; il y en avait pour toutes les conditions de la vie ; comme Dieu , disaient-ils , a donné différentes nourritures aux diverses espèces d'animaux , il avait donné

S iv

au roi son confesseur , que tous les solliciteurs de bénéfices apelaient le *Chef de l'église Gallicane*. Ensuite venaient les confesseurs des princeffes ; les ministres n'en avaient point , ils n'étaient pas si fots. Il y avait les jésuites du grand commun , & sur-tout les jésuites des femmes de chambre , par lesquelles on savait les secrets des maîtresses , & ce n'était pas un petit emploi. La belle Saint-Yves s'adressa à un de ces derniers , qui s'apelaient le pere *Tout-à-tous*. Elle se confessa à lui , lui exposa ses aventures , son état , son danger , & le conjura de la loger chez quelque bonne dévotte qui la mît à l'abri des tentations.

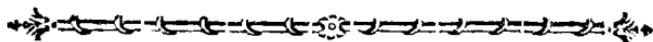
Le pere *Tout-à-tous* l'introduisit chez la femme d'un officier du gobelet , l'une de ses plus assidées pénitentes. Dès qu'elle y fut , elle s'empressa de gagner la confiance & l'amitié de cette femme ; elle s'informa du garde Breton , & le fit prier de venir chez elle. Ayant su de lui que son amant avait été enlevé , après avoir parlé à un premier commis , elle court chez ce commis ; la vue d'une belle femme l'adoucit ; car il faut convenir que Dieu n'a créé les femmes que pour aprivoiser les hommes.

Le plumitif atendri lui avoua tout. Votre amant est à la Bastille depuis près d'un an , & , sans vous , il y serait peut-être toute sa vie. La tendre Saint-Yves s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens , le plumitif lui dit : Je suis sans crédit pour faire du bien , tout mon pouvoir se borne à faire du mal quelquefois. Croyez-moi , allez chez monsieur de Saint-Pouange

qui fait le bien & le mal, cousin & favori de monseigneur de Louvois. Ce ministre a deux ames ; monsieur de Saint-Pouange en a une, madame de Belloy, l'autre ; mais ellen'est pas à présent à Versailles ; il ne vous reste que de fléchir le protecteur que je vous indique.

La belle Saint-Yves, partagée entre un peu de joie & d'extrêmes douleurs, entre quelques espérances & de tristes craintes, poursuivie par son frere, adorant son amant, essuyant ses larmes & en versant encor, tremblante, afaiblie, & reprenant courage, courut vite chez monsieur de Saint-Pouange.





C H A P I T R E X I V.

Progrès de l'esprit de l'Ingénu.

L'Ingénu faisait des progrès rapides dans les sciences, & sur-tout dans la science de l'homme. La cause du développement rapide de son esprit était due à son éducation sauvage presque autant qu'à la trempe de son ame; car, n'ayant rien appris dans son enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa rectitude. Il voyait les choses comme elles sont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne sont point. Vos persécuteurs sont abominables, disait-il à son ami Gordon. Je vous plains d'être opprimé; mais plus encor d'être janséniste; toute secte me paraît le raliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des sectes en géométrie? ... Non, mon cher enfant, lui dit en soupirant le bon Gordon, tous les hommes sont d'accord sur la vérité quand elle est démontrée; mais ils sont trop partagés sur les vérités obscures. ... Dites sur les faussetés obscures. S'il y avait eu une seule vérité cachée dans vos amas d'argumens qu'on reffasse depuis tant de siècles, on l'aurait découverte, sans doute, & l'univers aurait

été d'accord au moins sur ce point-là. Si cette vérité était nécessaire, comme le soleil l'est à la terre, elle ferait brillante comme lui. C'est une absurdité, c'est un outrage au genre-humain, c'est un attentat contre l'Être infini & suprême de dire : Il y a une vérité essentielle à l'homme, & Dieu l'a cachée.

Tout ce que disait ce jeune ignorant, instruit par la nature, faisait une impression profonde sur l'esprit du vieux savant infortuné... Serait-il bien vrai, s'écria-t-il, que je me fusse rendu malheureux pour des chimères ? je suis bien plus sûr de mon malheur que de la grace efficace. J'ai consumé mes jours à raisonner sur la liberté de Dieu & du genre-humain ; mais j'ai perdu la mienne ; ni St. Augustin, ni St. Prosper ne me tireront de l'abîme où je suis.

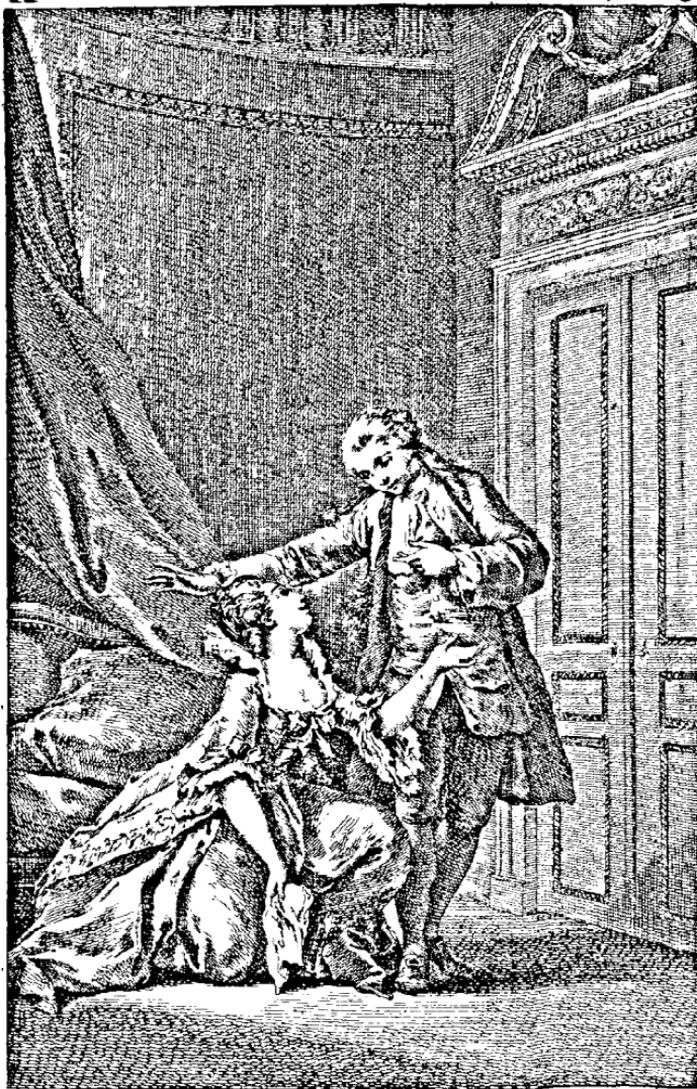
L'Ingénu, livré à son caractère, dit enfin : Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie ? Ceux qui se font persécuter pour ces vaines disputes de l'école, me semblent peu sages : ceux qui persécutent, me paraissent des monstres.

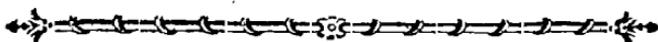
Les deux captifs étaient fort d'accord sur l'injustice de leur captivité. Je suis cent fois plus à plaindre que vous, disait l'Ingénu ; je suis né libre comme l'air ; j'avais deux vies, la liberté & l'objet de mon amour, on me les ôte. Nous voici tous deux dans les fers, sans pouvoir la demander. J'ai vécu Huron vingt ans ; on dit que ce sont des barbares parce qu'ils se vengent de leurs ennemis ; mais ils n'ont jamais opprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France,

que j'ai versé mon sang pour elle ; j'ai peut-être sauvé une province ; & , pour récompense , je suis englouti dans ce tombeau des vivans , où je serais mort de rage sans vous. Il n'y a donc point de loix dans ce pays ? On condamne les hommes sans les entendre ! Il n'en est pas ainsi en Angleterre. Ah ! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre. Ainsi sa philosophie naissante ne pouvait dompter la nature outragée dans le premier de ses droits , & laissait un libre cours à sa juste colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'absence augmente toujours l'amour qui n'est pas satisfait , & la philosophie ne le diminue pas. Il parlait aussi souvent de sa chère Saint-Yves que de morale & de métaphysique. Plus ses sentimens s'épuraient , & plus il aimait. Il lut quelques romans nouveaux ; il en trouva peu qui lui peignissent la situation de son ame. Il sentait que son cœur allait toujours au-delà de ce qu'il lisait. Ah ! disait-il , presque tous ces auteurs-là n'ont que de l'esprit & de l'art. Enfin , le bon prêtre janséniste devenait insensiblement le confident de sa tendresse. Il ne connaissait l'amour , auparavant , que comme un péché dont on s'accuse en confession. Il apprit à le connaître comme un sentiment aussi noble que tendre , qui peut élever l'ame autant que l'amolir , & produire même quelquefois des vertus. Enfin , pour dernier prodige , un Huron convertissait un janséniste.







C H A P I T R E X V .

La belle Saint-Yves résiste à des propositions délicates.

La belle Saint-Yves, plus tendre encor que son amant, alla donc chez monsieur de Saint-Pouange, accompagné de Pamie chez qui elle logeait, toutes deux cachées dans leurs coëfes. La première chose qu'elle vit à la porte, ce fut l'abbé de Saint-Yves, son frere, qui en sortait. Elle fut intimidée, mais la dévote la rassura. C'est précisément parce qu'on a parlé contre vous, qu'il faut que vous parliez. Soyez sûre que, dans ce pays, les acufateurs ont toujours raison, si on ne se hâte de les confondre. Votre présence, d'ailleurs, ou je me trompe fort, fera plus d'effet que les paroles de votre frere.

Pour peu qu'on encourage une amante passionnée, elle est intrépide. La Saint-Yves se présente à l'audience. Sa jeunesse, ses charmes, ses yeux tendres mouillés de quelques pleurs attirèrent tous les regards. Chaque courtisan du sous-ministre oublia un moment l'idole du pouvoir pour contempler celle de la beauté. Le Saint-Pouange la fit entrer dans un cabinet ; elle parla avec attendrissement & avec grace. Saint-Pouange se sentit touché. Elle tremblait, il la rassura. Revenez ce soir, lui dit-il, vos affaires mé-

ritent qu'on y pense , & qu'on en parle à loisir. Il y a ici trop de monde. On expédie les audiences trop rapidement. Il faut que je vous entretienne à fond de tout ce qui vous regarde. Ensuite , ayant fait l'éloge de sa beauté & de ses sentimens , il lui recommanda de venir à sept heures du soir.

Elle n'y manqua pas ; la dévote amie l'accompagna encore , mais elle se tint dans le salon , & lut le pédagogue chrétien , pendant que le Saint-Pouange & la belle Saint-Yves étaient dans l'arrière cabinet. Croiriez - vous bien , mademoiselle , lui dit - il d'abord , que votre frere est venu me demander une lettre de cachet contre vous ? En vérité , j'en expédierais plutôt une pour le renvoyer en basse-Bretagne... Hélas ! monsieur , on est donc bien libéral de lettres de cachet dans vos bureaux , puisqu'on en vient solliciter du fond du royaume comme des pensions. Je suis bien loin d'en demander une contre mon frere. J'ai beaucoup à me plaindre de lui , mais je respecte la liberté des hommes ; je demande celle d'un homme que je veux épouser , d'un homme à qui le roi doit la conservation d'une province , qui peut le servir utilement , & qui est fils d'un officier tué à son service. De quoi est-il accusé ? Comment a-t-on pu le traiter si cruellement sans l'entendre ?

Alors le sous-ministre lui montra la lettre du jésuite espion & celle du perfide bailli... Quoi ! il y a de pareils monstres sur la terre ! & on veut me forcer ainsi à épouser le fils ridicule d'un homme ridi-

cule & méchant ! & c'est sur de pareils ayis qu'on décide ici de la destinée des citoyens ! Elle se jeta à genoux , elle demanda avec des sanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes , dans cet état , parurent dans leur plus grand avantage. Elle était si belle , que le Saint-Pouange perdant toute honte , lui infinua qu'elle réussirait , si elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réservait à son amant. La Saint-Yves , épouvantée & confuse , feignit long-tems de ne le pas entendre ; il falut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec une retenue en produisit un plus fort , suivi d'un autre plus expressif. On offrait non-seulement la révocation de la lettre de cachet , mais des récompenses , de l'argent , des honneurs , des établissemens ; & plus on promettait , plus le desir de n'être pas refusé augmentait.

La Saint-Yves pleurait , elle était suffoquée , à-demi renversée sur un sofa , croyant à peine ce qu'elle voyait , ce qu'elle entendait. Le Saint-Pouange , à son tour , se jeta à ses genoux. Il n'était pas sans agrémens , & aurait pu ne pas éfaroucher un cœur moins prévenu ; mais Saint-Yves adorait son amant , & croyait que c'était un crime horrible de le trahir pour le servir. Saint-Pouange redoublait les prières & les promesses. Enfin , la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'était le seul moyen de tirer de sa prison l'homme auquel elle prenait un intérêt si violent & si tendre. Cet étrange entretien se prolongait. La

dévote de l'antichambre, en lisant son pédagogue chrétien, disait : Mon Dieu ! que peuvent-ils faire là depuis deux heures ? Jamais monseigneur de Saint-Pouange n'a donné une si longue audience ; peut-être qu'il a tout refusé à cette pauvre fille, puisqu'elle le prie encor.

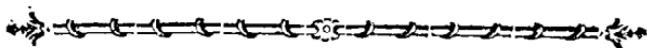
Enfin, sa compagne sortit de l'arrière-cabinet toute éperdue, sans pouvoir parler, réfléchissant profondément sur le caractère des grands & des demi-grands, qui sacrifient si légèrement la liberté des hommes & l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie, elle éclata, elle lui conta tout. La dévotte fit de grands signes de croix. Ma chere amie, il faut consulter, dès demain, le pere Tout-à-tous, notre directeur ; il a beaucoup de crédit auprès de monseigneur de Saint-Pouange ; il confesse plusieurs servantes de sa maison ; c'est un homme pieux & acomodant qui dirige aussi des femmes de qualité. Abandonnez-vous à lui ; c'est ainsi que j'en use, je m'en suis toujours bien trouvée. Nous autres, pauvres femmes, nous avons besoin d'être conduites par un homme.... Eh bien donc, ma chere amie, j'irai trouver demain le pere Tout-à-tous.



CHAP.





C H A P I T R E X V I .

Elle consulte un Jésuite.

Dès que la belle & désolée Saint-Yves fut avec son bon confesseur, elle lui confia qu'un homme puissant & voluptueux lui proposait de faire sortir de prison celui qu'elle devait épouser légitimement, & qu'il demandait un grand prix de son service; qu'elle avait une répugnance horrible pour une telle infidélité; & que s'il ne s'agissait que de sa propre vie; elle la sacrifierait plutôt que de succomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le pere Tout-à-tous. Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme; c'est, à coup sûr, quelque janséniste; je le dénoncerai à sa révérence, le pere de la Chaise qui le fera mettre dans le gîte où est à présent la chere personne que vous devez épouser.

La pauvre fille, après un long embarras & de grandes irrésolutions, lui nomma enfin Saint-Pouange.

Monseigneur de Saint-Pouange! s'écria le jésuite; ah! ma fille; c'est tout autre chose; il est cousin du plus grand ministre que nous ayions jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cause, bon chrétien; il ne peut avoir eu une telle pensée; il faut que vous ayiez mal entendu. . . . Ah! mon pere, je n'ai

Tome II.

T

entendu que trop bien ; je suis perdue, quoi que je fasse ; je n'ai que le choix du malheur & de la honte ; il faut que mon amant reste enseveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laisser périr, & je ne puis le sauver.

Le pere Tout-à-tous tâcha de la calmer par ces douces paroles :

Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant*, il y a quelque chose de mondain qui pourrait ofenser Dieu ; dites *mon mari* ; car, bien qu'il ne le soit pas encor, vous le regardez comme tel, & rien n'est plus honnête.

Secondement, bien qu'il soit votre époux en idée, en espérance, il ne l'est pas en éfet. Ainsi, vous ne cometriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut éviter autant qu'il est possible.

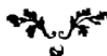
Troisièmement, les actions ne sont pas d'une malice de coulpe quand l'intention est pure ; & rien n'est plus pur que de délivrer votre mari.

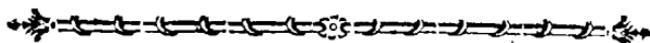
Quatrièmement, vous avez des exemples dans la sainte antiquité qui peuvent merveilleusement servir à votre conduite. Saint Augustin rapporte que, sous le proconsulat de Septimius Acyndinus, en l'an 340 de notre salut, un pauvre homme ne pouvant payer à César ce qui appartenait à César, fut condamné à la mort, comme il est juste, malgré la maxime : *Où il n'y a rien, le roi perd ses droits*. Il s'agissait d'une livre d'or : le condamné avait une femme en qui Dieu avait mis la beauté & la prudence. Un vieux richard

promit de donner une livre d'or, & même plus, à la dame, à condition qu'il comètrait avec elle le péché immonde. La dame ne crut point mal faire en sauvant la vie à son mari. Saint Augustin approuve fort sa généreuse résignation. Il est vrai que le vieux richard la trompa; & peut-être même son mari n'en fut pas moins pendu; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour sauver sa vie.

Soyez sûre, ma fille, que quand un jésuite vous cite saint Augustin, il faut que ce saint ait pleinement raison. Je ne vous conseille rien; vous êtes sage; il est à préfumer que vous ferez utile à votre mari. Monseigneur de Saint-Pouange est un honnête homme, il ne vous trompera pas, c'est tout ce que je puis vous dire, je prierai Dieu pour vous, & j'espère que tout se passera à sa plus grande gloire.

La belle Saint-Yves, non moins éfrayée des discours du jésuite que des propositions du sous-ministre, s'en retourna éperdue chez son amie. Elle était tentée de se délivrer, par la mort, de l'honneur de laisser dans une captivité afreuse l'amant qu'elle adorait, & de la honte de le délivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, & qui ne devait appartenir qu'à cet amant infortuné.





C H A P I T R E X V I I .

Elle succombe par vertu.

Elle priaît son amie de la tuer ; mais cette femme, non moins indulgente que le jésuite , lui parla plus clairement encor. Hélas ! dit-elle , les affaires ne se font guère autrement dans cette cour si aimable, si galante & si renommée. Les places les plus médiocres & les plus considérables n'ont souvent été données qu'au prix qu'on exige de vous. Ecoutez , vous m'avez inspiré de l'amitié & de la confiance ; je vous avouerai que si j'avais été aussi difficile que vous l'êtes , mon mari ne jouirait pas du petit poste qui le fait vivre ; il le fait ; & , loin d'en être fâché , il voit en moi sa bienfaitrice & se regarde comme ma créature. Penfiez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces , ou même des armées , aient dû leurs honneurs & leur fortune à leurs seuls services ? Il en est qui en sont redevables à mesdames leurs femmes. Les dignités de la guêtre ont été sollicitées par l'amour , & la place a été donnée au mari de la plus belle.

Vous êtes dans une situation bien plus intéressante ; il s'agit de rendre votre amant au jour , & de l'épouser ; c'est un devoir sacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles & grandes dames dont

je vous parle; on vous applaudira; on dira que vous ne vous êtes permise une faiblesse que par un excès de vertu... Ah! quelle vertu! s'écria la belle Saint-Yves; quel labyrinthe d'iniquités! quel pays! & que j'apprends à connaître les hommes! Un pere de la Chaise & un bailli ridicule font mettre mon amant en prison; ma famille me persécute, on ne me tend la main dans mon désastre que pour me déshonorer. Un jésuite a perdu un brave homme, un autre jésuite veut me perdre; je ne suis entourée que de pièges, & je touche au moment de tomber dans la misère. Il faut que je me tue ou que je parle au roi; je me jetterai à ses pieds sur son passage quand il ira à la messe ou à la comédie.

On ne vous laissera pas aprocher, lui dit sa bonne amie, & si vous aviez le malheur de parler, Mgr de Louvois & le révérend pere de la Chaise pourraient vous entérer dans le fond d'un couvent pour le reste de vos jours.

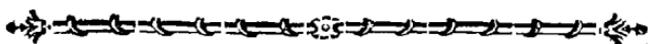
Tandis que cette brave personne augmentait ainsi les perplexités de cette ame désespérée, & enfonçait le poignard dans son cœur, arive un exprès de monsieur de Saint-Pouange avec une lettre & deux beaux pendans d'oreille. Saint-Yves rejeta le tout en pleurant, mais l'amie s'en chargea.

Dès que le messager fut parti, notre confidente lit la lettre, dans laquelle on propose un petit souper aux deux amies pour le soir. Saint-Yves jure qu'elle n'ira point. La dévote veut lui essayer les

deux boucles de diamans ; Saint-Yves ne le put souffrir , elle combatit la journée entière. Enfin , n'ayant en vue que son amant , vaincue , entraînée , ne sachant où on la mène , elle se laisse conduire au souper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à se parer de ses pendans d'oreille ; la confidente les apporta , elle les lui ajusta malgré elle avant qu'on se mît à table. Saint - Yves était si confuse , si troublée , qu'elle se laissait tourmenter ; & le patron en tirait une augure très - favorable. Vers la fin du repas , la confidente se retira discrètement. Le patron montra alors la révocation de la lettre de cachet , le brevet d'une gratification considérable , celui d'une compagnie , & n'épargna pas les promesses. Ah ! lui dit Saint-Yves , que je vous aimerais , si vous ne vouliez pas être tant aimé !

Enfin , après une longue résistance , après des sanglots , des cris , des larmes , affaiblie du combat , éperdue , languissante , il falut se rendre. Elle n'eut d'autre ressource que de se promettre de ne penser qu'à l'Ingénu , tandis que le cruel jouirait impitoyablement de la nécessité où elle était réduite.





C H A P I T R E X V I I I.

Elle délivre son amant & le Janséniste.

Au point du jour, elle vole à Paris, munie de l'ordre du ministre. Il est difficile de peindre ce qui se passait dans son cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une ame vertueuse & noble, humiliée de son opprobre, enivrée de tendresse, déchirée de remords d'avoir trahi son amant, pénétrée du plaisir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ses combats, son succès partageaient toutes ses réflexions. Ce n'était plus cette fille simple dont une éducation provinciale avait retréci les idées. L'amour & le malheur l'avaient formée. Le sentiment avait fait autant de progrès en elle que la raison en avait fait dans l'esprit de son amant infortuné. Les filles apprenent à sentir plus aisément que les hommes n'apprenent à penser. Son aventure était plus instructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une simplicité extrême. Elle voyait avec horeur les ajustemens sous lesquels elle avait paru devant son funeste bienfaiteur ; elle avait laissé ses boucles de diamans à sa compagne, sans même les regarder. Confuse & charmée, idolâtre de

T iv

l'Ingénu, & se haïssant elle-même, elle arive enfin à la porte

De cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferma souvent le crime & l'innocence ;

quand il falut descendre du carosse, les forces lui manquèrent ; on l'aida ; elle entra, le cœur palpitant, les yeux humides, le front consterné. On la présente au gouverneur ; elle veut lui parler, sa voix expire ; elle montre son ordre en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait son prisonnier ; il fut très-aïse de sa délivrance. Son cœur n'étoit pas endurci comme celui de quelques honorables geoliers ses confrères, qui, ne pensant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus sur leurs victimes & vivant du malheur d'autrui, se faisaient en secret une joie affreuse des larmes des infortunés.

Il fait venir le prisonnier dans son appartement. Les deux amans se voient, & tous deux s'évanouissent. La belle Saint-Yves resta long-tems sans mouvement & sans vie : l'autre rapela bientôt son courage. C'est apparemment là madame votre femme, lui dit le gouverneur ; vous ne m'aviez point dit que vous fussiez marié. On me mande que c'est à ses soins généreux que vous devez votre délivrance. Ah ! je ne suis pas digne d'être sa femme, dit la belle Saint-Yves d'une voix tremblante, & elle retomba encore en faiblesse.



Quand elle eut repris ses sens , elle présenta , toujours tremblante , le brevet de la gratification , & la promesse par écrit d'une compagnie. L'Ingénu , aussi étonné qu'attendri , s'éveillait d'un songe pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été enfermé ici ? comment avez-vous pu m'en tirer ? où sont les monstres qui m'y ont plongé ? vous êtes une divinité qui descendez du ciel à mon secours.

La belle Saint-Yves baissait la vue , regardait son amant , rougissait , & détournait , le moment d'après , ses yeux mouillés de pleurs. Elle lui aprit , enfin , tout ce qu'elle savait & tout ce qu'elle avait éprouvé , excepté ce qu'elle aurait voulu se cacher pour jamais , & ce qu'un autre que l'Ingénu , plus accoutumé au monde , & plus instruit des usages de la cour , aurait deviné facilement.

Est-il possible qu'un misérable comme ce bailli ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté ! Ah ! je vois bien qu'il en est des hommes comme des plus vils animaux ; tous peuvent nuire. Mais est-il possible qu'un moine , un jésuite , confesseur du roi , ait contribué à mon infortune autant que ce bailli , sans que je puisse imaginer sous quel prétexte ce détestable fripon m'a persécuté ? M'a-t-il fait passer pour un janséniste ? Enfin , comment vous êtes-vous souvenue de moi ? je ne le méritais pas , je n'étais alors qu'un sauvage. Quoi ! vous avez pu , sans conseil , sans secours , entreprendre le voyage de Versailles ! vous y avez paru , & on a brisé mes fers ! Il est donc

dans la beauté & dans la vertu un charme invincible qui fait tomber les portes de fer, & qui amolite les cœurs de bronze !

A ce mot de *vertu*, des sanglots échappèrent à la belle Saint-Yves. Elle ne savait pas combien elle était vertueuse, même dans le crime qu'elle se reprochait.

Son amant continua ainsi : Ange qui avez rompu mes liens, si vous avez eu (ce que je ne comprends pas encor) assez de crédit pour me faire rendre justice, faites-la donc rendre aussi à un vieillard qui m'a le premier appris à penser, comme vous m'avez appris à aimer. La calamité nous a unis ; je l'aime comme un pere, je ne peux vivre ni sans vous, ni sans lui.

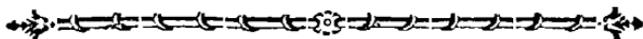
Moi, que je sollicite le même homme qui . . . ! Oui, je veux tout vous devoir, & je ne veux devoir jamais rien qu'à vous . . . Ecrivez à cet homme puissant, comblez-moi de vos bienfaits, achevez ce que vous avez commencé, achevez vos prodiges. Elle sentait qu'elle devait faire tout ce que son amant exigeait. Elle voulut écrire, sa main ne pouvait obéir. Elle recommença trois fois sa lettre, la déchira trois fois ; elle écrivit, enfin, & les deux amans fortirent, après avoir embrassé le vieux martyr de la grace efficace.

L'heureuse & défolée Saint-Yves savait dans quelle maison logeait son frere ; elle y alla ; son amant prit un appartement dans la même maison.

A peine y furent-ils arrivés, que son protecteur lui envoya l'ordre de l'élargissement du bon-homme

Gordon , & lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Ainsi , à chaque action honnête & généreuse qu'elle faisait , son déshonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet usage de vendre le malheur & le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargissement à son amant , & refusa le rendez-vous d'un bienfaiteur qu'elle ne pouvait plus voir sans expirer de douleur & de honte. L'Ingénu ne pouvait se séparer d'elle que pour aller délivrer un ami. Il y vola. Il remplit ce devoir , en réfléchissant sur les étranges événemens de ce monde , & en admirant la vertu courageuse d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.





C H A P I T R E X I X .

L'Ingénu , la belle Saint-Yves & leurs parens sont rassemblés.

La généreuse & respectable infidèle était avec son frere l'abbé de Saint-Yves, le bon prieur de la Montagne, & la demoiselle Kerkabon. Tous étaient également étonnés ; mais leurs situations & leurs sentimens étaient bien différens. L'abbé de Saint-Yves pleurait ses torts aux pieds de sa sœur qui lui pardonnait. Le prieur & sa tendre sœur pleuraient aussi , mais de joie ; le vilain bailli & son insupportable fils ne troublaient point cette scène touchante. Ils étaient partis, au premier bruit de l'élargissement de leur ennemi ; ils couraient ensevelir dans leur province leur sotise & leur crainte.

Les quatre personnages , agités de cert mouvemens divers , atendaient que le jeune homme revînt avec l'ami qu'il devait délivrer. L'abbé de Saint-Yves n'osait lever les yeux devant sa sœur ; la bonne Kerkabon disait : Je reverrai donc mon cher neveu ! Vous le reverrez , dit la charmante Saint-Yves , mais ce n'est plus le même homme ; son maintien , son ton , ses idées , son esprit , tout est changé ; il est devenu aussi respectable qu'il était naïf & étranger à tout. Il

fera l'honneur & la consolation de votre famille : que ne puis-je être aussi l'honneur de la mienne ! Vous n'êtes point non plus la même , dit le prier ; que vous est-il donc arivé qui ait fait en vous un si grand changement ?

Au milieu de cette conversation , l'Ingénu arive , tenant par la main son janséniste. La scène alors devint plus neuve & plus intéressante. Elle commença par les tendres embrassemens de l'oncle & de la tante. L'abbé de Saint-Yves se mettait presque aux genoux de l'Ingénu , qui n'était plus l'*ingénu*. Les deux amans se parlaient par des regards qui exprimaient tous les sentimens dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la fatisfaction , la reconnaissance sur le front de l'un ; l'embaras était peint dans les yeux tendres & un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlât de la douleur à tant de joie.

Le vieux Gordon devint , en peu de momens , cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune prisonnier , & c'était un grand titre. Il devait sa délivrance aux deux amans , cela seul le reconciliait avec l'amour ; l'âpreté de ses anciennes opinions fortait de son cœur ; il était changé en homme , ainsi que le Huron. Chacun raconta ses aventures avant le souper. Les deux abbés , la tante écoutaient comme des enfans qui entendent des histoires de revenans , & comme des hommes qui s'intéressaient tous à tant de défâstres. Hélas ! dit Gordon , il y a peut-être plus de cinq cent personnes vertueu-

ses qui sont à présent dans les mêmes fers que mademoiselle de Saint-Yves a brisés : leurs malheurs sont inconnus. On trouve assez de mains qui frappent sur la foule des malheureux , & rarement une secourable. Cette réflexion si vraie augmentait sa sensibilité & sa reconnaissance ; tout redoublait le triomphe de la belle Saint-Yves , on admirait la grandeur & la fermeté de son ame. L'admiration était mêlée de ce respect qu'on sent malgré soi pour une personne qu'on croit avoir du crédit à la cour ; mais l'abbé de Saint-Yves disait quelquefois : Comment ma sœur a-t-elle pu faire pour obtenir si-tôt ce crédit ?

On allait se mettre à table de très-bonne heure. Voilà que la bonne amie de Versailles arrive sans rien savoir de tout ce qui s'était passé ; elle était en carosse à six chevaux , & on voit bien à qui appartenait l'équipage. Elle entre avec l'air imposant d'une personne de cour qui a de grandes affaires , salue très-légèrement la compagnie , & tirant la belle Saint-Yves à l'écart : Pourquoi vous faire tant attendre ? suivez-moi ; voilà vos diamans que vous avez oubliés. Elle ne put dire ces paroles si bas que l'Ingénu ne les entendit ; il vit les diamans ; le frere fut interdit ; l'oncle & la tante n'éprouvèrent qu'une surprise de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme , qui s'était formé par un an de réflexions , en fit malgré lui , & parut troublé un moment. Son amante s'en aperçut ; une pâleur mortelle se répandit sur son beau visage , un frisson

la faïfit, elle se foutenait à peine : Ah ! madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue ! vous me donnez la mort. Ces paroles percerent le cœur de l'Ingénu ; mais il avait déjà appris à se posséder ; il ne les releva point, de peur d'inquiéter sa maîtresse devant son frere, mais il pâlit comme elle.

Saint-Yves, éperdue de l'altération qu'elle apercevait sur le visage de son amant, entraîne cette femme hors de la chambre dans un petit passage, jète les diamans à terre devant elle. Ah ! ce ne sont pas eux qui m'ont séduite, vous le savez ; mais celui qui les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramassait, & Saint-Yves ajoutait : Qu'il les reprenne, ou qu'il vous les donne ; allez, ne me rendez plus honteuse de moi-même. L'ambassadrice, enfin, s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle Saint-Yves oppressée, éprouvant dans son corps une révolution qui la susquoit, fut obligée de se mettre au lit ; mais, pour n'alarmer personne, elle ne parla point de ce qu'elle souffrait ; & ne prétextant que sa lassitude, elle demanda la permission de prendre du repos ; mais ce fut après avoir rassuré la compagnie par des paroles consolantes & flatteuses, & jeté sur son amant des regards qui portaient le feu dans son ame.

Le souper, qu'elle n'animait pas, fut triste dans le commencement, mais de cette tristesse intéressante qui fournit des conversations attachantes & utiles, si

supérieures à la frivole joie qu'on recherche , & qui n'est d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit , en peu de mots , l'histoire du jansénisme & du molinisme , des persécutions dont un parti acablait l'autre , & de l'opiniâtreté de tous les deux. L'Ingénu en fit la critique , & plaignit les hommes qui , non contents de tant de discordes que leurs intérêts alument , se font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques , & pour des absurdités intelligibles. Gordon racontait , l'autre jugeait ; les convives écoutaient avec émotion , & s'éclairaient d'une lumière nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes & de la brièveté de notre vie. On remarqua que chaque profession a un vice & un danger qui lui sont attachés ; & que , depuis le prince jusqu'au dernier des mendiants , tout semble acuser la nature. Comment se trouve-t-il tant d'hommes qui , pour si peu d'argent , se font les persécuteurs , les factellites , les boureaux des autres hommes ? Avec quelle indifférence inhumaine un homme en place signe la destruction d'une famille , & avec quelle joie plus barbare des mercénaires l'exécutent !

J'ai vu dans ma jeunesse , dit le bon homme Gordon , un parent du maréchal de Marillac qui , étant poursuivi dans sa province pour la cause de cet illustre malheureux , se cachait dans Paris sous un nom supposé. C'était un vieillard de soixante & douze ans. Sa femme , qui l'accompagneait , était à-peu-près de son âge. Ils avaient eu un fils libertin qui , à l'âge de quatorze

quatorze ans , s'était enfui de la maison paternelle ; devenu soldat , puis déserteur , il avait passé par tous les degrés de la débauche & de la misère : enfin , ayant pris un nom de terre , il était dans les gardes du cardinal de Richelieu ; (car ce prêtre , ainsi que Mazarin , avait des gardes) il avait obtenu un bâton d'excent dans cette compagnie de satellites. Cet aventurier fut chargé d'arrêter le vieillard & son épouse , & s'en aquita avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à son maître. Comme il les conduisait , il entendit ces deux victimes déplorer la longue fuite de malheurs qu'elles avaient éprouvés depuis leur berceau. Le pere & la mere comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égaremens & la perte de leur fils. Il les reconnut ; il ne les conduisit pas moins en prison , en les assurant que son éminence devait être servie de préférence à tout. Son éminence récompensa son zèle.

J'ai vu un espion du pere de la Chaise trahir son propre frere , dans l'espérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point ; & je l'ai vu mourir , non de remords , mais de douleur d'avoir été trompé par le jésuite.

L'emploi de confesseur que j'ai long-tems exercé m'a fait connaître l'intérieur des familles ; je n'en ai guère vu qui ne fussent plongées dans l'amertume , tandis qu'au dehors , couvertes du masque du bonheur , elles paraissaient nager dans la joie ; & j'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité éfrenée,

Pour moi , dit l'Ingénu , je pense qu'une ame noble , reconnaissante & sensible peut vivre heureuse ; & je comte bien jouir d'une félicité fans mélange avec la belle & généreuse Saint-Yves ; car je me flate , ajouta-t-il , en s'adressant à son frere avec le sourire de l'amitié , que vous ne me refuserez pas comme l'année passée , & que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'abbé se confondit en excuses du passé & en protestations d'un attachement éternel.

L'oncle Kerkabon dit que ce serait le plus beau jour de sa vie. La bonne tante , en s'extasiant & en pleurant de joie , s'écriait : Je vous l'avais bien dit que vous ne seriez jamais sous-diacre ; ce sacrement-ci vaut mieux que l'autre ; plutôt-à-Dieu que j'en eusse été honorée ! mais je vous servirai de mere. Alors ce fut à qui rencherirait sur les louanges de la tendre Saint-Yves.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui , il l'aimait trop , pour que l'aventure des diamans eût fait sur son cœur une impression dominante ; mais ces mots , qui avaient été trop entendus , *Vous me donnez la mort* , l'éfrayaient encor en secret , & corrompaient toute sa joie , tandis que les éloges de sa belle maîtresse augmentaient encor son amour. Enfin , on n'était plus occupé que d'elle ; on ne parlait que du bonheur que ces deux amans méritaient ; on s'arrangeait pour vivre tous ensemble dans Paris ; on faisait des projets de fortune & d'agrandissement , on se livrait à toutes ces espérances

que la moindre lueur de félicité fait naître si aisément ; mais l'Ingénu , dans le fond de son cœur , éprouvait un sentiment secret qui repouffait cette illusion. Il relisait ces promesses signées *Saint-Pouange* ; & les brevets signés *Louvois* ; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient , ou qu'on les croyait être. Chacun parla des ministres & du ministère avec cette liberté de table , regardée en France comme la plus précieuse liberté qu'on puisse goûter sur la terre.

Si j'étais roi de France , dit l'Ingénu , voici le ministre de la guerre que je choisirais ; je voudrais un homme de la plus haute naissance , par la raison qu'il donne des ordres à la noblesse. J'exigerais qu'il eût été lui-même officier , qu'il eût passé par tous les grades , qu'il fût au moins lieutenant-général des armées , & digne d'être maréchal de France ; car , n'est-il pas nécessaire qu'il ait servi lui-même pour mieux connaître les détails du service ? & les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'alégresse à un homme de guerre qui aura comme eux signalé son courage , qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner , tout au plus , les opérations d'une campagne , quelque esprit qu'il puisse avoir ? Je ne serais pas fâché que mon ministre fût généreux , quoique mon garde du trésor royal en fût quelquefois un peu embarrassé. J'aimerais qu'il eût un travail facile , & que même il se distinguât par cette gaieté d'esprit , partage d'un homme supérieur aux affaires , qui plait tant à la nation , & qui rend tous les devoirs moins pé-

V ij

nibles. Il desirait qu'un ministre eût ce caractère, parce qu'il avait toujours remarqué que cette belle humeur est incompatible avec la cruauté.

Mons de Louvois n'aurait peut-être pas été satisfait des souhaits de l'Ingénu ; il avait une autre sorte de mérite.

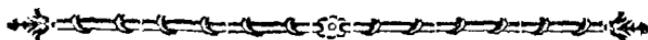
Mais, pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuse prenait un caractère funeste ; son sang s'était alumé, une fièvre dévorante s'était déclarée, elle souffrait, & ne se plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frere, sachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de son lit ; il fut surpris de l'état où elle était. Tout le monde acourut ; l'amant se présentait à la suite du frere. Il était, sans doute, le plus alarmé & le plus atendri de tous ; mais il avait appris à joindre la discrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, & le sentiment prompt des bienféances commençait à dominer dans lui.

On fit venir aussi - tôt un médecin du voisinage. C'était un de ceux qui visitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celle qu'ils voient, qui mettent une pratique aveugle dans une science à laquelle toute la maturité d'un discernement sain & réfléchi ne peut ôter son incertitude & ses dangers. Il redoubla le mal par sa précipitation à prescrire un remède alors à la mode. De la mode jusques dans la médecine ! Cette manie était trop commune dans Paris.

La triste Saint-Yves contribuait encor plus que son médecin à rendre sa maladie dangereuse. Son ame tuait son corps. La foule des pensées qui l'agitaient portait dans ses veines un poison plus dangereux que celui de la fièvre la plus brûlante.





C H A P I T R E X X.

La belle Saint-Yves meurs , & ce qui en arrive.

On apela un autre médecin; celui-ci, au lieu d'aider la nature & de la laisser agir dans une jeune personne dans qui tous les organes rapelaient la vie, ne fut occupé que de contrecarrer son confrere. La maladie devint mortelle en deux jours. Le cerveau, qu'on croit être le siege de l'entendement, fut ataqué aussi violemment que le cœur qui est, dit-on, le siege des passions.

Quelle mécanique incompréhensible a soumis les organes au sentiment & à la pensée ? comment une seule idée douloureuse déranger-t-elle le cours du sang, & comment le sang, à son tour, porte-t-il ses irrégularités dans l'entendement humain ? quel est ce fluide inconnu, & dont l'existence est certaine, qui, plus prompt, plus actif que la lumière, vole, en moins d'un clin-d'œil, dans tous les canaux de la vie, produit les sensations, la mémoire, la tristesse ou la joie, la raison ou le vertige, rapèle avec horeur ce qu'on voudrait oublier, & fait d'un animal pensant, ou un objet d'admiration, ou un sujet de pitié & de larmes ?

C'était là ce que disait le bon Gordon; & cette

réflexion si naturelle , que rarement font les hommes , ne dérobaient rien à son atendrissement , car il n'était pas de ces malheureux philosophes qui s'efforcent d'être insensibles. Il était touché du sort de cette jeune fille , comme un pere qui voit mourir lentement son enfant chéri. L'abbé de Saint-Yves était désespéré , le prier & sa sœur répandaient des ruiffeaux de larmes ; mais qui pourrait peindre l'état de son amant ? Nulle langue n'a des expressions qui répondent à ce comble des douleurs ; les langues font trop imparfaites.

La tante , presque sans vie , tenait la tête de la mourante dans ses faibles bras , son frere était à genoux aux pieds du lit. Son amant pressait sa main qu'il baignait de pleurs , & éclatait en sanglots ; il la nommait sa bienfaitrice , son espérance , sa vie , la moitié de lui-même , sa maîtresse , son épouse. A ce mot d'épouse , elle soupira , le regarda avec une tendresse inexprimable , & soudain jeta un cri d'honneur ; puis , dans un de ces intervalles où l'acablement & l'opression des sens & les souffrances suspendues laissent à l'ame sa liberté & sa force , elle s'écria : Moi votre épouse ! Ah ! cher amant , ce nom , ce bonheur , ce prix n'étaient plus faits pour moi ; je meurs , & je le mérite. O dieu de mon cœur ! ô vous que j'ai sacrifié à des démons infernaux ! C'en est fait , je suis punie , vivez heureux. Ces paroles tendres & terribles ne pouvaient être comprises ; mais elles portaient dans tous les cœurs l'éfroi & l'atendrissement ; elle

Y iv

eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement , de douleur & de pitié tous les assistans. Tous se réunissaient à détester l'homme puissant qui n'avait réparé une horrible injustice que par un crime horrible, & qui avait forcé la plus respectable innocence à être sa complice.

Qui ? vous coupable ! lui dit son amant : Non, vous ne l'êtes pas ; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre est à la vertu & à moi.

Il confirmait ce sentiment par des paroles qui semblaient ramener à la vie la belle Saint-Yves. Elle se sentit consolée , & s'étonnait d'être aimée encor. Le vieux Gordon l'aurait condamnée dans le tems qu'il n'était que janséniste ; mais étant devenu sage , il l'estimait , & il pleurait.

Au milieu de tant de larmes & de craintes , pendant que le danger de cette fille si chere remplissait tous les cœurs , que tout était consterné , on annonce un courier de la cour. Un courier ! Et de qui ? Et pourquoi ? C'était de la part du confesseur du roi pour le prier de la Montagne ; ce n'était pas le pere de la Chaise qui écrivait ; c'était le frere Vatblé , son valet de chambre , homme très-important dans ce tems-là , lui qui mandait aux archevêques les volontés du révérend pere , lui qui donnait audience , lui qui promettait des bénéfices , lui qui faisait quelquefois expédier des lettres de cachet. Il écrivait à l'abbé de la Montagne : » Que sa révérence était informée » des aventures de son neveu , que sa prison n'était

» qu'une méprise , que ces petites disgraces arivaient
» fréquemment , qu'il ne falait pas y faire atention ,
» & qu'enfin il convenait que lui prier vînt lui pré-
» senter son neveu le lendemain , qu'il devait ame-
» ner avec lui le bon homme Gordon , que lui frere
» Vatblé les introduirait chez sa révérence & chez
» mons de Louvois , lequel leur dirait un mot dans
» son antichambre «.

Il ajoutait que l'histoire de l'Ingénu & son combat contre les Anglais avaient été contés au roi , que sûrement le roi daignerait le remarquer quand il passerait dans la galerie , & peut-être même lui ferait un signe de tête. La lettre finissait par l'espérance dont on le flatait que toutes les dames de la cour s'empresseraient de faire venir son neveu à leurs toilettes , que plusieurs d'entr'elles lui diraient : *Bonjour , monsieur l'Ingénu* ; & qu'assurément il ferait question de lui au souper du roi. La lettre était signée , votre affectionné , *Vatblé* , frere jésuite.

Le prier ayant lu la lettre tout haut , son neveu furieux , & commandant un moment à sa colère , ne dit rien au porteur ; mais se tournant vers le compagnon de ses infortunes , il lui demanda ce qu'il pensait de ce style. Gordon lui répondit : C'est donc ainsi qu'on traite les hommes comme des singes , on les bat & on les fait danser. L'Ingénu reprenant son caractère qui revient toujours dans les grands mouvemens de l'ame , déchira la lettre par morceaux , & les jeta au nez du courier : Voilà ma réponse. Son

oncle épouvanté crut voir le tonnerre & vingt lettres de cachet tomber sur lui. Il alla vite écrire, & excuser comme il put ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, & qui était la faille d'une grande ame.

Mais des soins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle & infortunée Saint-Yves sentait déjà sa fin approcher ; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaiblie qui n'a plus la force de combattre. O mon cher amant ! dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faiblesse, mais j'expire avec la consolation de vous savoir libre. Je vous ai adoré en vous trahissant, & je vous adore en vous disant un éternel adieu.

Elle ne se parait pas d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à quelques voisins : Elle est morte avec courage. Qui peut perdre, à vingt ans, son amant, sa vie, & ce qu'on appelle l'honneur, sans regrets & sans déchiremens ? Elle sentait toute l'honneur de son état, & le faisait sentir par ces mots & par ces regards mourans qui parlent avec tant d'empire. Enfin, elle pleurait comme les autres dans les momens où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité. C'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos

organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets ; s'il les étoufe , c'est qu'il porte la vanité jufques dans les bras de la mort.

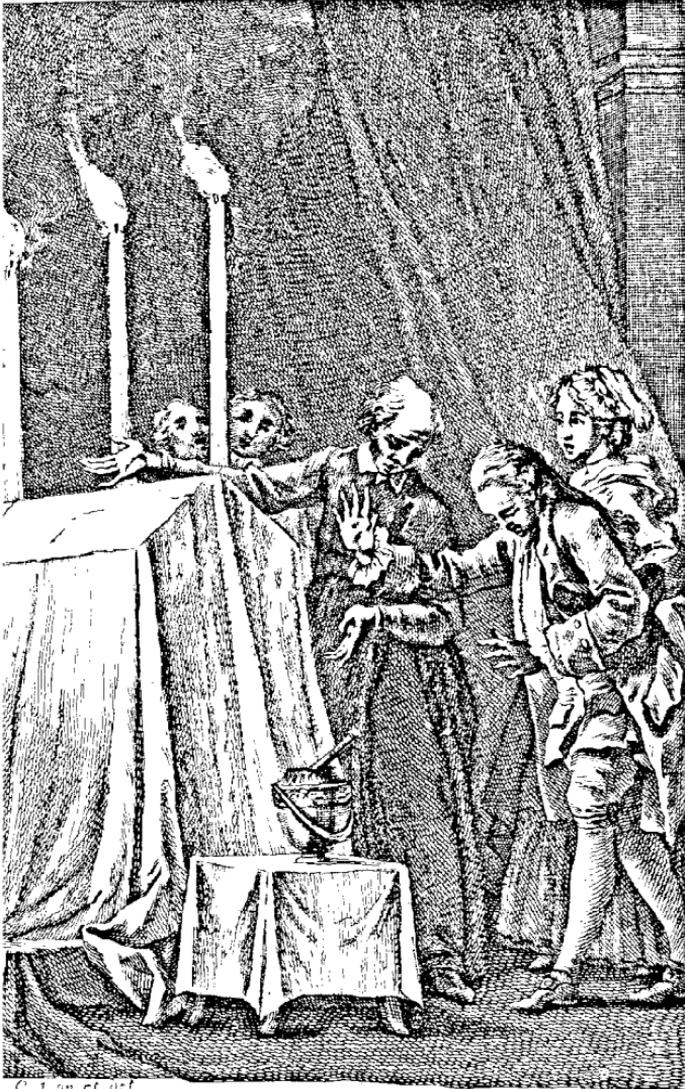
Lorsque le moment fatal fut arrivé , tous les affiftans jetèrent des larmes & des cris. L'Ingénu perdit l'usage de fes fens. Les ames fortes ont des sentimens bien plus violens que les autres quand elles font tendres. Le bon Gordon le connoiffoit affez pour craindre qu'étant revenu à lui il ne se donnât la mort. On écarta toutes les armes ; le malheureux jeuné homme s'en aperçut ; il dit à fes parens & à Gordon , fans pleurer , fans gémir , fans s'émuouvoir : Penfez-vous donc qu'il y ait quelqu'un fur la terre qui ait le droit & le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie ? Gordon fe garda bien de lui étaler ces lieux-communs fastidieux , par lesquels on effaie de prouver qu'il n'est pas permis d'ufer de fa liberté pour cesser d'être quand on est horriblement mal ; qu'il ne faut pas sortir de fa maifon quand on ne peut plus y demeurer ; que l'homme est fur la terre comme un foldat à fon poste ; comme s'il importait à l'Etre des êtres que l'affemblage de quelques parties de matière fût dans un lieu ou dans un autre ; raifons impuiffantes qu'un défefpoir ferme & réfléchi dédaigne d'écouter , & auxquelles Caton ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne & terrible filence de l'Ingénu , fes yeux fombres , fes lèvres tremblantes , les frémiffemens de fon corps portaient dans l'ame de tous ceux qui le

regardaient ce mélange de compassion & d'éfroi qui enchaîne toutes les puissances de l'ame , qui exclut tout discours , & qui ne se manifeste que par des mots entrecoupés. L'hôteffe & sa famille étaient acourues , on tremblait de son désespoir , on le gardait à vue , on observait tous ses mouvemens. Déjà le corps glacé de la belle Saint-Yves avait été porté dans une falle basse loin des yeux de son amant , qui semblait la chercher encor , quoiqu'il ne fût plus en état de rien voir.

Au milieu de ce spectacle de la mort , tandis que le corps est exposé à la porte de la maison , que deux prêtres à côté d'un bénitier récitent des prières d'un air distrait , que des passans jetent quelques gouttes d'eau bénite sur la bière par oisiveté , que d'autres poursuivent leur chemin avec indifférence , que les parens pleurent , & que les amans croient ne pas survivre à leur perte ; le Saint-Pouange arive avec l'amie de Versailles.

Son goût passager n'ayant été satisfait qu'une fois était devenu de l'amour. Le refus de ses bienfaits l'avait piqué. Le pere de la Chaise n'aurait jamais pensé à venir dans cette maison ; mais Saint-Pouange ayant tous les jours devant les yeux l'image de la belle Saint-Yves , brûlant d'affouvir une passion , qui par une seule jouissance avait enfoncé dans son cœur l'aiguillon des desirs , ne balança pas à venir lui-même chercher celle qu'il n'aurait pas peut-être voulu revoir trois fois , si elle était venue d'elle-même.



C. F. an et. oct.

G. Vloal. scup.

Il descend de carosse ; le premier objet qui se présente à lui est une bière ; il détourne les yeux avec ce simple dégoût d'un homme nourri dans les plaisirs , qui pense qu'on doit lui épargner tout spectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la misère humaine. Il veut monter. La femme de Versailles demande par curiosité qui on va enterrer ; on prononce le nom de mademoiselle de Saint-Yves. A ce nom , elle pâlit , & pouffe un cri affreux ; Saint-Pouange se retourne ; la surprise & la douleur remplissent son ame. Le bon Gordon était là les yeux remplis de larmes. Il interromt ses tristes prières pour apprendre à l'homme de cour toute cette horrible catastrophe. Il lui parle avec cet empire que donnent la douleur & la vertu. Saint-Pouange n'était point né méchant ; le torent des affaires & des amusemens avait emporté son ame qui ne se connaissait pas encor. Il ne touchait point à la vieilleffe qui endurecit d'ordinaire le cœur des ministres , il écoutait Gordon les yeux baissés , & il en essuyait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre ; il connut le repentir.

Je veux voir absolument , dit-il , cet homme extraordinaire dont vous m'avez parlé ; il m'attendrit presque autant que cette innocente victime dont j'ai causé la mort. Gordon le suit jusqu'à la chambre où le prieur , la Kerkabon , l'abbé de Saint-Yves & quelques voisins rapelaient à la vie le jeune homme retombé en défaillance.

J'ai fait votre malheur , lui dit le sous - ministre ;

j'emploierai ma vie à le réparer. La première idée qui vint à l'Ingénu , fut de le tuer , & de se tuer lui-même après. Rien n'était plus à sa place ; mais il était sans armes & veillé de près. Saint-Pouange ne se rebutá point des refus accompagnés du reproche , du mépris & de l'honneur qu'il avait mérités , & qu'on lui prodigua. Le tems adoucit tout.

Mons de Louvois vint enfin à bout de faire un excellent officier de l'Ingénu , qui a paru sous un autre nom à Paris & dans les armées , avec l'approbation de tous les honnêtes gens , & qui a été à la fois un guerrier & un philosophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette aventure sans gémir ; & cependant sa consolation'était d'en parler. Il chérit la mémoire de la tendre Saint-Yves jusqu'au dernier moment de sa vie. L'abbé de Saint-Yves & le prieur eurent chacun un bon bénéfice ; la bonne Kerkabon aima mieux voir son neveu dans les honneurs militaires que dans le sous-diaconat. La dévote de Versailles garda les boucles de diamans , & reçut encor un beau présent. Le pere Tout-à-tous eut des boîtes de chocolat , de café , de sucre candi , de citrons confits , avec les Méditations du révérend pere Croiset , & la Fleur-des-Saints reliés en maroquin. Le bon Gordon vécut avec l'Ingénu , jusqu'à sa mort , dans la plus intime amitié ; il eut un bénéfice aussi , & oublia pour jamais la grace efficace & le concours concomitant. Il prit pour sa devise : *Malheur est bon à quelque chose*. Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire : *Malheur n'est bon à rien !*



A U T R E T E M S ,
A U T R E F A Ç O N D E V O I R .

Que je suis malheureux d'être né ! disait Ardassan Ogli, jeune icoglan du grand padishah des Turcs. Encor si je ne dépendais que du grand padishah ; mais je suis soumis au chef de mon oda , au capigi bachi ; & quand je veux recevoir ma paie , il faut que je me prosterne devant un commis du testerdar qui m'en retranche la moitié. Je n'avais pas sept ans que l'on me coupa , malgré moi , en cérémonie , le bout de mon prépuce , & j'en fus malade quinze jours. Le derviche qui nous fait la prière est mon maître ; un iman est encor plus mon maître ; le mollah l'est encor plus que l'iman. Le cadi est un autre maître ; le cadileskier l'est davantage ; le muphti l'est beaucoup plus que tous ceux-là ensemble. Le kiaïa du grand-visir peut , d'un mot , me faire jeter dans le canal ; & le grand-visir , enfin , peut me faire ferrer le cou à son plaisir , & empajller la peau de ma tête , sans que personne y prenne seulement garde.

Que de maîtres ! grand Dieu ! quand j'aurais autant de corps & autant d'ames que j'ai de devoirs à remplir , je n'y pourrais pas suffire. O , Allah ! que ne m'as-tu fait chat-huant ! je vivrais libre dans mon

trou , & je mangerais des souris à mon aise sans maître & sans valets. C'est assurément la vraie destinée de l'homme ; il n'a des maîtres que depuis qu'il est perverti. Nul homme n'était fait pour servir continuellement un autre homme. Chacun aurait charitablement aidé son prochain , si les choses étaient dans l'ordre. Le clair-voyant aurait conduit l'aveugle ; le dispos aurait servi de béquille au cu-de-jatte. Ce monde aurait été le paradis de Mahomet , & il est l'enfer , qui se trouve précisément sous le pont-aigu.

Ainsi parlait Ardaffan Ogli , après avoir reçu les étrivières de la part d'un de ses maîtres.

Ardaffan Ogli , au bout de quelques années , devint bacha à trois-queues. Il fit une fortune prodigieuse , & il crut fermement que tous les hommes , excepté le grand Turc & le grand-visir , étaient nés pour le servir , & toutes les femmes pour lui donner du plaisir selon ses volontés.

Fin du second Volume.